

LE PROBLÈME DE LA CONSCIENCE

TOM STOPPARD

Traduction de Pascal Nouvel

Suivi de

LA CONSCIENCE, LA NATURE ET LE MONDE

Commentaire de la pièce de Tom Stoppard *Le problème de la conscience (The Hard Problem, 2015)*

PASCAL NOUVEL

EDITIONS DARWIN, 2016



TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	3
Le problème de la conscience, Tom Stoppard.....	4
La conscience, la nature et le monde, Pascal Nouvel.....	67



INTRODUCTION

Le texte présenté ci-dessous, *Le problème de la conscience*, est une traduction de la pièce de Tom Stoppard parue en 2015 sous le titre *The hard problem*. Il est suivi d'un essai, *La conscience, la nature et le monde*, de Pascal Nouvel, qui en discute les enjeux philosophiques. La traduction a été réalisée par l'auteur de l'essai.

Les auteurs :

Tom Stoppard est écrivain et dramaturge britannique. Il est l'auteur d'une dizaine de pièces de théâtre dont, notamment,

Pascal Nouvel est professeur de philosophie à l'Université François Rabelais de Tours

Les Editions Darwin.

LE PROBLÈME DE LA CONSCIENCE

(PIÈCE EN ONZE SCÈNES),

TOM STOPPARD

Personnages (par ordre d'apparition) : Spike Spencer – chercheur en sciences du comportement -, Hilary Matthews – psychologue -, Amal Admati – mathématicien et informaticien -, Leo Reinhard – chercheur en sciences cognitives -, Julia Chamberlain – entraîneuse de pilate -, Ursula Tarrant – chercheuse en neurosciences -, Jerry Krohl – financier -, Catherine Krohl – fille naturelle d'Hilary Matthews et fille adoptive de Jerry Krohl -, Bo Sheng-Tsu – mathématicienne -, Elaine (à l'écran).

SCÈNE PREMIÈRE

Sur le lit d'Hilary. Le soir. Hilary, vingt-deux ans, et Spike, environ trente ans, avec des mugs de café.

Spike Tu risques deux ans, pas plus. Les bijoux étaient sous le plancher. La police n'a aucune charge contre toi. Rien pour t'impliquer dans le cambriolage.

Hilary Je vais vomir...

Spike Si tu t'en tiens à ta version, ils peuvent, au pire, t'accuser de recel. Si tu ne mouftes pas, tu es dehors pour bonne conduite dans un an. Bon, d'un autre côté...

Hilary, avachie telle un pantin désarticulé, prend un air ennuyé.

Hilary Je te préviens, Spike, le vomit éclabousse. Si tu me parles du « dilemme du prisonnier », il ne finira pas dans les toilettes.

Spike Arrête tes gamineries ! Le Krohl Institut, c'est quand même une référence... et le département de psychologie a publié au moins une douzaine de papiers sur le dilemme du prisonnier. Alors, retiens-toi... La seule question qui vaille est : peux-tu avoir confiance en Bob ?

Hilary Qui est Bob ?

Spike *Bob*... le type qui a éclaté vitrine pour que tu puisses t'emparer des bagues et des montres.

Hilary Oh, *Bob*.

Spike *Bob* est celui dont tu espères qu'il s'en tiendra à l'histoire convenue entre vous. Bob est celui qui se demande s'il peut avoir confiance en Luanne pour s'en tenir elle aussi à l'histoire convenue.

Hilary *Luanne* ?

Spike Il n'a jamais eu de comparse qui s'appelât Hilary. Si Bob donne les noms, c'est qu'il a lâché le morceau et tu en prends pour sept ans minimum parce que toi tu t'en seras tenue à l'histoire convenue, idiotie.

Hilary Pourquoi Bob ferait-il cela ? A moins d'avoir intégré la théorie des jeux dans sa version « pour les nuls »...

Spike Pour le cas où tu le lui ferais avant. C'est le nœud du problème. Et la raison pour laquelle on l'appelle le dilemme du prisonnier. Deux prisonniers rationnels se trahiront mutuellement, même s'ils savent qu'ils s'en sortiraient mieux en se faisant mutuellement confiance.

Hilary Rationnel ? Seule une personne peut être rationnelle. Tu as oublié quelque chose à propos de Bob et moi, dans ton raisonnement. Il

m'aime.

Spike Arrête.

Hilary J'étais seule. Bob n'a rien à voir dans l'histoire. Il n'était même pas là.

Spike Ce n'est pas une option.

Hilary J'ai moi-même éclaté la vitrine, j'ai pris les bijoux. Je les ai cachés sous la galerie.

Spike Option non prévue dans le jeu, je le répète.

Hilary Tant pis. Je confesse quand même. Je vais donner à Bob une chance de s'en tirer.

Spike Pourquoi ?

Hilary Parce que je veux son bien.

Spike Soit. Promets-moi une chose : tu ne réponds pas cela si on te pose la question pendant l'entretien. Le jeu ne porte pas sur toi et Bob, mais sur une tendance statistique. Il porte sur une stratégie de survie inscrite dans nos cerveaux depuis des millions d'années. Qui mange, qui est mangé, qui parvient à faire progresser ses gènes une génération plus loin. La compétition est l'ordre naturel des choses. L'intérêt est le principe universel. La coopération n'est qu'une stratégie parmi d'autres à son service. L'altruisme est seulement une apparence... à moins d'être une fourmi ou une mouche. Tu n'es ni une fourmi ni une mouche, tu es en compétition pour faire un doctorat au Krohl Institut où on n'accepte, en principe, que les premiers de la classe. Alors arrête de faire la conne. Et surtout, n'utilise pas le mot « bien » comme si cela voulait dire quelque chose en sciences de l'évolution.

Spike goute son café.

Infect. Tu n'as pas du faux sucre ?

Hilary Tu ne crois pas au bien, Spike ?

Spike Si j'y crois. C'est juste que ce n'est pas ce que toi tu crois...

Hilary C'est quoi, selon toi ?

Spike Le comportement, rien d'autre. Il a mis des millions d'années à évoluer. Pour un humain comme pour une chauve-souris vampire, d'ailleurs. Tu sais que, chaque nuit, les chauves-souris vampire quittent leur caverne à la recherche de sang frais. Quand elles reviennent, celles qui ont eu de la chance partagent avec celles qui en ont eu moins. Littéralement. Elles régurgitent une partie du sang qu'elles ont absorbé pour le donner à celles qui sont revenues plus affamées qu'elles n'étaient parties. Est-ce que tu penses qu'elles font cela par souci du bien ?

Hilary Non. Je ne le pense pas. Mais je ne pense pas non plus qu'elles soient semblables à des personnes miniatures avec des ailes en caoutchouc et un radar dans les fosses nasales.

Spike Le rôle du porteur de mauvaises nouvelles est ingrat et j'aurais préféré éviter de devoir le tenir, mais combien de fois penses-tu qu'une chauve-souris vampire refusera de partager son dîner avant de s'apercevoir que si elle ne le fait pas les autres ne le feront pas non plus avec elle quand elle rentrera bredouille ?

Hilary Je ne sais pas.

Spike Je ne sais pas non plus. Mais je dirai... quatre. Quatre fois. Ça apprend à la sale petite égoïste à se conduire dans la vie. Je ne suis pas sûr que notre espèce ait lieu de se sentir tellement supérieurs. L'altruisme, c'est toujours de l'intérêt bien compris. En le maquillant un peu, bien sûr, on en fait de la bonté pure...

Hilary Comme quand tu fais un détour de dix kilomètres pour me ramener chez moi ?

Spike Exactement. C'est un investissement. Je fais un détour parce que tu pourrais, en retour, m'inviter pour un café, et je fais ainsi une tentative pour entrer dans...

Hilary Mon entre-jambes.

Spike Tes bonnes grâces, allais-je dire. Mais sur le fond, tu as raison, c'est plutôt de la biologie.

Hilary Je ferais mieux de ne pas compliquer, mais...

Spike Hey ! Arrête... Je suis ton prof, ce serait un abus de confiance sans précédent dans les annales de l'enseignement supérieur...

Hilary Ce serait un investissement d'avenir pour moi... Désolé pour le café. Donner quelque chose pour obtenir autre chose en retour, ce n'est pas de l'altruisme, de toute façon.

Spike C'est ce que je dis.

Hilary Non, ce n'est pas ce que tu dis. Tu dis qu'il n'y a pas d'altruisme et moi je dis qu'il y en a. Je dis que quand Rose de Sharon donne son lait à un homme affamé, elle ne fait pas la même chose qu'une chauve-souris qui régurgite le sang de ses victimes.

Spike Rose de Sharon. C'est un personnage de la Bible ?

Hilary Non, des *Raisins de la colère*... ignare.

Spike Oh, de la fiction ! Un conseil : surtout, ne cite jamais d'œuvres de fiction. Erreur de base !

Hilary Rose de Sharon a donné naissance à un enfant mort-né. Alors, elle donne le sein à un vieil homme qui meurt de faim, un type qu'elle ne connaît pas, qu'elle trouve allongé dans une grange où la famille s'est réfugiée à cause d'une averse. C'est comme cela que l'histoire se termine, avec Rose de Sharon tenant un homme épuisé contre son sein. Être altruiste, c'est être bon sans rien attendre en retour.

Spike Est-ce que cela ne la fait pas se sentir un peu mieux, malgré tout, est-ce que cela ne lui donne pas le courage de continuer et peut-être d'avoir, plus tard, d'autres enfants ?

Hilary Oh, *fuck you*, Spike !

Spike Darwin n'est pas un tendre. Si tu veux quelque chose d'aimable, essaie plutôt les études commerciales. Il n'y a que de la biologie évolutive dans nos explications. De la biologie, point barre. Donner le sein à un homme affamé ? Biologie évolutive. Le bon samaritain ? Biologie évolutive. Culture, empathie, foi, espoir, charité : autant de simulacres de l'égoïsme qu'explique à merveille la biologie évolutive... Reviens à la biologie, il n'y a que ça de vrai : un kilo et demi de matière grise déposé sous ton crâne, et là-dedans, quatre-vingt-six milliards de stations connectées par trente mille milliards de liaisons comme un giganstesque

plan du métro londonnien ; tout cela pour faire un « moi », ton moi ou le mien. Combien de fois penses-tu que je te raccompagnerais chez toi pour une tasse de ce qui n'est même pas un café correct avant d'oublier le faux sucre et de te laisser rentrer en bus ?

Hilary Quatre ?

Spike Ouais. Au moins.

Hilary Au moins ?

Spike Oui. Au moins quatre fois, je pense.

Il prend une gorgée de café, grimace, et prend son manteau.

Hilary Oh.

Elle le regarde. Il lui tend la main puis s'en va. Elle commence à se déshabiller.

SCÈNE DEUX

La nuit. La seule lumière qui éclaire la pièce provient d'une bougie (du genre bougie parfumée) posée à côté du lit. Hillary est à genoux, silencieuse, à côté de son lit, disant des prières. Elle porte un simple T-shirt, suffisamment long pour la couvrir jusqu'à mi-cuisses. Spike pousse la porte laissant ainsi davantage de lumière pénétrer dans la pièce. Il entre avec un mug dans chaque main. Il est pieds nus et porte un négligé de soie trop petit pour lui qui laisse voir ses mollets nus. Voyant Hilary faire sa prière, il est stupéfait. Il hésite, ne sachant quoi faire. Il décide de ressortir, mais Hilary se redresse tout à coup et retourne dans le lit défait, sans prêter attention à Spike. Leurs vêtements sont dispersés un peu partout dans la pièce.

Spike Désolé.

Hilary De quoi ?

Spike Est-ce que tu priais ?

Hilary Oui.

Spike Désolé si je suis arrivé au mauvais moment.

Hilary Je disais mes prières, je n'étais pas en train de mettre mon dentier. *(Elle accepte le mug)*. Merci.

Spike Je suis content que tu fasses cela après plutôt qu'avant.

Hilary Moi aussi je suis contente que tu portes cela après plutôt qu'avant.

Ils prennent une gorgée et échangent leurs mugs sans rien dire.

Spike Tu es délicieuse. C'était délicieux. Après, tu as dit – enfin, tu as murmuré, en fait, tu t'en es rendue compte ? - « merci », « merci ». J'ai trouvé que c'était si... tu n'as pas à dire merci.

Hilary Ce n'est pas à toi que je parlais.

Spike Oh. Désolé. Alors... non ? Tu parlais à Dieu ?

Hilary Oui.

Spike Tu pries tous les soirs ?

Hilary Oui. Habituellement avant d'aller dormir.

Spike Et, est-ce que ça marche ?

Hilary Oui.

Spike Tu trouves que tes prières marchent ?

Hilary Oui.

Spike Comment, à chaque fois ?

Hilary Oui, à chaque fois que je dis des prières, je vais mieux.

Spike Ah, d'accord, ça marche... psychologiquement.

Hilary Oh, Spike, je n'avais jamais pensé à ça... je suis complètement passé à côté, merde... T'es trop fort... ça explique tout... (*Elle met ses mains devant le visage de Spike*). Hello, hello, on est dans un conte de fées... Quand je taperai dans mes mains, tu t'éveilleras et tu seras dans un lit avec une étudiante portant un simple négligé...

Spike Quelle chance ! Tu vas mieux que quand ? Tu pries pour obtenir quoi ?

Hilary Pour le pardon.

Spike Pour le pardon ? Je pensais que c'était plutôt moi qui devais demander pardon. Ce que tu devrais demander, dans tes prières, c'est d'être admise au Krohl Institut. Que pense Dieu de ton modèle des rapports entre nature et culture selon que les comportements entre parents et enfants sont de type égoïste ou altruiste ?

Hilary Je vais te faire une confidence, Spike : si j'étais prête à quelque va-et-vient à propos de Dieu, je ne choiserais sûrement pas de les avoir avec un trou du cul dans ton genre. Nous en étions au point où...

Elle se tourne vers la lampe de chevet.

tu étais supposé vérifier les mathématiques de mon papier.

Spike Pour te dire la vérité, je me sens un peu ostracisé, là... Je ne m'étais pas préparé à une confrontation avec une hypothèse rivale.

Hilary Je n'ai pas parlé d'une hypothèse rivale. Je ne suis pas heurtée par l'idée de partager un ancêtre avec un chimpanzé – c'est l'évolution, c'est la sélection naturelle ! Mais quelques millions d'années plus tard, le chimpanzé en est toujours à grogner dans les branches. Tandis que toi, tu utilises des mots comme « ostracisé », « rival ». Ce n'est quand même pas la même chose ! Je me demande si on n'a pas oublié un petit quelque chose en chemin dans nos explications. Mais il n'y a rien dans cette affaire qui vaille que tu y consacres une heure de peine.

Spike Et si je ne m'y consacrais pas, qui le ferait ? Je suis Darwin. Je suis Mendel. Je suis Watson et Crick. Je suis toutes les sciences. Grâce

à la science, nous avons patiemment nettoyé nos explications du monde de toutes les croyances qui les contaminaient initialement. Nous avons lentement retiré tout le charabia avec lequel les religions avaient fait tenir leurs explications. Nous en sommes revenus aux atomes qui nous composent. Nous expliquons le comportement de toutes les particules de l'Univers (bon, excepté la matière noire, mais nous y travaillons). Et toi, tu es là, sur les genoux... Pour quoi ? Pour qui ? Tu pourrais aussi bien adresser tes prières à Mickey !

Hilary Explique-moi la conscience...

Spike Il n'y a rien à expliquer... (*Sur un ton ridicule*) « Explique-moi la conscience »... Il n'y a pas de bébé. Il y a juste l'eau du bain. (*Sa colère monte*). Je n'ai rien contre Dieu. À part les choses très banales qu'on lui reproche habituellement. Mais j'espérais davantage de toi. Quand ton esprit s'est-il entiché d'idées aussi ringardes ? D'ici peu, on aura une théorie du Tout. Les scientifiques n'auront plus qu'à collectionner des scarabées... Enfin, non, d'ailleurs, je n'y crois pas vraiment. Mais je suis tellement dégoûté par ce que tu racontes que je parle comme un vrai couillon.

Hilary Ça n'explique pas la conscience...

Impatient, Spike prend les doigts d'Hilary et les approche de la flamme de la bougie avant qu'elle ne les retire avec un petit cri.

Spike La flamme, le doigt, le cerveau – le cerveau, le doigt, aïe. La conscience.

Hilary Ah oui, c'est clair maintenant ! Brillant... Maintenant, explique-moi la tristesse !

Spike grogne

Si tu me ligotes et que tu me place dans un scanner, tu pourras peut-être suivre voir ma douleur : zip-zip... la douleur est là. Tu pourras regarder ma douleur : Ping ! J'ai mal. Maintenant, explique-moi la tristesse. Tu le vois, ça, dans ton scanner ?

Spike Tu es triste ?

Hilary Oui.

Spike Je te rends triste ?

Hilary Tout ne tourne pas autour de ta personne, Spike.

Spike Juste.

Il sort du lit, va s'asseoir à la table où est posé un ordinateur portable et commence à taper sur les touches.

Hilary Tu peux expliquer la mécanique, c'est sûr. Tu devrais peut-être travailler dans un garage. Tu y as pensé ? (*avec une voix comme sortie d'un garage*). Ça fait mal quand je fais ça ? Et la réponse ne vient pas parce que, justement, c'est une con de voiture, qu'elle ne sent rien et qu'elle se contrefiche de tes questions !

Spike feint d'ignorer les remarques d'Hilary. Il se concentre sur l'écran.

Je ne cherche pas un argument contre la science. Dis-moi que mon ADN est à 70 % identique à celui d'une banane et je me dirai : « eh bien, il y a plus de choses dans le ciel et sur la Terre qu'il n'en est rêvé dans toute la philosophie, Hilary ! ». Mais, avec la conscience, avec le problème du corps et de l'esprit, l'idée de Dieu surgit comme un diable de sa boîte. Le corps est fait de choses et... les choses ne pensent pas. Les bananes ne pensent pas. Des choses agencées avec des choses, cela ne devrait faire encore que des choses. Deux et deux font quatre, n'est-ce pas...

Spike Attends des nouvelles du Krohl Institut avant de publier...

Hilary (*Qui persiste*) Mais avec le cerveau, l'esprit vient en plus. Deux et deux font quatre plus quelque chose...

Spike Le cerveau humain est, pour sa taille, le plus complexe...

Hilary laisse apparaître son ennui.

Hilary ... objet de la planète, de la galaxie, de l'Univers. Arrête... moi aussi, j'ai le T-shirt. Si mettre les bons objets à la bonne place est le seul problème, alors peut-être qu'un thermostat est un premier pas vers la conscience.

Spike (chuchottant) Peut-être, oui.

Hilary ... comme il m'arrive de le lire ici et là. Tu as dis quoi ? Peut-

être ?

Spike Je ne vois rien là de foncièrement inexact.

Hilary Tu penses qu'un thermostat possède potentiellement une conscience mais tu trouves que Dieu est une hypothèse inutile ?

Spike (*Tapant sur la table*) Tu as raison, reste en bons termes avec Dieu ! Tu vas avoir besoin de lui pour résoudre tes équations.

Hilary rit.

Hilary Dieu ne peut pas mieux faire que de m'envoyer un type comme toi. J'ai présenté mon projet dans l'industrie, à l'Impérial Collège et au Krohl Institut. Et seul le Krohl Institut m'a proposé un entretien.

Spike Ils ne connaissaient pas ton niveau en math.

Hilary Je ne fais même pas ce qu'on peut appeler des sciences du cerveau.

Spike Tu devrais, vu qu'il s'agit du Krohl Institut pour les sciences du cerveau. Ce qui veut dire neuro-bio, neuro-psycho, neuro-tout ce qu'on voudra, mais enfin, neuro... avec, bien sûr, la salle de gym, les légumes bio et les cours de pilate gratuits, d'après ce qu'on m'a dit. Le tout aux frais d'un millionnaire qui a un Master de biophysique et qui a décidé de se lancer dans les hedge funds... Ce qui soulève, je crois, une intéressante question : le Krohl Institut est-il égoïste ou altruiste ? (*Il prend une voix de caverne*). « Hum... ce que vous avez là n'est rien d'autre qu'une covariance assez bancale, miss. »

Hilary sort précipitamment du lit et va regarder par-dessus son épaule.

Hilary (*Inquiète*) Qu'est-ce qui ne va pas ?

Spike Le modèle fonctionne bien pour des comportements d'interaction un à un, comme, par exemple, dans le cas de *La vierge et l'enfant* de Raphaël, que, personnellement, je préfère appeler *Jeune femme tentant de maximiser les chances de survie de ses gènes*. Mais on ne peut le généraliser parce que tu n'as pas pris en considération le fait qu'elle pourrait avoir d'autres enfants avec des pères différents et, dans ce cas, il faudrait différencier.

Hilary Tu peux arranger ça pour mercredi ?

Spike (*Voix de garage*) Je ferai de mon mieux, miss, mais je vais devoir déshabiller complètement l'équation pour en venir à bout. (*Voix normale*). Mais bon, le client est roi...

Il s'approche. Elle repousse sa main

Hilary Tu pourras ?

Spike Et puis, entre nous, dire de l'amour maternel qu'il est moral, ce n'est pas de la très bonne science. D'ailleurs, « amour maternel » : qu'est-ce que cela signifie ?

Hilary Tu penses que l'amour maternel n'existe pas ?

Spike Je pense que tu ne devrais pas parler d'amour maternel ni de morale parce qu'à l'origine, la morale, c'est l'utilité.

Hilary Utilité... quoi, l'amour maternel ?

Spike Comportements génétiquement sélectionnés pour maximiser...

Hilary Spike, tu connais une seule personne qui croie cela, qui sente cela ? Qui le croie et qui le sente vraiment ? Je ne te parle pas de ceux qui répètent leur leçon...

Spike Je ne connais personne, à vrai dire, qui puisse sérieusement en douter. Le comportement parental est imprimé dans nos cerveaux depuis l'époque où nous étions des groupes de chasseurs-cueilleurs qui harpentaient la savane. C'est là que tout s'est joué. La mère et l'enfant sont engagés dans une compétition entre coûts et bénéfices. N'as-tu jamais vu un enfant hurler pour qu'on lui donne du lait ? La peur, les cris, les contorsions du visage. La survie de l'enfant repose là-dessus. Et cela commence probablement dans le ventre de sa mère.

Hilary Oh ! C'est probable. Il ne sait pas encore reconnaître le haut du bas, mais il sait déjà comment maximiser la survie de ses gènes ! Et les gènes de la mère travaillent bizarrement : ils se survivent dans cet enfant et oublient (les idiots) qu'ils pourraient faire d'autres gamins pour « maximiser » encore plus leur potentiel ! C'est une compétition entre coûts et bénéfices, c'est clair ! Et les gènes, à la différence de certains d'entre nous, savent faire des mathématiques... C'est tout à fait ça !

Spike Eh bien...

Hilary *Shut up !*

Une pause

Spike Ça n'a rien de personnel.

Une pause

Évidemment, les gènes n'ont pas d'intentions. C'est un « comme si », c'est une métaphore.

Hilary Une métaphore de quoi ?

Spike Un réflexe. Un réflexe de survie.

Hilary Les gènes n'ont pas de problème de survie, Spike. Puisque ce sont... des gènes. Des molécules ! Des choses, quoi... Métaphoriquement, les gènes veulent sauter dans le prochain train avant que le train dans lequel ils se trouvent ne soit hors d'usage, « comme si » ils savaient que la vie a une valeur supérieure à l'extinction. Admettons. C'est si poétique... Je suis d'accord avec toi, Spike. La morale n'est pas l'affaire de la science. Tu ne peut pas tirer un « tu devrais » d'un « c'est ainsi ». Donc, je te l'accorde : la moralité ce n'est pas la science. Il doit, par conséquent, exister autre chose. Qui n'est pas la science. Que la science n'est pas. L'utilité, c'est ce que la science explique. Mais elle n'explique pas tout, justement. Seulement l'utile. Le reste, c'est quoi ?

Spike Attends.

Il prend une boîte de la taille d'un seau à glace et la place devant Hilary, puis se tient en retrait.

Les lois morales sont des stratégies qui ont émergé de millions d'années de manœuvres diverses entre des humains placés dans des situations réelles, du genre de celle que le dilemme du prisonnier tente de décrire et de modéliser.

Hilary joue le jeu. Elle fait mine d'avoir un haut-le-cœur et de vomir dans la boîte.

(Avec sollicitude). J'aime autant ça ! il vaut mieux que ça sorte.

Hilary se lève avec la boîte au-dessus de sa tête. Elle reste là.

Tu n'aimes pas l'idée d'être un animal. Mais ce n'est que vanité. Tu es un animal... Charmant, d'ailleurs, par moments...

Elle ne répond pas. Spike la regarde. Elle ne fait rien. Il s'aperçoit qu'elle pleure dans la boîte.

Hilly...

Elle commence à hurler dans la boîte. Il s'inquiète, fait le tour de la table et va vers elle.

Quoi ?

S'apercevant qu'il est près d'elle, elle se déplace un peu, sanglotant bruyamment. Spike l'attend pour la calmer. Finalement, elle prend la boîte et la dépose sous la table.

Que s'est-il passé ?

Hilary Rien. Tout va bien, Spike.

Spike Bien sûr. Tout va bien se passer...

Hilary Oh, ça ! Oublie ça.

Elle referme l'ordinateur portable.

(Rires). J'ai besoin d'un miracle.

SCÈNE TROIS

Le Krohl Institut pour les sciences du cerveau est un ensemble de laboratoires et de bureaux presque luxueux. Il emploie environ 150 per-

sonnes. La taille et l'importance du bâtiment sont suggérées par ce qu'on peut en voir, qui n'en est qu'un fragment : un corridor et une salle d'attente. Tous ceux que nous verrons possèdent un pass de sécurité (avec une photo) passé autour du cou. Ceci s'applique à toutes les scènes qui ont lieu dans l'Institut. Hilary, habillée pour passer un entretien d'embauche, avec un sac contenant un ordinateur portable sous son bras et un vieux cartable, est assise dans une chaise de designer. Des périodiques spécialisés ainsi que des reproductions d'articles rangés dans des conteneurs portant le sigle du Krohl Institut sont disponibles, et un écran mural d'ordinateur donne quelques indications supplémentaires. Hilary tourne les pages d'une revue. Elle regarde rapidement quand une femme de l'âge d'Hilary traverse la salle d'attente. La femme (Julia) hésite légèrement, jette un coup d'œil vers Hilary et continue son chemin. Elle est suivie d'un jeune homme, Amal, qui porte un costume bon marché et un sac à dos. Il est indien. Il s'assied près d'Hilary.

Amal Hi.

Hilary Hi.

Amal choisit un article. Hilary le dévisage. Il capte son regard.

Amal Tu viens pour un entretien ?

Hilary (Faisant oui de la tête) Dr Reinhart.

Amal Moi aussi. Quelle heure ?

Hilary Onze heure quinze.

Amal Il est presque midi.

Hilary Je sais.

Amal Il t'a peut-être oubliée.

Hilary Tu fais un doctorat de psychologie ?

Amal Si c'est nécessaire, pourquoi pas ? J'ai fait des maths et maintenant je fais un Master en biophysique. Mon projet de recherche porte en fait sur la neurobiologie... Histoire de plaire au Krohl Institut ! Nous avons déjà publié un article dont je suis l'un des signataires. Au fait, je

m'appelle Amal.

Hilary Hilary. Waouh...

Amal Et toi ?

Hilary Oui. Psychologie. Je n'ai pas encore mon Master. Alors, tu aimes le Krohl Institut ?

Amal Comment ne pas l'aimer ? C'est petit, pas de l'industrie, pas une université classique, à la pointe de l'imagerie et de la technique. C'est élitiste au bon sens du terme. Il y a une salle de gym. Et après cinq ans à Cambridge, ça a l'avantage de ne pas être Cambridge.

Hilary Oh.

Amal Toi, tu es où ?

Hilary Loughborough

Amal Ça se trouve où ?

Hilary A Loughborough... J'imagine qu'on vient pour le même poste.

Amal En ce cas, bonne chance.

Hilary J'allais dire...

Amal (?)

Hilary Merci. Bonne chance à toi aussi.

Amal Merci. La psychologie, c'est plutôt pour faire joli au Krohl Institut. Il faut de la science dure si tu veux maximiser tes chances. Ils publient surtout sur les souris et les macaques.

Hilary (*Surprise*) Des perroquets ?

Amal Des singes.

Hilary Ah oui, bien sûr...

Amal Les singes, c'est génial. Un scan par ci, un scan par là, on ouvre leur petite tête, on essaie ceci, on essaie cela, on regarde ce qui se passe. Personne ne se plaint...

Hilary C'est sûr, on ne peut pas faire ça en psychologie comportementale...

Amal Je viens de déposer le projet d'une expérience dans laquelle on cherche à repérer les dispositions inconscientes de deux sujets soumis de façon répétée au dilemme du prisonnier.

Hilary Ils vont t'apprécier, à mon avis...

Amal C'est juste pour mettre un pied dans la porte, en fait. Le dilemme est résolu depuis longtemps. En plus, il a été survenu, à mon avis. On a réfléchi sur un jeu à une seule issue.

Hilary (*Ravie*) C'est exactement ce que je...

Amal Je me demande ce qui se passe pour notre...

Hilary C'est peut-être ça, en fait, notre rendez-vous... une caméra cachée...

Amal Tu crois ?

Inquiet, Amal corrige sa tenue. Ils restent silencieux. Entre Léo : il est en retard, mais n'en est pas affecté.

Léo Désolé. Je suis Léo Reinhart.

Hilary et Amal se lèvent.

Lequel d'entre vous est mon rendez-vous de onze heures quinze ?

Hilary C'est moi, monsieur. Hillary Matthews.

Léo Donc, j'imagine que vous êtes mon rendez-vous de midi.

Amal Amal Admati

Leo Puis-je vous demander une faveur, Hilary. Je peux gagner quelques minutes si je vois Amal en premier.

Hilary (*Bien sûr*).

Léo Alors, Amal, venez avec moi et dites-moi pourquoi vous pensez qu'une machine peut penser. Ou pourquoi vous pensez qu'une machine ne peut pas penser. Comme vous préférez.

Amal prend son sac à dos et suit Léo.

Amal Est-ce qu'une machine peut penser... ?

Hilary prend son ordinateur portable, l'ouvre, ouvre un document, le regarde, se désole, referme l'ordinateur. Julia entre et va directement vers Hilary.

Julia Hilary... Je savais que c'était toi. Tu te souviens de moi ? Julia. Redcliffs High. Le *purple gang* !

Hilary Julia... Julia Chamberlain. Ça alors ! Comment tu vas ? Tu travailles ici ?

Julia Oui. Mais rien de très intellectuel. Je m'occupe du cours de pilate... Ma compagne aussi travaille ici. Le cerveau, c'est elle. Elle sera là dans une minute. Et toi, Hilary, comment vas-tu ?

Hilary Très bien, merci. Le *purple gang* ! Tu as des nouvelles des autres ?

Julia Je reçois des cartes de vœux de temps à autre. Mais pas beaucoup plus. Qu'est-ce que tu as fait après Redcliffs ?

Hilary J'ai eu l'enfant.

Julia Oh, désolée, je ne voulais pas être intrusive...

Hilary Il n'y a pas de mal...

Julia La directrice nous l'avait dit. Seulement aux plus âgées.

Hilary En guise d'avertissement, j'imagine ?

Julia Non, pas du tout, elle était pleine de compassion. Elle a dit que tu reviendrais peut-être pour passer le bac.

Hilary Je suppose que c'est ce que font les filles aujourd'hui... Avec un seau sous leur bureau...

Julia Mmm... Pas à Redcliffs, en tout cas. Ton enfant ?

Hilary Une fille. Catherine. Enfin, je ne sais pas si elle s'appelle toujours Catherine. On ne te le dit pas. On ne te dit rien. Elle est née un 5 novembre. La nuit de Guy Fawkes. Il y avait des feux d'artifice partout ! Le ciel explosait.

Julia Oh, Hilly !

Hilary Oui, enfin. Tu sais, l'adoption... tout était arrangé à l'avance. Pas de grand-mère, et mon pauvre père n'a pas pu être là non plus. En fait, j'ai été soulagée... Je n'avais pas la tête à avoir un enfant. Mais c'est différent quand les choses arrivent. Je ne sais pas, tout est allé si vite, c'était le mieux qui pouvait arriver...

Julia Et le... ton, enfin... boyfriend... Il était...

Hilary Je n'avais pas de boyfriend. C'était bien plus stupide que cela. Je ne le revois pas... Je n'en ai pas envie. Vraiment stupide.

Julia Mais tu es là.

Hilary (*Hoche la tête*) Enseignant la psychologie à Loughborough...

Julia Donc, finalement, tout s'est bien passé... Pardon, je suis conne. Voilà Ursula qui arrive. Écoute... bonne chance...

Ursula approche

Ursula, viens voir – Hilary Matthews.

Ursula Bonjour. Ursula Tarrant.

Julia Hilary est ici pour un entretien.

Hilary J'étais surprise qu'on me demande de venir. J'ai pensé que c'était une erreur.

Ursula C'est le cas assez souvent... Mais choisir le gagnant dans une liste de toquards est la petite vanité de Léo. Désolé si cela te semble un

peu rude. Je suis sûre que ton dossier est brillant. Comment ça s'est passé ?

Hilary Ça ne s'est pas encore passé... Le Dr Reinhart est là avec un autre candidat.

Ursula La pièce des hommes ? Ça peut être bon. Ou mauvais. Difficile à dire. Comment ça se présente ?

Hilary C'est un mathématicien. Il est indien.

Ursula Oh, c'est mauvais...

Hilary Je sais.

Ursula Ton diplôme ?

Hilary Loughborough

Ursula Ah, ça par contre, c'est bon. Ça rentre partout Loughborough... Et, si tu es reçue ici, la plus-value est énorme.

Julia Ne crois pas tout ce qu'elle dit...

Hilary Oh, ne t'en fais pas, je sais me défendre ! Si seulement il y avait de la neurobiologie dans mon modèle...

Ursula Oublie ton modèle, il veut seulement savoir ce que tu penses. Bonne chance.

Julia Viens à la gym après si tu peux.

Hilary hoche la tête. Ursula s'apprête à partir avec Julia, mais revient sur ses pas, s'approche d'Hilary. Julia observe.

Ursula Il n'aime pas la neurobiologie. Enfin, bien sûr, il aime puisque c'est ce qu'il fait, mais ce n'est pas ce qu'il aime *vraiment*, tu vois ?

Hilary Non, pas bien.

Ursula Le Krohl Institut fait surtout des sciences du cerveau. La matière, quoi. Mais Léo aime l'esprit. Ce qu'il aime vraiment, ce qu'il aime vraiment beaucoup, son kief, c'est le *Hard Problem*.

Hilary Quel *Hard Problem* ?

Ursula Nous parlons de sciences du cerveau. Il n'y a qu'un *Hard Problem*.

Léo et Amal reviennent. On les entend déjà.

Hilary (*Un temps*) Ah oui, bien sûr...

Ursula revient vers Julia et elles sortent. Quand Léo réapparaît avec Amal, il est vêtu d'un survêtement et de tennis. Il porte aussi un sac de tennis.

Amal ... Oui, mais le cerveau est une machine, une machine biologique, et il pense. Il est fait de cellules vivantes, mais pour ce qu'il a à faire d'essentiel, il n'y aurait pas tellement de différence si il était fait de circuits électroniques ou d'autre chose. Il faut seulement qu'il puisse calculer.

Léo Les ordinateurs calculent, d'accord. Et les cerveaux pensent. Est-ce qu'une machine pense, selon toi ?

Amal Si une machine joue aux échecs et qu'il est impossible de dire, en regardant la partie, si elle commande les noirs ou les blancs, alors, oui, on peut dire qu'elle pense.

Léo La machine fait un grand nombre d'opérations qui exécutent chacune simplement un programme...

Amal C'est aussi ce que fait le cerveau.

Léo Mais est-ce qu'un ordinateur peut faire ce qu'un cerveau peut faire ?

Amal Vous plaisantez ? Un cerveau n'approche pas les performances de l'ordinateur...

Léo (*À Hilary*) Vous voulez vous glisser dans la discussion ?

Hilary Pas trop.

Léo Vraiment ? Pourquoi ?

Hilary Manque de profondeur. Si c'est cela penser, une machine à calculer assez rapide peut le faire, c'est évident. Un interrupteur avec de la mémoire devrait même suffire. Pourquoi est-ce qu'une machine à calculer ne devrait pas savoir jouer aux échecs ? Mais quand c'est mon tour de jouer, est-ce que l'ordinateur est anxieux ou est-ce qu'il reste devant moi comme un vieux grille-pain qui attend qu'on lui fourre un nouveau toast ? La réponse, on la connaît : il attend comme un grille-pain.

Léo Et votre idée de la profondeur, ce serait quoi ?

Hilary Un ordinateur qui aurait peur de perdre.

Léo prend un moment pour la dévisager.

Amal Si je fais un ordinateur qui simule le cerveau humain neurone par neurone, il aura peur de perdre.

Léo (*À Hilary*) Tu es d'accord ?

Hilary Non.

Léo La machine d'Amal ne serait pas consciente ?

Hilary Non, mais comment le prouver ? On ne peut rien démontrer en regardant tourner la machine. Tout comme avec le cerveau, d'ailleurs. Je ne peux pas dire ce que vous pensez en regardant ce que votre cerveau est en train de faire. D'ailleurs, je ne peux pas même dire *si* vous pensez.

Amal Moi, je peux vous dire si je pense et ce que je pense. Il y a des preuves incontestables qui montrent que le cerveau *fabrique* la conscience.

Hilary Il y a des preuves incontestables que l'activité cérébrale est corrélée avec la conscience : c'est différent. L'activité cérébrale tient le registre de la conscience. Mais personne n'est jamais allé très loin en tentant de montrer comment le cerveau fabriquait de la conscience.

Amal C'est du mysticisme pur !

Léo Alors, quelle pourrait être l'origine de la conscience ?

Hilary Je n'en ai pas la moindre idée. Et d'ailleurs, personne ne le sait.

Je pense que c'est pour cela que nous sommes ici. Pour résoudre le *Hard Problem*.

Léo (*Un temps*) Ça, c'est vrai : c'est exactement pour cela que nous sommes ici. (*Il regarde sa montre et se tourne vers Amal*). Merci. Et excusez-moi encore.

Jerry, qui porte un survêtement et tiens sa raquette de tennis à la main, entre.

Jerry ! (*À Hilary*) Comme vous pouvez le voir, j'ai un engagement urgent. Il y a un excellent restaurant subventionné, si vous avez faim. Et après le déjeuner vous pourrez vous promener dans le département pour voir un peu ce qu'on y fait.

Léo et Jerry se serrent la main.

Amal Excusez-moi.

Ils s'arrêtent pour lui parler.

C'était ça mon entretien ? Dans les toilettes ?

Léo Oui. Bonne chance avec votre carrière.

Ils partent à nouveau.

Amal Bonne chance avec la vôtre.

Ils s'arrêtent à nouveau.

Je suis désolé, mais si vous séparez ce que vous ne pouvez pas comprendre de la matière, vous retournez directement à Platon. Le cerveau est matériel. Il n'y a rien qui ne soit matériel dans ce bas monde. Derrière tout ce qui nous paraît relever d'un mode d'être différent de la matière, il y a, en fait, de la matière. Seulement, les maths pour expliquer ce qui se passe dans le cerveau, c'est comme essayer d'écrire une équation pour une chute d'eau aussi grande que – je ne sais pas, peut-être comme un million de fois les chutes du Niagara – et, jusqu'ici, nous pouvons seulement écrire des équations à deux variables pour un robinet de cuisine, c'est vrai. Mais ça ne peut que progresser : la seule façon d'avancer est de cartographier l'activité cérébrale avec toujours plus de détails et de la comparer avec l'expérience consciente. La psychologie ne peut de-

venir une science dure que si on la connecte à un scanner, à la neurobiologie.

Léo Vous êtes brillant. Vous ferez une belle carrière.

Il se prépare à partir

Jerry Vas y Léo, je te rejoins.

Léo part.

(*À Amal*). Je ne pense pas que vous puissiez écrire une équation pour un système non linéaire complexe. Même pour un simple robinet.

Amal Sur une courte durée, vous pouvez. Avec les valeurs des variables à différents moments, vous pouvez avoir un répertoire des successions d'états possibles... car il y a seulement un ensemble fini de successions possibles. Un système chaotique n'est jamais vraiment chaotique, en fait. Il *semble* seulement l'être. On regarde dans le répertoire pour repérer les états précédents du système. Et lorsqu'on trouve une similitude entre ce qu'on observe et ce qu'on a observé dans le passé, on peut espérer que l'évolution se fasse aussi de façon semblable... bon, sur une durée limitée, évidemment...

Jerry réfléchit à cette réponse pendant quelques instants.

Jerry Muhh...

Amal Vous n'êtes pas l'entraîneur de tennis, alors ? Vous travaillez ici ?

Jerry Pas vraiment. Je visite. Mon bureau est en ville. Venez nous voir.

Amal OK.

Jerry Vous vous appelez ?

Amal Admati, Amal Admati. Vous ?

Jerry C'est écrit sur le bâtiment. Mais les gens m'appellent Jerry.

Il s'en va. Amal et Hilary se regardent, médusés.

SCÈNE QUATRE

Une jeune fille de onze ans, Cathy, prend son petit déjeuner sur une longue table qui vaut, disons 100 000 livres, dans un appartement qui vaut, disons, 30 millions livres. La place, à côté d'elle, est vacante. Sa boîte de céréales paraît un peu étrange au milieu des couverts d'argent et de la vaisselle en cristal laquelle contient du café, du lait, des jus de fruit. Il y a des fleurs coûteuses sur la table ainsi qu'un Financial Time replié. Jerry entre, riant dans son téléphone portable. Il porte des vêtements chinois et un polo.

Jerry Ça alors, quelle coïncidence ! Bon appétit, cher ami...

Il raccroche, embrasse Cathy, s'assied.

Salut Miss. Comment s'est passé l'anniversaire ?

Il a deux téléphones. Un personnel et un professionnel. Il déplie le Financial Time. Fixe l'un des titres.

Cathy Nous sommes allés au London Eye. Nous avons mangé une pizza et après on a vu *Le Roi Lion*.

Jerry (*Impressionné*) (!)

Cathy Papa, c'est quoi une coïncidence ?

Jerry Une coïncidence ? Tu sais ce que c'est, c'est quand quelque chose d'inattendu...

Cathy D'inattendu ?

Jerry Non, attends, une coïncidence, c'est quand deux choses arrivent au même moment.

Cathy Il y a plein de choses qui arrivent au même moment tout le temps.

Jerry C'est exact. C'est pourquoi habituellement on n'appelle pas cela une coïncidence, mais si deux choses arrivent en même temps alors que

tu ne t'y attends pas...

Cathy Comme quand ton ami prend son dîner tandis que toi tu prends ton petit déjeuner ? Tu ne t'y attends pas.

Jerry Ça dépend. Si il est au Japon, on peut s'y attendre. Mais imagine que tu marches dans une rue et que tu tombes sur un ami d'enfance, tu vas dire que c'est une coïncidence : « incroyable ! Toi ici ! Quelle coïncidence ! »

Cathy Surtout si je descends une rue au Japon.

Jerry Surtout dans ce cas-là, en effet. Tu vas dire : « Wow ! il y avait, quoi ? Une chance sur un million ? Quelle coïncidence ! » Mais si vous étiez au même endroit au même moment, ce n'est pas, en fait, un hasard. Et donc, en un autre sens, ce n'est pas du tout une coïncidence. Car la chose devait nécessairement se produire. Simplement, tu n'avais pas l'information.

Cathy L'information ?

Jerry Suppose que ton ami d'enfance était japonais, et suppose que vous étiez tous les deux fans de... dinosaures. Alors, au lieu d'avoir une chance sur un million de tomber sur lui, tu en avais une sur cent de le rencontrer en allant visiter un parc de dinosaures à Tokyo. Même si je n'aurais pas moi-même parié que cela se produirait.

Cathy Moi, j'aurais parié. Et j'aurais pu gagner cent fois ma mise...

Jerry Ou tu aurais tout perdu...

Cathy Hmm... Oui, c'est vrai.

Jerry Tu as besoin de plus d'informations. Tout ce qui rend la rencontre plus prévisible, tout ce qui fait qu'elle est moins une coïncidence, jusqu'au point où tu décides qu'il vaut la peine de parier, c'est l'information.

Cathy Est-ce que tu avais plus d'informations ?

Jerry Oh, oui.

Cathy Tu as parié sur une coïncidence ?

Jerry Oui. En fait, ce n'était plus une coïncidence, et je n'ai même pas eu à aller au Japon.

Cathy Hmm. Tu me montreras comment ?

Jerry Oui, je te montrerais.

Son téléphone vibre. Il le regarde, annule l'appel.

Mange. La voiture t'attend en bas et Marie-Cécile a pris ton sac.

Cathy Est-ce que je peux aller devant avec Arthur ?

Jerry Non, devant, c'est Sam.

Cathy Pourquoi ?

Jerry Parce que c'est Sam qui est responsable de toi. Et il veut que tu sois derrière avec Marie-Cécile.

Cathy Et si maman dit que je peux, est-ce que je peux ?

Jerry Evidemment.

Il regarde le journal. Cathy sort de sa poche un téléphone mobile pour enfant, appuie sur les touches. Jerry prend un appel sur son propre téléphone. Leurs deux voix sont entremêlées.

Hannah, comment tu vas ? Je dois raccrocher, salut !

Il rit, puis s'interrompt.

Parce que ce n'est pas à toi que je parle. Tu t'es toi-même condamnée à la Sibérie avec ce que tu as écrit.

Cathy (*Sans préambule*) Est-ce que je peux m'asseoir devant avec Arthur ?

Sa mère rejette sèchement sa demande au téléphone. Cathy s'effondre de découragement, même geste que sa mère quand elle marquait son ennui.

Jerry Ce n'était pas très adroit et, de plus, tu n'as pas l'air tout à fait innocente.

Il referme le Financial Time.

Cathy OK ! Je demandais, c'est tout.

Jerry Quand Krohl capital sera au top du marché, nous n'irons pas le crier sur les toits.

Cathy Nous sommes allés au *London Eye*.

Jerry Tu aurais dû m'écouter.

Cathy Il est au téléphone.

Jerry Je te souhaite un excellent hiver.

Cathy Mam...

Jerry raccroche et prend le téléphone de Cathy.

Rude !

Jerry Salut, chérie ! n'attends pas le dîner. En fait, non, n'attends pas ! Un moment. (*À Cathy*) Est-ce que tu as donné son cadeau à Sally ?

Cathy hoche la tête.

Oui. Non, je me réveillerai plutôt à la campagne.

Il regarde son téléphone.

La voilà. Je t'embrasse.

Jerry rend son téléphone à Cathy et répond au sien.

Cathy Maman...

Jerry Simon.

Cathy Est-ce que je suis une orpheline ?

Jerry, tout en écoutant Simon, réagit à ce que dit Cathy.

Jerry Quoi ?

Cathy (*Dans son téléphone*) Une orpheline. Sally a dit que si j'ai été adoptée c'est que j'étais une orpheline.

Jerry Est-ce que la maison ressemble à un orphelinat ?

Il revient vers son téléphone. Jerry n'est pas dérangé par l'interruption qui n'introduit aucune rupture émotionnelle. Les réponses de Cathy sont directes.

Cathy Ouais... Ouais...

Jerry Ecoute, Simon...

Cathy Ouais...

Jerry Je te ferai un chèque de cent dix millions. Comme ça, tu pourras cesser de t'inquiéter pour moi, et je pourrais cesser de m'inquiéter pour toi.

Cathy OK.

Jerry Simplement, ne me demande pas de revenir.

Cathy (Se désintéressant de la conversation) OK.

Jerry Eh bien... c'est toi qui a appelé.

Cathy Ouais, pizza. Et nous sommes allés voir *Le Roi Lion*... (Oui. Excellent)...

Jerry Parce que c'est une journaliste.

Cathy D'accord, je lui demanderai. Au revoir maman.

Jerry Je m'en vais.

Tous deux raccrochent.

Oui, je t'écoute.

Cathy Quoi ?

Jerry Tu voulais me demander quelque chose ?

Cathy Pourquoi ?

Jerry C'est ce que tu as dit –

Cathy Oh... Je dois demander à Sam de s'arrêter au village pour acheter des biscuits pour le chien.

Un temps

Jerry Des biscuits pour le chien. Hum... D'accord.

Il s'anime soudainement.

Je dois rencontrer des gens qui vont arriver. Embrasse-moi et va-t'en.

Cathy Quel genre de gens ?

Jerry Des gens du genre « people ». Je n'ai pas droit à un baiser ?

Cathy l'embrasse.

Cathy Tu me montreras où tu travailles ?

Jerry Oui, je te montrerais.

Cathy Bientôt ?

Jerry Oui, bientôt. Quand tu trouveras ça amusant. Mais je vais d'abord t'emmener à un endroit où tu vas trouver beaucoup de choses intéressantes : des expériences, des machines, des singes, des souris...

Cathy Quand ?

Jerry La prochaine fois.

Cathy OK. Salut Papa.

Jerry Sayonara

Cathy s'en va. Le téléphone de Jerry vibre. Il regarde et écoute.

Oui. Non, la salle à manger. Et prévenez-moi quand mes visiteurs seront dans l'ascenseur.

Il raccroche l'appareil. Il vide son verre, le remplit à nouveau. Amal entre. Il est habillé à la façon de Jerry. Nettement plus riche que précédemment. De sa coupe de cheveux à la qualité de ses chaussures, la transformation est évidente. Il très nerveux, mais à l'aise dans cette nervosité.

Amal Très bel appartement, Jerry !

Jerry Ferme-la... et où t'a-t-on autorisé à m'appeler par mon prénom, misérable crétain ?

Amal s'effondre, heurtant les meubles.

Dieu ! (*Criant*) Alphonse !

Personne ne vient. Jerry porte Amal sur une chaise. Amal revient à lui.

Tout va bien. Mets la tête entre tes genoux.

Amal obéit. Jerry va et vient. Il attend. Il fait des signes. Sans doute à Alphonse qui est hors de la scène (« ça va »), et il continue jusqu'à ce qu'Amal s'assoie et parvienne à se lever.

Assieds-toi. Dis-moi une chose chose : tu as payé combien pour cette montre ?

Amal Sept mille, monsieur.

Jerry Combien exactement.

Amal Sept mille cent quarante livres sterling.

Jerry Tu paies combien pour ta coupe de cheveux ?

Amal Quatre-vingt, service compris.

Jerry Et cela fait - quoi ? - cinq ans que tu es arrivé avec ton cul qui dépassait de ton pantalon attiré par l'argent qui passait sous la porte. Tu sais ce qui a fait venir cet argent ici ?

Amal fait des gestes désespérés.

Je vais te le dire : la confiance.

Amal Est-ce que je peux dire quelque chose, s'il vous plaît ?

Jerry Non, tu ne peux pas. Tu n'es pas ici pour dire quoi que ce soit. (*Il prend une lettre pliée dans sa poche*). Tu es ici pour lire ceci et pour le signer. Il est dit que tu es d'accord pour n'accepter aucun travail hors de la compagnie pendant les deux prochaines années, que tu n'auras ni augmentation de salaire ni bonus, et que, pendant ce temps, tu resteras dans ton coin à te branler, sans rien dire à qui que ce soit sinon à ton superviseur – le tout avec une pancarte autour du cou sur laquelle on pourra lire : « je suis un putain d'enculé » (mais ça, ce n'est pas dans la lettre). Et peut-être qu'après cela tu réfléchiras à deux fois avant d'écouler des produits pourris avec le nom de la compagnie dessus... en plus à une fripouille d'analyste qui revend sa daube à des as du marché comme, par exemple, nos clients qui ont le pessimisme chevillé au corps, abruti ! Qu'est-ce que tu croyais donc faire ?

Amal Attirer votre attention.

Jerry Eh bien, tu as réussi. Tu peux te lever ?

Amal Oui, monsieur.

Jerry Alors signe et va-t'en.

Amal sort un stylo-plume de sa poche. Il parle en attendant que le stylo soit utilisable, signe, replie la lettre.

Amal Deux ans ? La pancarte va se retrouver autour du cou de beaucoup de gens avant deux ans. Le marché est devenu stupidement imprévisible et les modèles ne marchent pas parce que nous ne savons pas fabriquer des ordinateurs stupides. Le marché est un système de croyances qui a la mémoire courte... avec un effet de levier qui provient de la corrélation de milliards de dollars de paris – et même de milliers de milliards si on tient compte des paris parallèles – et tout cela ne va sûrement pas tendre vers un résultat très élevé. Cela tendra même plutôt vers zéro, à mon

avis. Vous me payez pour faire des recherches...

Il rend la lettre à Jerry.

Jerry Je ne te paie pas pour que tu ailles crier tes réflexions sur les toits...

Amal Je ne me suis pas trompé.

Jerry Tu as compris trop tôt, ça revient au même...

Amal (*Un temps*) Vous allez vous retirer du marché ?

Jerry Passe par les escaliers.

Amal sort.

SCÈNE CINQ

Sur un écran, Elaine, une jeune femme, réagit visiblement et audiblement à une série de chocs électriques. Une jeune Américaine d'origine chinoise, Bo, est à côté d'elle et parle à la caméra.

Bo (*A l'écran*) Comment vous trouvez, Dr Matthews ?

Elle parle à Hilary, qui est dans son petit bureau d'où elle regarde l'écran. Hilary a changé : elle a désormais l'attitude d'une responsable.

Hilary Bien.

Cathy traverse le bureau. Hilary ne la remarque pas. Cathy s'arrête et regarde.

Elaine... les chocs électriques arrivent avec un intervalle de huit secondes, garde un œil sur le voyant rouge, que tes réactions soient com-

préhensibles... et crédibles... C'est ta détresse qui augmente, pas ta souffrance. N'en fait pas trop...

Elaine continue l'expérience. Hilary remarque la présence de Cathy qui regarde l'écran. Elle ne connaît pas Cathy.

(Tranquillement et amicalement) Hello. (*À l'écran*) C'est bien. Relaxe-toi.

Hilary éteint l'écran.

Qui... ?

Cathy Est-ce qu'elle a mal ?

Hilary Non, elle fait semblant. C'est, oui... une sorte de jeu.

Cathy (*Etonnée*) Mais elle sait que c'est un jeu ?

Hilary Oui, bien sûr. C'est une amie. Elle simule.

Cathy Pourquoi ?

Hilary C'est comme ça. C'est ce que nous faisons ici. Nous... c'est difficile à expliquer. Mon nom est Hilary. Hilary Matthews. Toi ?

Cathy Moi, c'est Cathy.

Pause. Hilary attrape le badge qui est attaché au cou de Cathy, le regarde, puis le laisse tomber. Entre Léo.

Léo Votre père vous cherche.

Cathy sort.

Hilary Jerry est ici ?

Léo Il fait visiter l'Institut à sa fille. Elle voulait libérer les animaux. Alors il a pensé qu'il valait mieux lui montrer les humains, pour qu'elle voie combien nous sommes charitables...

Hilary Oh la la !

Léo (*Légèrement amer*) Jerry est venu accrocher des médailles. Le Krohl Institut va faire la une de *Nature*, tu savais ?

Hilary (*Hoche la tête*) Oui, ça vient de l'équipe d'Ursula qui travaille avec Stanford – ils ont infecté des neurones avec des photorécepteurs. J'ai compris quand elle m'a expliqué, mais je ne saurais pas te redire ce qu'elle a fait. Elle peut activer un unique neurone avec un rayon laser, si j'ai bien compris. Un laser bleu...

Léo Un neurone de souris dans un cerveau de souris...

Hilary Oui, un cerveau de souris.

Elle sent qu'il déprécie le travail.

Quoi ?

Léo Je n'ai rien dit.

Hilary Je ne le répèterai pas...

Léo Je pense que c'est une formidable avancée... dans l'étude du cerveau de la souris...

Hilary (*Rires*) C'est méchant...

Léo (*Hausse les épaules*) Ils font des expériences sur la souris et appellent cela de la conscience. Une souris est un paquet de réponses comportementales à des stimuli physiques. La piquer avec une épingle reviendrait au même, en plus grossier. Les photons touchent la rétine et il s'ensuit toute une série de réactions neurales. En améliorant la technologie, on va bientôt pouvoir suivre tout le mécanisme qui va de l'odeur du fromage à la réponse de l'animal qui se prépare à un succulent repas... C'est étonnant, mais pas bouleversant. Tandis que la cognition – le raisonnement, l'imagination, la croyance : ça, c'est *hard* ! Comment le cerveau devient-il conscient de lui-même ? Référence ? Métaphore ? « Je me promenais, plus seul qu'un nuage. » Plus seul qu'un quoi ? « Tes deux seins sont comme deux faons, comme les jumeaux d'une gazelle qui paissent au milieu des lis. » Comme deux quoi qui quoi ? Ça, oui, c'est *hard* comme problème. Où cela se passe-t-il ? Comment ? Si tu avais le choix, est-ce que tu choisirais la souris ? Est-ce que tu choisirais l'optique, le laser ? Est-ce que tu passerais ton temps à examiner une cervelle de rongeur que tu aurais titillée avec un rayon laser ?

Hilary Moi, patron ? Non. Le cerveau, ce n'est pas ma tasse de thé. Le mot « psychologie » vient du grec « psyché » qui signifie « âme »...

Léo laisse passer.

Léo Tu as besoin de quelque chose qui ait une âme et qui puisse te parler pour commencer à réfléchir...

Léo pose un regard sur les revues.

Mais il faut reconnaître que la couverture d'un *Nature* c'est quand même assez sexy. Est-ce que tu as quelque chose de sexy ? Ce serait utile pour la survie du département dans la jungle du Krohl Institut.

Hilary Sérieusement ?

Léo Sérieusement, oui. Le sol bouge sous nos pieds, ma chère.

Hilary A quoi pourrait ressembler quelque chose de sexy, selon toi ?

Léo Une théorie qui permettrait de prévoir le comportement humain, par exemple. Ce serait cool. S'il y avait un prix Nobel de psychologie, je pense que ça pourrait même faire l'affaire... Pourquoi les prédictions sur les humains sont-elles fausses une fois sur deux ?

Hilary (*Qui s'anime*) Se tromper sur le comportement humain une fois sur deux est notre graal, Léo ! C'est ce qui montre que l'étude de l'esprit *n'est pas* une science. On a affaire à des choses qu'on ne voit pas sur les images de scanner : responsabilité, devoir, libre arbitre, langage, et tout ce qui fait que le comportement humain, justement, n'est pas prédictible...

Léo Attends. Il y a une chose que tu n'as pas totalement intégrée apparemment : nous sommes à l'Institut de Jerry... pour les sciences du cerveau. Et j'aimerais bien avoir quelque chose qui attire son attention avant que nous ne soyons remplacés par un algorithme qui fera le travail à notre place...

Hilary Il ne le fera pas.

Léo Certains travaillent dessus.

Hilary Ça ne marchera pas : aucune chance. Le comportement humain

ne se laisse pas modéliser. À Loughborough, nous avons l'habitude de faire un test de garde d'enfant. Tu décris deux parents. Le premier est dans la moyenne à tous les points de vue : santé, revenus, vie sociale, tout. Le second est plus riche, mais il voyage davantage, bons revenus, mais petits problèmes de santé, etc. Quand tu demandes auquel des deux parents il faut *attribuer* la garde des enfants, une majorité se dégage en faveur du second. Quand tu demandes auquel des deux parents il faut *refuser* la garde des enfants, tu obtiens encore une majorité en faveur du second ! Impossible de mettre cela en algorithme. Ça ne marche pas. On a tenté plein de fois. Rien à faire.

Léo Tu ne m'as pas parlé de ça lors de ton entretien.

Hilary Léo, est-ce que tu te souviens de mon entretien ?

Léo Que penses-tu de Bo ?

Hilary Qui ? Oh, Bo. Je n'ai pas eu le temps de...

Léo Elle est nulle en psychologie, mais excellente en math et pourtant, je la sens bien...

Bo entre, elle porte une tasse de café en carton et un dossier d'où dépassent une trentaine de questionnaires remplis à la main.

(*À Bo*) Et elle apparaît... (*À Hilary*) On en reparle... j'ai quelque chose qui va te plaire.

Hilary Ah oui, quoi ?

Léo Je te vois plus tard aussi, Bo.

Il sort.

Bo Voici les questionnaires, Dr Matthews.

Hilary Appelle-moi Hilary. Tout s'est bien passé ?

Bo Oui. Les cobayes sont en pause café.

Hilary (*Corrigeant*) Les volontaires sains, s'il te plaît. Les cobayes ne mangent que de la salade.

Bo Désolée. Je vous ai, enfin... je t'ai amené un café.

Elle pose la tasse.

Elaine est une assistante ?

Hilary Non. C'est une actrice. Ça marcherait aussi si on utilisait vraiment de l'électricité. C'est une variante d'une expérience bien connue. Les volontaires sains ne savent pas qu'ils sont les sujets de l'expérience. Ils pensent que c'est Elaine qui l'est. Je t'expliquerais. Comment ça s'est passé avec Léo ?

Bo Le Dr Reinhart ? Il a l'air très gentil. J'ai pris beaucoup de plaisir à cet entretien.

Hilary Bon, alors tu sais de quoi il retourne maintenant...

Bo Il s'agissait de voir si je suis suffisamment intelligente, je suppose...

Hilary Non, ça on sait déjà. C'était pour voir si tu te plairais ici. Pour que nous puissions nous faire une idée et que tu puisses aussi t'en faire une. Nous sommes un petit département. Les sciences du cerveau occupent l'essentiel du bâtiment, la plus grande partie des crédits aussi, et presque toute la gloire disponible... La neurobiologie, c'est le roi, la reine, les sœurs maléfiques et le cavalier d'or. Nous, ce n'est pas le cerveau qui nous intéresse, c'est l'esprit. Trois pièces, deux équipes, un bâton et une citrouille : c'est ça la psychologie au Krohl Institut. (*Prenant les questionnaires*). Merci.

Hilary jette les questionnaires dans une poubelle.

Bo Oh...!

Hilary On ne les regarde pas. Les questions doivent être convaincantes, bien sûr, mais ce n'est qu'une mascarade, en fait. Nous répartissons les volontaires en deux groupes au hasard. On explique à l'un des groupes que l'analyse des questionnaires a montré que leur degré d'empathie était élevé et à l'autre qu'il était faible. Et quand on en vient à l'expérience elle-même on peut interpréter la différence des résultats entre les deux groupes comme découlant d'une suggestibilité.

Bo Un par un ?

Hilary (*Hoche la tête*) Chacun selon le groupe auquel il appartient. Mais le test ne porte pas sur l'empathie.

Bo Sur quoi alors ?

Hilary Sur la motivation. Motivation égoïste contre motivation altruiste. *Egoïste versus altruiste*. Tu vois le concept ? L'idée reçue, c'est que nous sommes égoïstes par nature et que nous apprenons progressivement à devenir altruistes par la culture, par l'éducation. Mais nous allons montrer que la réalité est tout à l'opposé. Qu'en penses-tu ?

Bo Je pense que c'est bien d'être bon. La manière dont on le devient n'a pas tellement d'importance.

Hilary Ça peut avoir une certaine importance si les gens s'imaginent que leur égoïsme est justifié par la biologie, par exemple...

Pause. Hilary boit son café.

Bo Oui.

Hilary Nous cherchons à comprendre les esprits des autres et nous comprenons à peine le nôtre. Pourquoi m'as-tu amené ce café, par exemple ? Peut-être que tu as pensé que j'avais l'air un peu fatiguée. Et dans ce cas, tu aurais été mue par un motif authentiquement altruiste. Ou peut-être que ta motivation était de faire bonne impression. Et dans ce cas, tu aurais été mue par un motif purement égoïste. Je pourrais te demander de me dire ce qui t'a motivée, bien sûr. Je peux demander à un sujet de l'expérience : « est-ce que c'est la détresse d'Elaine ou votre propre détresse qui vous a motivé ? » Mais comment savoir si la réponse est honnête ou non ? Et, si elle est honnête, comment savoir si elle est fiable ou non ? On peut se tromper sur soi-même. Sait-on jamais pourquoi on fait ce qu'on fait ? Alors, comme on est rusé, on ne pose pas directement la question. On demande autre chose dans l'espoir d'obtenir la réponse à la question qu'on n'a pas posée. On tourne les boutons de l'expérience comme on tournerait les boutons d'un vieux poste de radio pour capter une station lointaine.

Bo est déconcertée. Elle regarde les questionnaires fixement dans la poubelle.

Bo Que va-t-on en faire ?

Hilary On les jette... Les données que nous collectons doivent rester anonymes. C'est très important.

Bo Il y a beaucoup de détails dedans... personnels... ne pas les utiliser serait...

Hilary Je vais t'expliquer : on ne regarde pas les questionnaires parce que si on le fait, on découvre toutes sortes de cas particuliers qui pourraient nous conduire à préférer écarter telle ou telle donnée et ainsi à biaiser le résultat. Les fameux cas marginaux ! Ce qui compte, ce qui est essentiel, est que les groupes soient constitués au hasard. Si pour une raison ou pour une autre tu écarter les marginaux, tu biaises inévitablement l'expérience et c'est un péché contre l'esprit expérimental. Les résultats ne constituent plus alors une information sur la réalité mais seulement une information sur tes intentions. Bon, mais il est vrai qu'il est difficile de comprendre l'esprit humain sans faire cela... c'est quasiment comme chercher à attraper un rayon de soleil dans la paume de la main...

Bo Vous... tu testes la motivation des volontaires en les mettant face à Elaine que tu fais semblant d'électrocuter, et tu – quoi ? – évalues leurs réactions en fonction de leur empathie ?

Hilary Oui, absolument.

Bo Mais ils n'éprouvent pas vraiment d'empathie pour Elaine.

Hilary Non, bien sûr, ils ne connaissent pas Elaine.

Bo On leur a seulement dit qu'ils avaient obtenu un score élevé ou faible à un test d'empathie. C'est ça ?

Hilary se retrouve sur la défensive. Son empathie pour Bo diminue rapidement.

Hilary On leur a dit que leurs dispositions étaient plus ou moins empathiques, oui. Quoi ?

Bo C'est juste que cela me semble un peu approximatif.

Hilary Vraiment ?

Bo Tu as créé deux groupes d'individus semblables entre eux – ceux

que tu as convaincu qu'ils étaient empathiques et ceux que tu as convaincu qu'ils ne l'étaient guère.

Hilary Eh... tu aurais une idée différente ?

Bo Tu pourrais, en t'appuyant sur les questionnaires, tenir compte du degré réel d'empathie de chaque sujet. Et les ranger ensuite en trois ou quatre groupes : sujets exceptionnellement empathiques, très empathiques, moyennement empathiques ou peu empathiques, par exemple. Et tu leur ferait correspondre à chaque fois une Elaine spécifique qui leur ressemblerait.

Hilary (*Exaspérée*) Nous n'avons pas assez d'Elaine... !

Bo C'est vrai, mais il suffit qu'Elaine joue dans chaque cas différemment son rôle. Avec le groupe des brutes, elle jouerait la brute, etc....

Hilary réfléchit à cette possibilité. Elle sort les questionnaires de la corbeille à papier et les met dans une boîte vide qu'elle range sur une étagère avec une série d'autres boîtes du même type. Soudain, Bo s'effondre en larmes et en colère.

Je ne faisais rien d'égoïste ni d'altruiste ! On m'a juste demandé de t'amener un café. J'ai obéi. Et je t'ai apporté cette putain de tasse.

Hilary reste silencieuse le temps que Bo se remette.

Désolée ! Je ne parle pas comme ça d'habitude, je ne jure pas.

Hilary Il t'arrive de jurer en chinois ?

Bo Non, jamais. Ma grand-mère m'aurait tuée !

Hilary Où as-tu fait tes études, Bo ?

Bo Shanghai et Caltech.

Hilary Shanghai et Caltech.

Bo Ensuite, j'ai fait mon Master à Cambridge.

Hilary Tu... ? Vraiment ?

Bo Et ensuite, j'ai eu une offre de Krohl Capital Management... J'ai été analyste pendant un an à Krohl, mais... Il y avait de l'argent, mais c'était... enfin, ce n'était pas du très bon argent, tu vois ?

Hilary Pas du très bon argent ?

Bo Jouer sur le marché pour que les gens qui ont déjà beaucoup d'argent en aient encore davantage...

Hilary L'argent de Jerry a servi à construire l'Institut... un demi-milliard, je crois : c'est du bon argent, non ?

Bo Il a fait quelque chose de bien avec. Mais je voulais faire quelque chose de bien avec les maths sans avoir à les transformer d'abord en argent. Un ami à KCM m'a dit que je devrais essayer un doctorat de psychologie ici, un analyste lui aussi, Amal. Il te connaît d'ailleurs.

Hilary Qui ? Oh, oui, Amal ! Bien sûr. Ça ne m'étonne pas. Tu vois Amal ?

Bo Oui. C'est... lui que je vois.

Hilary Coïncidence. Est-ce qu'il t'a dit pour nous ?

Bo Vraiment ?

Hilary Non... nous avons tous les deux passé une audition pour ce poste.

Bo Oh ! Et... c'est toi qui l'as eu.

Hilary Oui : un miracle.

SCÈNE SIX

Dans un espace vide, Julia dirige la session de pilate d'Hilary. Hilary a la tête ailleurs.

Julia Ça n'a pas l'air d'aller.

Hilary Désolée.

Julia Laisse ton travail dans ton bureau quand tu viens ici.

Hilary On avait ce test en cours... les réactions d'un volontaire sain en face de la détresse que provoque la vue de l'utilisation de chocs électriques sur une personne... Et là dessus arrive la fille de Jerry Krohl...

Julia Je ne savais pas qu'il avait une fille.

Hilary Moi non plus. Une certaine Cathy. De l'âge de Catherine. Elle a vu l'expérience. Elle pensait qu'on torturait la fille. Tu aurais vu sa tête...

Julia Mais tu lui as expliqué, non ?

Hilary Bien sûr. Enfin, je pense, oui.

Julia Alors, où est le problème ?

Pause

Ça ne doit pas être la première fois... Des gamines avec le même nom...

Hilary Je ne m'y fais pas...

Julia Oui, apparemment...

Hilary interrompt l'exercice et s'assoit en face de Julia.

Hilary Julia, tu te souviens ?

Julia De quoi ?

Hilary Du *purple gang*.

Julia Oui.

Hilary On était des vraies brutes, non ?

Julia Non. Pas plus qu'on n'était nous-mêmes brutalisées !

Hilary On aimait bien martyriser celle qui... tu souviens...

Julia Oui, qui boitait...

Hilary Peggy Potter boitait. Et ça effrayait Gillian Meadows quand on lui disait que c'était parce que je lui avais écrasé les pieds... ce que j'avais fait aussi...

Julia Arrête (*dégoûtée*). Nous étions gosses !

Hilary Notre cruauté de l'époque me fait peur aujourd'hui. Comment être sûr que quelqu'un ne la fera pas pleurer en lui fouettant l'arrière des genoux avec des serviettes mouillées, comme nous faisons avec Peggy Potter quand nous étions déchaînées ?

Julia Ne t'inquiète pas Hilly... Si c'est là le seul problème de Catherine...

Hilary Elle me manque comme la moitié de moi-même depuis le premier jour. Le pire est que je ne peux rien lui donner, rien faire pour elle. Elle est juste partie. Après j'ai pensé à quelque chose que je pourrais faire, juste pour la bonté du geste, et qu'en retour quelqu'un, Dieu peut-être, se soucie d'elle...

Julia (*Une pause*). Tu crois en Dieu ?

Hilary J'y suis plus ou moins obligée... Mais je vais te dire une chose. Tout le monde devrait prononcer chaque jour une prière pour la personne qu'il aime... Juste pour ne pas l'oublier. Avec le temps, j'ai passé des semaines sans penser à Catherine. Des mois. Je l'ai laissée partir, comme si je l'avais échangée contre un doctorat. Oh, Julia...

Elle prend Julia dans ses bras. Ursula entre, de bonne humeur.

Ursula Enlève tes mains de ma meuf !

Hilary (*Se retire*) Ursula, je dois te demander quelque chose. Est-ce que le cosmos peut être téléologique ?

Ursula Oh putain de con de question ! Non, pourquoi ? (*A Julia*) Téléologique, ma lapine adorée, veut dire avoir un but... rien à voir avec la télé...

Julia Ne me prend pas pour une idiote, espèce de gouine. Tu es sur mon territoire...

Hilary Et le panpsychisme ?

Ursula Non. La nature n'est pas consciente de ce qu'elle fait. Les arbres ne pensent pas.

Hilary Fonctionnalisme ?

Ursula Non, pas davantage. Un thermostat n'est pas le moins du monde conscient de ce qu'il fait. Tu as lu *After lights out* ?

Hilary Est-ce que les phénomènes quantiques cérébraux ne pourraient pas expliquer la conscience ?

Ursula Elle l'a lu !

Hilary Est-ce que tu me montreras comment le théorème de Gödel permet de prouver que le cerveau ne peut pas être modélisé sur un ordinateur ?

Ursula Arrête... tu n'aurais jamais entendu parler du théorème de Gödel si il n'y avait pas eu la publicité dans la vitrine de Marks et Spencer !

Hilary Ursula, j'ai besoin de savoir.

Ursula Maintenant ?

Hilary Non, pas maintenant... uniquement les dimanches et quand le soir tombe.

Julia Oh, merci...

Ursula Pourquoi ?

Hilary (*Excitée*) Pour une conférence – enfin, un genre de conférence – avec une semaine de vacances offerte...

Julia Génial ! Où ?

Hilary Venise ! Léo fera le talk d'ouverture pour le Krohl Institut – méga congrès de psycho en juin –, et il est en train de tanner les organisateurs pour qu'ils me mettent dans une table ronde sur la conscience.

Ursula et Julia se regardent puis jettent un regard incrédule vers Hilary : « réveille-toi ! il veut juste te baiser. »

Quoi ?

Elle comprend, roule des yeux.

Ça, c'est hors de question !

SCÈNE SEPT

Venise. Chambre d'hôtel : un bon hôtel ; un mini bar, un frigidaire avec une lampe intérieure. Hilary porte une robe de chambre avec le nom de l'hôtel imprimé dessus, ses cheveux sont mouillés, elle se tient aux pieds du lit disant des prières. Le bruit et la lumière indiquent la présence d'une personne sous la douche. Le son de la douche s'arrête. Spike entre, portant la même robe de chambre, humide. Il est à peine surpris de voir Hilary dire ses prières. Il commence à mettre son pantalon et ses chaussettes. Pendant la scène il remet les vêtements qu'il a ôtés. Hilary se lève. Elle regarde Spike mettre sa chemise.

Spike Alors, comment ça s'est passé ?

Hilary Est-ce que tu as un rendez-vous ou quoi ?

Spike J'avais, oui... un cocktail pour le nouveau Nobel de l'UCL. C'est dans l'hôtel. Je prendrai ce qui restera. Je peux revenir si tu veux.

Hilary Je dormirai. Au cas où je ne te reverrais pas, bonne chance avec

ta physiologie de... de quoi, déjà ? Je ne vais pas pouvoir venir t'écouter. Je serai à la session de Léo Reinhart au même moment.

Spike « La physiologie des enjeux cruciaux ». Résultat incroyabe : on a prélevé des extraits de salive chez des joueurs de poker lors du Championnat du monde. Le cortisol atteint des niveaux de dingue !

Hilary C'était bon ? Enfin, je ne veux pas dire bon dans le sens... c'était ce que tu attendais ?

Spike rit. Un temps.

Spike Ça fait des années que je n'ai pas entendu parler de toi.

Hilary Je n'ai pas entendu parler de toi du tout.

Spike Vraiment ? C'est bien triste.

Hilary (*Rires*) Où le sexe est-il le meilleur ? À l'UCL ou à Loughborough ?

Spike A l'UCL, il n'y a pas photo. Ou alors ça a à voir avec le fait d'être prof. Je te verrai sur le bateau ?

Hilary Le bateau ?

Spike La soirée du Krohl Institut : c'est sur le yacht de Jerry Krohl – une horreur, franchement, mais j'ai une invitation...

Hilary Non, impossible, je décolle tout de suite après ma table ronde – Florence, Pise, Sienna... en *low cost*. Tu veux venir ?

Spike Il n'y a pas une personne pour t'accompagner ?

Hilary Tu es une personne.

Spike Hilly !

Hilary Est-ce que tu as lu mon...

Spike Oui. Trois petites remarques que je voulais te faire.

Le pre-print fait une vingtaine de pages. Il sort les pages de sa poche de costume. Il énumère les points en comptant sur ses doigts.

1) Ne diffuse pas. 2) Si tu diffuses, ne mets pas ton nom dessus. 3) Si tu mets ton nom dessus, ne mets pas celui du Krohl Institut.

Un temps. Il réfléchit.

Quatre remarques. 4) Si tu diffuses avec ton nom et celui du Krohl Institut, trouve un titre différent de « Est-ce que Dieu est le dernier homme debout ? »

Hilary Pourquoi ?

Spike Parce que cela te rendrait inemployable. Tu n'aurais plus qu'à faire de la philosophie.

Hilary Je n'ai rien écrit qui ne soit parfaitement intelligible et argumenté. Le matérialisme est dans une impasse et nous sommes tous matérialistes aujourd'hui. Tout est matière. La cause est entendue. La science ne dit pas que la beauté est la vérité ou que la vérité est la beauté. Elle dit seulement que l'explication ultime se doit d'être matérialiste. Mais les gondoles sur lesquelles est inscrit le mot « matérialisme » sont portées par l'esprit de Venise. Que fera-t-on du sublime une fois que tout le monde sera fier d'être « matérialiste » ? Regarde : pour sauver les apparences de la valeur, aucune théorie n'est trop absurde du moment qu'elle ressemble à de la science – des particules élémentaires avec de minuscules quanta de conscience ; ou un cosmos doté d'une intention ; ou un programme d'ordinateur assimilé à de l'esprit. Autant de tentatives désespérées, Spike ! Est-ce que matérialisme ne te fait pas penser à une sorte de foi ? A mon avis, ç'en est une.

Spike Peut-être, mais il est plus pathétique encore de s'en remettre à un être suprême pour garantir ce que tu appelles la « valeur ». Pourquoi refuses-tu l'idée que c'est toi-même qui fait tes propres valeurs ?

Hilary Tu ne prétends pas être cause des tiennes. Quelle différence y a-t-il entre un être suprême et être programmé biologiquement ?

Spike La liberté. Je peux dépasser le programme.

Hilary Qui le peut ? Qui est le « moi » qui ferait un choix hors de ton cerveau ? Où est-il ?

Spike Hum... j'aurais mieux fait de tirer la primatologue en bottes de cuir qui me draguait à l'accueil. Pourquoi me persécutes-tu ? Au moins, change le titre...

Hilary D'accord.

Spike Oui, au minimum. En plus, je parie que ce n'est pas toi qui as écrit les équations.

Hilary J'aurais pu.

Spike Non, pas celles-là. Tu as dû faire crever un mathématicien pour les obtenir.

Hilary Je n'ai pas eu besoin d'aller jusque là. Il y a une Chinoise phénoménale au département. Elle était analyste chez KCM avant.

Spike Elle était au hedge fund de Krohl ? Quelle déchéance pour elle !

Hilary Elle ne le voit pas comme ça. Elle m'épate, à vrai dire. Elle a imaginé une expérience comme il n'y en a aucune dans la littérature. Quatre-vingt-seize gamins répartis en quatre groupes d'âge.

Spike (*Impressionné*) Quatre-vingt-seize ?

Hilary Quelque chose comme ça, oui. On a toute une école qui participe... Grâce à Jerry. Alors, tu aimes ses équations ?

Spike J'ai bien aimé, même si je ne vois pas trop le rapport avec les données expérimentales.

Hilary Elles montrent que la complexité du monde vivant si on la suppose acquise par simples mutations aléatoires n'est pas compatible avec le temps géologique...

Spike Vraiment ? Regarde autour de toi au lieu de t'accrocher à ton incurable incrédulité...

Hilary (*S'animant*) Et que fais-tu de la tienne, d'incrédulité ? Quelqu'un t'a dit que tu pouvais rembobiner le film de l'histoire plusieurs milliards d'années en arrière jusqu'à un énorme Big Bang où il n'y avait rien d'autre que des particules qui faisaient des touffes comme celles-ci – enfin pas tout à fait comme celles-ci parce que pour faire ça il faut une chimie

qui n'est apparue que plus tard et qui n'a révélé ses ultimes secrets avant que le jour où tu as eu l'idée d'aller chercher dans la salive des joueurs de poker de quoi expliquer la logique d'une salle de marché – quelqu'un t'a dit... et tu gobes, tu ne te poses pas davantage de questions...

Spike Joli... J'adore. Tu répètes devant ton miroir, le soir ? Maintenant, voyons un peu ce que cela donne si tu introduis Dieu dans l'explication, et nous verrons lequel de nous deux est le plus crédule... Pise, oui... j'y suis allé il y a quelque temps par un vol d'*Easyjet*. J'ai été très déçu, je dois dire, par la tour de contrôle : ils ont manqué une occasion de créer un style... Et puis... je ne suis pas sûr que tu aimerais tellement que quelqu'un soit collé constamment à tes basques. Surtout s'il répète sans cesse que quand on a vu une ville en Toscane on les a toutes vues. Ajoute à cela que je ne saurais pas quoi faire de mes os si il n'y a pas de conférence. Je deviens nerveux si je n'ai pas au moins un journal à me mettre sous les canines chaque jour.

Hilary Tu ne devais pas aller à une soirée ?

Spike Ça t'embêterait si je changeais d'avis ?

Hilary Pourquoi ? Mais tu ne vas quand même pas gâcher tes journées en te souciant de quelqu'un comme moi... Est-ce que tu n'as pas plutôt envie de rencontrer le nouveau Nobel ?

Spike Je l'ai rencontré déjà. C'est une force de la nature qui vient de réaliser que, désormais, il pouvait jouer les modestes. C'est plutôt étonnant.

Hilary D'accord. Mais je vais dormir.

Spike, qui est maintenant habillé, commence à se déshabiller. Hilary enlève sa robe de chambre et passe un T-shirt.

Spike Tu dis toujours tes prières ? Tu parles toujours à Dieu ?

Hilary A qui que ce soit qui les entende. J'aimerais que tu arrêtes de dire « Dieu » comme si je parlais de quelqu'un qui a créé le monde en six jours et qui s'est ensuite reposé. Tu me fais passer pour une sotte. Mais il y a des choses dont nous pensons qu'elles sont bien ou mal comme, disons, torturer quelqu'un avec de l'électricité. Si cette croyance est aussi un état mental, c'est parfait. Mais nos états mentaux sont à propos de quelque chose, à propos de la torture, qui est bien ou qui est mal,

avec ou sans état mental...

Spike Tu n'as pas besoin de Dieu pour montrer cela...

Hilary (*Avec force*) Mais tu as quand même besoin de quelque chose pour que ce soit vrai, une sorte d'*intelligence morale supérieure*... C'est pour ça que je prie pour Catherine. Parce que quelque part entre l'australopithèque et le début de la religion nous nous sommes rendu compte de quelque chose de gigantesque que nous ne comprenons pas, qui nous dépasse infiniment.

Spike Si, on comprend. Le nom de ce quelque chose est la mort. Nous avons réalisé que nous sommes mortels. Qui est Catherine ?

Hilary Je ne t'en ai jamais parlé ? C'est ma fille.

Spike Tu n'as pas de fille, si ?

Hilary Si. Elle aura bientôt treize ans.

Spike Treize ? Mais alors...

Hilary Quinze.

Spike Quoi ?

Hilary J'avais quinze ans.

Spike Dieu, Hilly... Où est-elle ?

Hilary (*Haussement d'épaules*) Catherine a peut-être été le dernier enfant de la honte. Aujourd'hui les nouveau-nés sont écartés des mères qui les négligent ou qui ne peuvent s'occuper d'eux, mais la honte a pratiquement disparu. Quand elle aura dix-huit ans, elle pourra demander à voir son certificat de naissance. Si elle veut... enfin, si elle sait qu'elle a été adoptée.

Spike Oh, Hilly. Je suis désolé.

Hilary Merci.

Elle se met dans le lit et éteint la lampe de chevet, laissant la pièce dans la pénombre.

Est-ce que tu ferais quelque chose pour moi, Spike ?

Spike Ce que tu veux.

Hilary Promis ?

Spike Est-ce que je dois me déshabiller ou rester habillé ?

Hilary Tu le feras ?

Spike Oui, OK, bien sûr. Quoi ?

Hilary Tu dirais une prière ?

Spike *(Une pause)* Quoi ?

Hilary Prier pour elle. Juste un moment.

Spike Non. Tu veux dire comme une prière à Dieu ? Non. Pourquoi ?

Hilary Parce que si toi, si même toi...

Spike Non. Je veux dire... Hilly... ça n'a pas de sens...

Hilary Je ne sais pas. Ça dépend de toi...

Spike Non, ça ne dépend pas de moi. Ça n'a pas de sens.

Hilary Admettons. Si ça n'a pas de sens, où est le problème ?

Spike Je trahirais tout ce en quoi je crois.

Hilary Tout ce en quoi tu crois... C'est un problème de foi, alors ?

Pause

Spike Est-ce pour te faire pardonner que tu pries ?

Hilary Est-ce que j'ai dit ça ? Je voudrais juste ne plus avoir à imaginer ce qu'elle devient. Je prie pour elle : « Dieu, fais que ça aille bien pour elle, que ses parents soient gentils avec elle. »

Spike Oh ! Et qu'est-il arrivé à l'*intelligence morale supérieure*, alors ? Tu n'as pas l'air d'aller tout à fait bien...

Hilary Si, ça va.

Elle sort du lit et se dirige vers la salle de bain.

(sortant) Tu veux quelque chose dans le minibar ?

Spike *(A lui-même)* Le minibar ?

Il entend la douche.

(En appelant) Tu viens déjà de... tu prends encore une douche ?

Elle ferme la porte de la douche. Spike va au minibar et s'accroupit pour regarder les bouteilles miniatures dans la porte, puis tourne les plus grosses bouteilles, s'agenouillant pour lire ce qui est écrit au bas de la bouteille. Il trouve une bouteille de bière, en examine l'étiquette. Il écoute le bruit de l'eau.

(Appelant) Tu es allée sous la douche pour pleurer, pas vrai ? Je sais que tu pleures.

Il s'immobilise et tend l'oreille, à genou dans la lumière du minibar.

SCÈNE HUIT

Dans le bureau d'Hilary. Bo est assise tandis qu'Hilary regarde sur son écran d'ordinateur. Hilary est impressionnée, excitée, étonnée, et presque incroyablement. Bo vient de recevoir son cadeau d'anniversaire, un collier. Elle défait le paquet.

Bo C'est très joli, merci beaucoup.

Elle met le collier. Hilary l'ignore. Son attention est captivée par ce qu'elle lit. Après un moment, elle se penche en arrière. Pause. Bo la regarde anxieusement et timidement.

Hilary Est-ce que Léo a vu ça ?

Bo Je voulais que tu le voies d'abord.

Hilary D'accord, je comprends. Mais je veux voir les données brutes, toutes, et que tu m'expliques les maths.

Bo. Ça a été vérifié dans tous les sens. Les mathématiques sont assez basiques, en fait.

Hilary C'est un sacré résultat ! Mais j'aurais préféré que tu m'attendes, Bo. Ce n'est pas que je n'ai pas confiance, mais il va falloir qu'on soit blindées, immaculées.

Bo Je suis prête.

Hilary Super ! Quatre-vingt-huit gamins, c'est carrément excellent !

Bo Et puis, je voulais aussi que ce soit prêt pour ton retour.

Hilary Tu... ?

Léo entre. Il porte des pages d'e-mails.

Léo ! Tu débarques au milieu d'une journée magique...

Léo (Froidement) Tu parles d'une journée magique ! Tu appelles ça comment, ce papier, magique aussi ? Pourquoi as-tu mis ton nom dessus ?

Une pause gênante. Bo sort.

Hilary Tu veux parler de mon texte de Venise ?

Léo Oui, je parle de ton texte de Venise qui est dézingué au lance-flamme par mes collègues sur le net... On fait de la science ici, Hilary !

Hilary C'est de la science : la psychologie de l'esprit scientifique...

quoi de plus scientifique.

Léo Psychologie de mon cul... C'est à propos de Dieu...

Hilary Je traite du *Hard Problem*. Je dis que toutes les théories qui ont été proposées pour le résoudre ne sont ni plus ni moins convaincantes qu'une théorie de l'intervention divine. Donc, psychologiquement, elles ont la même valeur. Le raisonnement est en béton.

Léo Ce que ça dit, et tu le sais très bien, c'est que les athées sont dans le déni...

Hilary Non, pas exactement : seulement qu'il se pourrait que nous soyons dans le déni à propos du dualisme corps/esprit.

Léo Oh, vraiment, en plein cœur du *Hard Problem*, en somme ! Si le problème est « hard », espèce de perruche intempérante, c'est parce que le dualisme corps/esprit est le problème, pas la solution !

Son émotion passe. Il s'assoit lourdement.

Je suis con, pardon, excuse-moi : j'aurais dû le dire sans m'énerver. Je sais que ça ne sert à rien... Je suis content de te revoir. Désolé pour ce que j'ai dit.

Pause.

Et puis pour mon comportement à Venise. Je m'excuse.

Hilary Je l'ai pris comme un compliment, Léo. Il s'est passé quelque chose, ici ?

Léo On peut dire ça, oui. Le Krohl Institut a engagé un nouveau psychologue du comportement. Il commence en septembre.

Hilary C'est bien, non ?

Léo Il ne vient pas dans notre département. Il aura son bureau dans le département de biochimie.

Hilary Et qui le paie ? Il est sur notre budget ?

Léo Non.

Hilary Ah... ce n'est pas si bon que ça, alors...

Léo Je suis impressionné que tu comprends si vite... Si tu n'avais pas jugé opportun de faire ton *coming out* comme dualiste cartésienne, tu aurais pu être directrice du département. Mais, bon, tu as compris le message, j'imagine : la psychologie est en train de devenir une industrie. Le compte à rebours a commencé pour la marche triomphale vers le cerveau artificiel fonctionnant comme un parfait esprit désincarné.

Hilary C'est quoi son angle d'approche, tu sais ?

Léo Les hormones et leurs relations avec les performances des sujets humains.

Hilary Les hormones et les performances... Comme quoi, par exemple ?

Léo Comme travailler dans la salle des marchés de KCM.

Hilary (*Après un temps*) Ah !

Léo Jerry est complètement frappé.

Hilary C'est clair. Comment a-t-il eu cette idée ?

Léo Sur son bateau.

Hilary Son bateau ?

Léo Jerry a lu le papier de ce type à Venise... Un truc qui n'avait rien à voir avec les marchés financiers... Il y est question de joueurs de poker.

Hilary prend la nouvelle sans marquer un signe d'émotion.

Mais Jerry a vu un rapport : la propension à prendre des risques et l'aversion aux risques, ça vaut aussi pour les traders... Alors il a invité Spencer à sa soirée.

Hilary Spencer ?

Léo Son nom est Spencer quelque chose.

Rire intérieur d'Hilary

Ça a été le coup de foudre ! Tu imagines : Spencer et Jerry sont dans un bateau... Cela va faire des étincelles, c'est inévitable.

Hilary Mais, et l'argent ? Où est le rapport avec l'argent ?

Léo Dans les modèles financiers traditionnels, la propension à prendre des risques du trader est une donnée stable, invariable, comme la couleur de ses yeux. Mais, d'après Spencer, il n'en va pas ainsi. C'est l'état du corps du trader qui détermine sa propension à prendre des risques ou à les éviter. Et cet état varie. Car le stress génère un cocktail d'hormones. En demandant aux traders de cracher dans un tube avant chaque séance, tu peux, selon lui, prédire lesquels parmi eux se sentiront prêts à prendre des risques dans un marché qu'ils croient comprendre... et perdront leur mise ; ou, à l'inverse, tu peux prédire lesquels seront paralysés par le risque dans les montagnes russes du marché où il y a pourtant de l'argent à faire. Tu trouves ça cool, toi ? Ici, je vais te dire, ils adorent ! Ça permet de monétiser l'état hormonal de la salle de marché !

Hilary Diabolique !

Léo C'est purement comportemental, cela dit. Où est la psychologie dans tout ça ? Je veux bien être damé s'il y en a ! Mais il y a des gens qui aiment le comportemental et qui commencent à se demander ce que nous faisons là, nous les psychologues... Ce n'est pas le cas de Jerry jusqu'ici. Mais je crains que nous ne soyons pas exactement sur le point de publier quelque chose d'assez sexy pour marquer les esprits. Pour Jerry, nous sommes un investissement à perte...

Hilary se tourne vers son ordinateur.

Hilary Tu veux voir quelque chose de sexy ?

SCÈNE NEUF

L'appartement d'Hilary. Un dîner déjà bien avancé, même si il n'y a pas de véritable dîner et pas non plus de table, simplement un buffet sur

une table autour de laquelle, assis par terre, se trouvent Ursula, Julia, Spike et Amal, lequel ouvre une bouteille de champagne. Bo est sortie sur le balcon pour fumer une cigarette. Elle est retirée en elle-même. Ce n'est pas une fête très réussie. L'hôte, Hilary, qui s'est retirée dans la cuisine et est temporairement invisible – fait un peu trop d'efforts et n'a pas de talent pour la cuisine. Amal ne connaissait pas Spike, Ursula ou Julia avant ; Amal et Spike ne se sont pas rencontrés et leurs meilleurs côtés sont inconnus l'un à l'autre. Spike est de plus en plus ivre, ce qui le rend plus loquace, mais pas plus charitable. Ursula ne fait pas grand-chose pour aider. Julia montre le meilleur côté de sa bonne nature. Le couple que forment Amal et Bo ne semble pas fonctionner très bien. Les quatre ont des verres remplis de vin. Une bouteille est visible.

Amal C'est une excellente question.

Il fait sauter le bouchon. Les verres sont vidés pour recevoir le champagne. Amal vide son verre encore presque plein dans un pot de fleurs qui a encore son ruban d'emballage autour.

Je ne pense pas qu'on ne me l'ait jamais posée auparavant. En fait, tu es peut-être la première personne à l'avoir posée. Félicitations, Julia. Donc, oui, en effet, qu'est-ce qu'un hedge fund ?

Julia Désolée...

Ursula En fait, je ne sais pas non plus ce que fait un hedge fund. Tu sais, toi, Spike ?

Spike Oui.

Ursula Vas-y alors.

Spike Non, je voudrais voir si Amal sait.

Amal Quoi ? Mais je travaille dans un hedge fund.

Spike Je préfère en juger par moi-même.

Julia Mais, j'aimerais vraiment bien savoir.

Spike Bon, mettons que tu aies dix millions de livres que tu voudrais faire travailler. Tu décides de les investir dans Krohl Capital Management. D'abord, Jerry prélève deux pour cent par an. Ça fait deux cents

mille livres pour prendre ton argent et pour jouer avec. Après, il joue et prend vingt pour cent des bénéfices. Si il y a des pertes, elles sont pour toi.

Amal (*Faussement impressionné*) Tu travailles dans un hedge fund ?

Bo erre et s'assied là où elle a laissé son verre de coca.

Ursula Mais pourquoi est-ce que quelqu'un... Peux-tu expliquer ce que tu fais réellement dans la journée ?

Amal Il faut absolument que je réponde à cette question ? Je ne te pose pas de questions au sujet du pilate... Je ne veux pas être désagréable, mais...

Ursula Il n'y a pas de mal.

Julia Le pilate, c'est moi. Tu peux me demander.

Amal Le problème avec le pilate c'est qu'il est vraiment difficile de trouver une question à poser...

Julia (*humblement*) Oui, je sais bien...

Ursula (*À Bo*) Jette-le.

Bo a remarqué le vin dans le vase.

Bo Qu'avez-vous fait de ma plante ? Franchement...

Bo sépare la plante de ses papiers, froisse les papiers et les lance à Amal.

Spike Il passe son temps à surveiller – combien d'écrans d'ordinateur, Amal ?

Amal Disons sept.

Spike Sept. Avec les actions, les obligations, les devises, la pornographie, *Sky Sport* et les mails.

Julia Ça n'explique pas pourquoi quelqu'un peut avoir l'idée de lui donner son argent.

Spike Amal ?

Amal Parce qu'en moyenne, Krohl Capital Management rapporte seize pour cent par an sur le capital. En moyenne... Et après déduction des frais. (*À Julia*) C'est pas mal.

Julia (*Claquement de doigts*) Oui, ça, je sais.

Bo La motivation ultime, en fait, c'est que la régulation boursière ne s'applique pas aux hedge funds. Contourner les règles, c'est la raison d'être profonde des hedge funds. C'est comme le protocole de Bâle pour les réserves de capital...

Amal Je pourrais expliquer ça, mais... Le protocole de Bâle, il y a l'arbitrage, l'effet levier, la sécurisation... non, je préfère laisser tomber...

Bo Amal peut parfois paraître cassant, mais en fait...

Ursula Il y a quelque chose qui brûle, on dirait.

Bo ... il est gêné.

Hilary entre avec de la nourriture, des plats, etc. Bo accourt vers elle. On fait de la place sur la table.

Hilary Désolé, c'est un peu trop cuit. Servez-vous. Quelqu'un aurait-il un verre pour moi ? Oh, qui a amené ces magnifiques fleurs ? Bo, merci ! Et champagne !

Spike prend la bouteille, examine l'étiquette.

Spike Combien ça coûte une bouteille comme ça ?

Amal Quelle grossièreté ! Une centaine de livres.

Hilary Votre attention, deux minutes ! Cette soirée, ce repas, ce champagne et nous-mêmes, nous sommes réunis en l'honneur de Bo... et du...

Elle montre triomphalement le journal.

Journal of Cognitive Studies ! À la première publication de Bo ! Est-ce que tout le monde a un verre ?

Bo (*A Hilary, timidement*) Merci. Je ne suis pas la seule signataire...

Hilary Non, tu es juste la première.

Bo Mais il n'y aurait pas eu de papier sans Hilary.

Hilary Ce n'est pas vrai. C'est le papier de Bo, c'est son expérience, c'est son idée. Et ça va faire du bruit, je vous le garantis.

Ursula (*Qui prend le journal*) Stop : ça ne fait pas très bon effet si les auteurs ont l'air de se défiler... Laissez-moi faire. Le toast est au « Bien Ultime », par B. Sheng-Tsu et H. J. Matthews.

On porte un toast.

Hilary C'est fait ! Et maintenant, mangez !

Le dîner peine à commencer. Spike ne mange pas.

Spike Est-ce que Léo Reinhart a demandé à voir les données brutes ?

Hilary Tu crois qu'il s'en serait privé ? Il dit que c'est une expérience magnifique...

Spike Une œuvre d'art.

Hilary (*Doucement*) Oh... ta gueule, Spencer !

Julia Quel genre de bruit ça va faire, Hilly ?

Hilary Le genre de bruit que fait une expérience dont la réponse est totalement inattendue.

Spike Surtout si c'est une réponse à une question elle-même inattendue...

Hilary Spike a décidé de jouer les sceptiques ce soir. Mais moi et Bo, on s'en fiche. Je suis désolé pour la cuisson. Non, ne les mangez pas. Je suis vraiment désolé, Bo.

Julia Ça a vraiment du goût !

Bo Ça n'a pas d'importance.

Ursula Le goût est intéressant, en effet... Tu as trouvé la recette dans les *Cognitive Studies* ?

Amal Est-ce que tu insinues qu'on y devinerait presque une sorte d'absence d'esprit ?

Hilary Oh, tu es lourd !

Elle joint le geste à la parole, prenant les assiettes de chacun contre des protestations à demi sincères.

Fromage ! Fromage et biscuits, café et j'ai aussi... oui, hélas... fait un gâteau.

Bo Je vais t'aider. Ne t'inquiète pas.

En un instant, Hilary et Bo ont débarrassé les reliefs du repas. Spike n'a pas mangé, mais il a bu pas mal de champagne. Ursula regarde le journal.

Ursula « Bien Ultime »... Hilary croit que l'altruisme a quelque chose à voir avec la moralité.

Spike Elle a toujours été comme ça.

Julia Bien ultime, est-ce que ça ne signifie pas être bon ?

Ursula Non.

Julia Alors, c'est probablement qu'elle est bonne elle-même.

Ursula Que veux-tu dire par là ?

Julia Je ne veux rien dire de spécial.

Ursula Alors, ferme-la !

Julia est blessée.

Oh, ma chérie, excuse-moi...

Elle prend dans ses bras Julia, qui résiste.

Amal (À Julia) L'altruisme c'est la propension à accroître la *fitness* d'autrui, son adaptation si tu veux, à son propre détriment...

Spike Maintenant tu en parles comme si l'altruisme avait quelque chose à voir avec le pilate !

Julia (*Se mettant en colère*) Toi aussi, ferme-la.

Spike Désolé. (À Ursula) Raconte-lui l'histoire des chauves-souris vampire.

Ursula Je vais plutôt vous raconter l'histoire d'un vers qui fait des choses incroyables. C'est un parasite de la vache. Ses œufs se développent dans la bouse de vache. Problème : comment s'y prendre, quand vous êtes un vers dans une bouse de vache, pour retourner dans une vache et boucler ainsi votre cycle vital ? Eh bien voici une merveille de la nature. D'abord les œufs sont mangés par des escargots dans lesquels ils se développent. Les larves se retrouvent dans la bave d'escargot dont les fourmis raffolent... À peu près la moitié des vermisseaux nouvellement vont ainsi dans l'estomac des fourmis. Et là, que font-ils ? Ils essaient de percer la paroi de l'estomac et cherchent à se frayer un chemin jusqu'au cerveau de la fourmi ! À peine un pour cent y parvient. Mais c'est suffisant. Celui qui y arrive modifie alors le comportement de la fourmi de telle sorte qu'elle n'ait plus désormais en tête qu'une seule idée : grimper dans l'herbe (ce que les fourmis ne font pas d'habitude), augmentant ainsi ses chances d'être boutée par une vache... À ce moment-là, la vie du vers se termine, car il n'a plus qu'à faire des œufs dans la vache, lesquels atterriront dans une bouse de vache. J'appelle cela de l'altruisme profond...

Julia Beurk ! pas moi... C'est dégueulasse...

Hilary et Bo reviennent avec du fromage, des biscuits, qu'elles posent sur la table.

Hilary Stilton !

Julia Humm – Non merci.

Hilary De quoi parliez-vous ?

Spike De toi, bien sûr. (*À Ursula*) Tu l'as lu ? C'est excellent, non ? Quatre-vingt-huit gamins dans une sorte de classe d'écriture créative avec un module optionnel qui permet d'évaluer leur degré d'empathie... lequel montre, ou est supposé montrer, ou dont on peut dire qu'il montre quand on l'interprète adroitement, qu'à six ans on est plus moral qu'à huit, âge auquel on est plus moral qu'à dix ans où on est plus moral qu'à douze ans.

Hilary Ça montre ça !

Spike Ce qui, concluent nos auteurs, suggère fortement que nous commençons bons et que nous apprenons progressivement à être mauvais, au contraire du préjugé commun selon lequel nous sommes naturellement mauvais et apprenons progressivement à être bons. *Ergo*, la bonté a ses racines dans la nature. Ou, plus précisément, dans la nature humaine puisque celle-ci s'est séparée de la nature animale... ce qui est, en fait, un problème pour des gens comme moi qui ne voient plus comment connecter les deux. Je ne sais pas si H. J. Matthews pense que c'est apparu dans un tremblement de terre au milieu du vent et des flammes ?

Hilary (*Sèchement*) J'espère que notre présence ne te dérange pas trop, Spike.

Spike Et, au passage, la figure 3, qui montre une transition progressive de la bonté à la méchanceté, si tu m'autorises à le dire, sent un peu le poisson pourri.

Bo (*Choquée*) Pardon ?

Hilary (*Se raidissant*) Bon, je vais chercher le café. N' imagine pas une seconde que tu vas passer la nuit ici...

Hilary retourne à la cuisine.

Spike Je n'ai pas aimé le ton de sa voix, là. (*À Bo*) J' imagine qu'avec toi aussi un coup de bite est hors de...

Amal Hey !

Ursula Tu devrais arrêter de boire...

Spike Pardon, j'ai offensé quelqu'un ? C'est la dernière chose que j'avais l'intention de faire. Désolé. (*À Bo*) Non, vraiment, je suis navré.

(*À Julia*) Je ne voulais pas dire... Non, je...

Julia Tu devrais manger quelque chose.

Spike C'est ton dernier mot ? Non n'irons pas plus loin ce soir ?

Quelque chose le fait rire. Il rit tout seul. Il ne peut plus s'arrêter de rire, jusqu'à ce qu'Ursula aille vers lui et lui donne une giflette et le renverse. Ursula revient à sa place.

Amal (*À Bo*) Il faut rendre justice à Spike sur un point : avec ses explications, je viens de comprendre de quoi il retournait dans le papier. Je le relirai. Jusqu'ici, je ne parvenais pas à passer les premières lignes...

Bo le regarde.

Bo Je vais fumer une cigarette.

Elle sort.

Ursula (*À Amal*) C'est gracieux...

Spike s'assied, pétrifié.

Spike Je pense que mon taux de cortisol a explosé.

Hilary entre avec du café.

Ah ! Du café ! Je peux t'aider ?

Hilary Non, sûrement pas.

Amal (*À Hilary*) Je vais essayer de m'imaginer mes collègues comme si ils avaient huit ans.

Hilary Vraiment ? Pourquoi ?

Amal Ça me les rendra peut-être plus sympathiques. Le problème du marché, c'est qu'il consiste entièrement en des transactions entre gens égoïstes. Il serait plus facile de trouver un ours polaire en Afrique, je pense, qu'un trader altruiste...

Hilary Et ?

Amal J'ai du mal à les imaginer en train de partager quelque chose...

Spike Ça dépend quoi. La pâte de fruit, par exemple... le Bien Ultime du confiseur... je peux l'imaginer...

On l'ignore.

Hilary Où est Bo ?

Julia Elle est sortie fumer une cigarette.

Hilary Inutile de sortir, elle peut fumer à l'intérieur...

Dehors, là où Bo fume sa cigarette, il y a un bruit lointain, avec un modeste feu d'artifice.

Spike Julia, elle, c'est la pâte fruitée du pilate...

Hilary (*À Julia*) Est-ce que tu serais assez aimable pour m'aider à servir le café ?

Hilary et Julia ont un aparté.

Julia Ça va, Hilly ?

Hilary Oui. Devine quoi ? J'ai aussi réussi à faire brûler le gâteau.

Hilary est au bord des larmes. Elle sort. Le feu d'artifice continue de façon sporadique. Puis s'arrête.

On ne dirait pas que c'est mon premier dîner, si ?

Bo la regarde attentivement.

Bo Tu pleures ?

Hilary Les feux d'artifice me font toujours pleurer.

Bo Ce n'est pas grave pour le dîner...

Bo prend Hilary dans ses bras. Hilary se laisse faire un moment. Puis se dégage.

Spike, c'est ton boyfriend ?

Hilary J'espère bien que non...

Bo Pourquoi est-il comme ça ?

Hilary Parce qu'il est comme ça. Il n'est jamais d'accord sur rien.

Bo Tu n'as pas l'air très inquiète au sujet de ce qu'il a dit sur le papier.

Hilary Non, bien sûr. Il a dit bien pire avant que tu n'arrives. Je connais Spike.

Bo Qu'est-ce qu'il a dit ?

Hilary Le même genre de trucs mais en pire. J'ai repris les données une à une. Le papier est en béton. Pas d'inquiétude, Bo.

Bo (*S'enflamme*) Comme je voudrais n'avoir rien publié ! Je ne l'ai pas fait pour que ce soit dans un journal où n'importe qui peut...

Hilary C'est idiot. La publication est le but du travail. Parfois, c'est un peu rude. Mais ça fait partie du jeu. Et ça prouve que le papier fait réagir.

Bo En fait, j'ai peur d'avoir fait une connerie...

Hilary (*Une pause*) Une connerie ? Quel genre de connerie ?

Bo Au début, il y avait quatre-vingt-seize gamins.

Hilary D'accord... Mais tu en as analysé quatre-vingt-huit... Quatre-vingt-huit ont participé.

Bo Non, en fait, ils ont tous participé...

Hilary (*Pause*) Mais... euh... attends... Les quatre-vingt-seize ont participé ? Et quoi ? Et il y en a huit qui ne sont pas allés jusqu'au bout, et donc tu as analysé ce qui restait – c'est bien ça ?

Bo Non, j'ai fait l'analyse sur les quatre-vingt-seize.

Hilary Et ensuite ?

Bo Ce n'était pas clair... J'ai éliminé huit d'entre eux et j'ai refait l'analyse.

Hilary Et puis ?

Bo Puis je t'ai montré. Quand tu revenais d'Italie.

Pause.

Hilary Comment as-tu choisi ceux que tu as éliminés ? Au hasard ?

Pause.

(Calme) Merde. Tu as retiré, dans chaque groupe, les résultats qui ne collaient pas avec la conclusion que tu voulais...

Bo C'était... enfin, des résultats bizarres...

Hilary Ce sont les marginaux, Bo ! Le hasard fait toujours ça... c'est pour ça que les choses ne tombent jamais tout à fait comme on attendrait. Comment peux-tu être si stupide ? Pourquoi as-tu fait ça ?

Bo Comment peux-tu ?

Avec retard Hilary comprend...

Hilary Bo... ?

Bo Je voulais te donner quelque chose qui te ferait plaisir !

Hilary (*Insensible*) Oui. Mais le résultat, c'est que tu as mis dans l'expérience ce que toi tu voulais y trouver. C'est de ma faute. Je n'ai pas compris.

Bo (En larmes) Je suis désolée.

Bo rentre à l'intérieur. Hilary reste dehors. À l'intérieur, un groupe s'est formé autour d'Amal qui s'est emparé de la bouteille de champagne

presque vide. Il la secoue.

Amal Ça fait un an que je suis assis, la tête entre les mains, à regarder de loin le marché qui monte et qui descend avec, autour de moi, des cochons volants qui se parfument avec du Chanel n°5. Il faut que je me morde les lèvres pour éviter de rire, car je suis l'enculé de service et que, contre tous les pronostics, tout va bien pour moi ! Je n'achète rien, je ne vends rien, je ne dis rien. Je travaille sur des modèles qui sont supposés permettre de gérer le risque. En fait, aussi longtemps que le marché se corrige lui-même, les modèles semblent marcher. Mais c'est une impression faussement rassurante. En théorie, le marché est un flux d'actes rationnels réalisés par des agents intéressés. Le risque doit donc pouvoir être modélisé, et on peut démontrer mathématiquement que le modèle est si robuste que même s'il tournait depuis aussi longtemps que l'Univers existe il aurait encore eu très peu de chance de se planter dans une de ses prédictions. Mais, maintenant, le marché est devenu totalement irrationnel. Comme fou ou amoureux. Les modèles ne marchent plus. On ne parvient pas à modéliser cela. Seuls les ordinateurs calculent. Les humains pensent... C'est le problème...

Il vide la bouteille.

Alors, je réfléchis à ça.

SCÈNE DIX

Dans le bureau d'Hilary. Léo entre, il porte un dossier qui contient les données brutes de l'expérience qu'il apporte dans le bureau d'Hilary. Il s'assied, regarde. Hilary attend.

Léo Tu as pensé à rester calme, à respirer à fond ?

Hilary Non, pas du tout.

Léo Et elle ?

Hilary Je suis absolument désolée, Léo. Profondément désolée.

Léo Moi aussi, je suis désolé. Les données de quatre-vingt-seize sujets. Ça m'a pris un moment pour les sortir. On ne peut pas arriver au résultat publié autrement qu'en écartant deux des données de chaque groupe. Avec le premier groupe, les plus jeunes, vous avez éliminé les trois qui avaient un score élevé d'égoïsme : les petits salopards. Avec le groupe quatre, les plus âgés, vous avez éliminé un score élevé d'altruisme, l'horripilante petite Mère Theresa. Avec les deux groupes intermédiaires, vous avez dû éliminer aussi deux extrémités, sinon la courbe revenait sur elle-même.

Pause. Hilary attend.

Pour Bo, je lui en parlerai. Elle pourra garder une partie de sa paie un moment. Mais elle est grillée, c'est évident.

Hilary C'est moi l'investigateur principal.

Léo C'est un titre, pas un fait. En plus, tu étais en Italie pendant trois semaines.

Hilary Arrête. C'est mon papier.

Léo Bo est le premier auteur : c'est écrit.

Hilary Et moi, je supervise. Je l'encadre. Elle n'est là que depuis un an. Je l'ai mise en premier auteur pour faire un geste parce qu'elle a travaillé dur sur ce papier. Et puis parce que je l'aime bien. Je voulais l'encourager. Mais c'est *mon* papier.

Léo C'est elle qui a écrit, non ?

Hilary Non, c'est moi. Elle a fait du bon travail, mais tout était déjà en place. Il n'y a pas une ligne du papier qui ne vienne de moi. *C'est moi qui ait écrit le papier.* Tu entends ?

Léo Qui d'entre vous a décidé d'enlever huit résultats ?

Hilary C'est moi (un temps). J'ai mis ça au clair, après que... Quelle différence cela fait-il, de toute façon ? Nous parlons de Bo et de la question de savoir si, en plus de moi, tu vas virer une débutante qui a accepté une grosse perte de salaire pour venir ici et qui n'a rien mis dans le papier

à quoi je n'ai souscrit moi-même. Elle trayait des vaches quand elle avait huit ans et maintenant elle est la meilleure en maths de l'Institut. Tu veux qu'elle parte ? Elle pourra survivre. Mais si tu la vires après une publication suivie d'une rétractation, elle ne trouvera jamais un emploi en Chine.

Léo Pourquoi tu la défends comme ça ? Tu es amoureuse d'elle ?

Un temps.

Hilary Non, c'est elle qui est amoureuse de moi...

Léo (*Stupéfait*) Ah... Enfin quelque chose de compréhensible.

Pause.

D'accord.

Hilary D'accord, quoi ?

Léo D'accord...

Hilary Merci.

Léo Je lui mettrai juste un avertissement.

Hilary Merci.

Léo Je t'en prie.

Hilary Je te remercie...

Léo Arrête de dire ça. C'est toi que je ne veux pas perdre.

Hilary Moi, je retourne à l'école.

Léo Que veux-tu dire ?

Hilary Je vais suivre des cours de philosophie.

Léo Ne cultive pas tes pires penchants, Hilly... Il y a un peu de marge de manœuvre pour toi...

Hilary Rétractation d'un papier publié dans un journal prestigieux avec le nom du Krohl Institut dessus...

Léo C'est une correction, pas une rétractation. Un *addendum*, pas même une correction.

Hilary Tu ne regardes pas les choses en face, Léo. Moi, je fais mes bagages, OK. Mais toi, tu devrais protéger tes arrières !

Léo Jerry a dit que le papier était mauvais.

Hilary Il l'a lu ?

Léo Ce qui cloche, je crois, pour lui, c'est que le groupe de sa fille a le plus faible score en empathie. Il n'y croit pas... Il dit que Cathy est la meilleure personne au monde...

Hilary On aurait pu croire que Jerry ne s'étonnerait pas qu'il y ait un peu d'égoïsme dans ses gènes...

Léo Ses gènes n'ont rien à voir là-dedans. Cathy est adoptée.

Hilary (*Pause*) Depuis quand ?

Léo Depuis quand ? Eh bien, elle a douze ans, je pense.

Hilary Est-ce qu'elle sait ?

Léo La femme de Jerry est japonaise. Donc, oui, probablement.

Hilary Oh. Quel jour est l'anniversaire de Catherine, tu sais ?

Léo Non, pourquoi ?

Il se lève et va pour partir.

J'aimerais pouvoir lui dire que sa fille a été éliminée parce qu'elle était trop gentille, mais avec le codage des données et les questionnaires jetés...

Hilary On ne les a pas jetés...

Un temps. Elle se lève.

Elle a treize ans.

Léo Tu ne les... Pourquoi ?

Hilary marche calmement vers les boîtes.

Hilary Pour le cas où ils pourraient servir à quelque chose. Laisse les données... Je ferai les recoupements...

Hilary trouve la bonne boîte.

Léo (*Hoche la tête*) J'attends pour appeler Jerry. Écoute...

Hilary plonge dans les dossiers qui contiennent des questionnaires remplis à la main.

Je vais devoir t'écrire une lettre formelle. Je suis obligé. Je suis désolé. Je ne peux te dire à quel point je suis désolé.

Hilary continue de chercher.

Hilary Merci.

Léo sort. Hilary trouve le dossier qu'elle cherchait et le pose sur son bureau. Elle trouve le questionnaire de Cathy et le regarde longuement.

(Dans un murmure) Merci.

SCÈNE ONZE

Le bureau d'Hilary. Hilary et Jerry. Hilary cherche des choses à mettre dans une boîte en carton trop grande pour elles.

Jerry (*A son téléphone mobile*) Billy, je comprends, mais avec tout mon respect, bande de nazes, si vous n'avez pas les liquidités pour payer vos dettes, pourquoi est-ce que je prendrais votre portefeuille ?

Il raccroche.

Désolé.

Hilary Il se passe quelque chose ?

Jerry Humm. La réalité est tellement en dehors de la courbe ! C'était censé être impossible ! (*Il hausse les épaules*) Mais c'est justement là que Cathy se trouvait... une marginale... Selon toi, c'est la nature ou la culture qui a fait sortir Cathy de la courbe ?

Hilary La culture vient de vous. Vous êtes très empathiques, toi et Mrs Krohl ?

Jerry Tu veux savoir si la philanthropie compte pour quelque chose dans l'éducation que nous lui avons donnée ?

Hilary En fait, il faudrait que je teste ta motivation ultime.

Jerry accepte avec ironie, amusé par ce jeu.

Jerry D'un autre côté, tu fais tout pour que le département de Léo me paraisse tout ce qu'il y a de plus égoïste...

Hilary C'était irrationnel.

Le téléphone de Jerry vibre. Il prend l'appel.

Jerry (*Au téléphone*) Guten Tag, Hans... Tu peux parler un peu moins vite, s'il te plaît... Je suis désolé... je ne peux pas m'en occuper, Hans... Oui, bonne chance.

Il raccroche et prend un nouvel appel.

Charlie... ? (*Une pause*) Bouffe-le, ou retire-toi – et surtout, tiens-moi au courant.

Il raccroche.

Hilary Que se passe-t-il ?

Jerry Une vente au rabais.

Hilary Pourquoi ?

Jerry Eh bien... Beaucoup de gens veulent acheter une assurance sur une maison qui brûle.

Hilary Et pas toi ?

Jerry Non, moi je la vends. Je vais à la campagne avec Cathy. Tu veux venir jusqu'à la voiture ?

Hilary Non, je ne crois pas. Merci. Est-ce que je t'ai remercié d'avoir gardé son nom ? Je crois, oui, dans ma lettre.

Jerry Oui. Mika aime le nom. Elle m'a dit de te dire que tu es la bienvenue si tu veux...

Hilary C'est très gentil. Peut-être à mon retour.

Jerry Ton retour de ?

Hilary NYU, j'espère.

Jerry New York ? Combien de temps ? Tu vas faire quoi ?

Hilary Au moins trois ans. Il y a quelqu'un qui enseigne la philosophie et dont les idées sont... indémontrables. Ça m'intéresse.

Pause

Jerry Tu es sûre ?

Hilary Oui, je suis sûre.

Jerry Merci. Philosophie ? Ça te va bien. Nous n'avons pas fait mystère de l'adoption et elle n'a pas l'air de tellement chercher à savoir. Mais si elle demande, bien sûr, nous lui dirons, et puis elle choisira.

Hilary Oui, c'est le mieux.

Jerry Si tu changes d'avis...

Hilary J'essaierai de ne pas changer d'avis... La dernière chose que j'imaginai est que Catherine puisse être une fille de riches...

Jerry Tu aurais préféré autrement ? Elle est à un âge plutôt difficile. Je veux dire... Elle est normale. Ce n'est pas une sainte.

Hilary Je n'imaginai pas ça.

Jerry Tu as de l'argent ?

Hilary Tu as besoin de combien ?

Jerry Ha, ha...

Hilary Je vais bien. Tellement bien. Toutes ces années, je faisais moi-même ma pluie et mon beau temps : plus souvent ma pluie. C'est comme si c'était le premier jour du printemps. C'est un miracle, tu sais ça ?

Jerry Un miracle ? Arrête. Une coïncidence. Je ne crois pas aux miracles. En fait, je ne crois pas non plus aux coïncidences. Tu n'avais pas l'information. Voilà tout.

Cathy entre. Elle est changée. Elle a des seins. Elle porte des vêtements de bandes de rue, avec la coupe de cheveux et l'attitude associée. Elle paraît fatiguée.

Cathy Papa, j'en ai marre d'attendre...

Jerry D'accord. C'est le Dr Matthews.

Cathy Je sais. Bonjour.

Jerry On y va.

Hilary Comment tu vas Cathy ?

Cathy Je vais bien.

Jerry On est parti. Good bye.

Il répond à son téléphone.

Hey ! David...

Cathy Bye.

Hilary Au revoir.

Jerry *(Au téléphone)* Désolé... Une chance sur un million... un milliard... mille milliards, vraiment...

Jerry et Cathy s'en vont. Hilary reste immobile. Heureuse. Jerry revient presque immédiatement avec le badge de sécurité de Cathy, avec la petite photo dessus. Il le donne à Hilary sans une pause. Il est toujours au téléphone.

(Entrant et sortant)... Si ton modèle te dit que le marché ne devrait faire ça qu'une fois tous les milliards d'années, c'est probablement qu'il y a un problème avec ton... oui...

Jerry est parti. Hilary regarde la photo de Cathy. Hilary s'active. Elle ouvre les tiroirs du bureau à la recherche de choses personnelles à mettre dans sa boîte. Après avoir mis un petit nombre de choses dedans – un livre, un sweater, le pass de sécurité de Cathy – elle regarde autour d'elle désespérément et vide la boîte sur son bureau. Elle met le sweater sur ses épaules et le reste dans son sac à main puis s'en va.

FIN

LA CONSCIENCE, LA NATURE ET LE

MONDE, PASCAL NOUVEL

La pièce qu'on vient de lire, *The hard problem*, a été publiée par Tom Stoppard en janvier 2015. Elle a été créée au *National Theatre* de Londres en avril de la même année. Le terme « hard problem » fait référence à un problème souvent désigné en français sous le nom de « problème de la conscience ». Ce problème, aussi brièvement résumé que possible est le suivant : si toutes les choses qui existent proviennent de la nature, alors la conscience elle-même provient de la nature. Mais la nature est matérielle et la conscience ne l'est pas. Comment alors peut-on rendre compte du passage du matériel (la nature) à l'immatériel (la conscience) ? Question particulièrement difficile, hard problem selon David Chalmers qui fut le premier à employer l'expression dans un article de 1995 que Tom Stoppard a érigé en titre de son œuvre.

c'est à partir de la conscience que nous formons notre connaissance du monde mais cette connaissance nous donne accès à quelque chose qui est hors de la conscience : la nature. Est-ce la nature, en tant qu'elle englobe toutes choses, qui est première ou est-ce la conscience, en tant qu'elle nous donne accès à toute chose qui est première ?

Cette question est au cœur d'une controverse philosophique fondamentale depuis plusieurs siècles : la subjectivité, l'expérience vécue est la seule vérité indubitable à laquelle nous ayons accès ; cependant, cette même subjectivité nous permet de connaître des « réalités » qui la dépassent. C'est par ma subjectivité que je connais l'existence de cette table qui est devant moi, de ces étoiles que j'aperçois dans le ciel nocturne ou de cette foule que je vois se presser devant le podium où va se donner un concert. Pourtant, si cette subjectivité disparaît (si je meurs), je devine que la table sera toujours là, les étoiles toujours présentes dans le ciel nocturne, la foule toujours avide d'émotions musicales. Je ne connais ces réalités que par ma subjectivité et pourtant ces mêmes réalités dépassent ma subjectivité. Ce paradoxe, dont l'une des formulations est le « problème corps/esprit », a suscité diverses solutions depuis qu'il a été repéré par Descartes.

Au cours des dernières décennies, le problème s'est trouvé renouvelé par divers progrès réalisés dans le domaine des neurosciences et, plus généralement, des sciences de l'esprit. Le paradoxe de la subjectivité est désormais identifié sous l'étiquette générale de « *hard problem* ». Le « *hard problem* », c'est le problème de la liaison entre le monde physique

« objectif » et le monde de l'expérience vécue « subjectif ».

La pièce de Tom Stoppard s'intitule *The hard problem*. L'action se déroule dans un institut de recherche en neurosciences. Les protagonistes s'interrogent sur la portée et le sens de leurs découvertes. Le texte de Stoppard introduit, de façon vivante, les principales théories actuellement discutées sur la question de l'origine de la subjectivité humaine. Il résume avec une remarquable efficacité quelques-unes des principales théories qui sont au cœur des discussions contemporaines sur la notion de subjectivité. De plus, le texte présente ces théories à travers des personnages qui sont immergés dans des « situations » réelles et qui, pour cette raison, sont exposés aux contradictions internes de ces théories. L'un des intérêts de la pièce repose précisément dans la mise en évidence de ces contradictions.

Le premier moment du cours consistera donc en une lecture attentive du texte de Stoppard accompagné d'un repérage des thématiques abordées. Dans une deuxième partie, une discussion sur ces thématiques, sur leurs origines et sur leurs développements, sera engagée.

Un mot sur la traduction qu'on va lire. Au cours de l'été 2015, j'ai entrepris sa traduction en français. Stoppard est un auteur parfois difficile. Grand lecteur de Shakespeare, continuateur contemporain de la tradition de dramaturgie britannique, sa prose comporte une série de difficultés pour celui qui entend rendre compte des allusions qu'elle contient. C'est pourquoi j'ai immédiatement songé à m'entourer, pour cette traduction, des compétences d'une collègue du département d'études anglophones, spécialiste de Shakespeare, Florence March. Ensemble, nous avons entrepris, après avoir fait l'acquisition des droits de traduction auprès de l'éditeur anglais, de réaliser un travail minutieux afin de donner de ce texte la traduction qu'il mérite. Mais, très vite, des divergences sont apparues dans la façon de concevoir la traduction du texte. Le texte présenté ici est orienté vers les problématiques philosophiques qu'il aborde.

La lecture de la pièce de Tom Stoppard « nous introduit à des problématiques contemporaines touchant la subjectivité, l'expérience, la conscience », disions-nous dans les premières lignes de ce cours. Mais que signifie « être introduit dans une problématique ? » Réponse : cela signifie être amené à sentir un problème, à repérer ses contours. Cela signifie aussi, secondairement, être amené à comprendre ce qui peut être pertinent pour la résolution du problème ainsi senti et les raisons pour lesquelles il se pose.

Cela suppose, par conséquent, qu'il y ait un *problème* de la subjectivité. Or, comment la subjectivité pourrait-elle être un problème ? N'est-elle pas, au contraire, le point de départ de tout ce qui peut s'ouvrir à l'humain ? N'est-elle pas, elle-même, le présupposé de tout problème ? Quelque problème que je puisse poser sur quelque sujet que ce soit suppose, bien évidemment, que je dispose d'une subjectivité pour simplement *poser* le problème.

Nous ne dirons pas que la subjectivité est la solution de tout problème. Ce serait jouer sur les mots à trop bon compte. Mais nous pouvons dire sans crainte de nous égarer, et sans crainte de pouvoir être contredit, que la subjectivité est la source, le point de départ de tout problème.

Le sentiment de certitude qui peut être associé à une telle affirmation a été identifié et décrit pour la première fois par René Descartes dans son *Discours de la méthode* en 1637 puis dans ses *Méditations métaphysiques* en 1641. Husserl, de son côté, dans des conférences prononcées à Paris en 1929 (reprises dans les *Méditations cartésiennes*), rappelle que la réflexion de Descartes demeure fondatrice : la subjectivité est première. Elle est la source de tout ce que nous savons et sentons. Sentir, cela signifie avoir une subjectivité. Savoir, cela suppose également d'avoir une subjectivité. La subjectivité est, en ce sens, source absolue, commencement de tout ce qui peut et pourra à jamais faire l'objet d'un savoir ou même d'un simple sentir.

Et il y a donc un certain paradoxe à faire de la subjectivité un problème. Et dire qu'un texte – celui de Stoppard ou tout autre – nous « introduit à la problématique » de la subjectivité comporte aussi une affirmation implicite qu'on pourrait juger paradoxale. La subjectivité, en effet, nous baignons en elle. Nous n'avons donc aucun besoin d'être introduits en elle. Et, si un problème peut être soulevé à son sujet, il ne peut, à l'évidence, se voir soulevé que parce que la subjectivité est déjà là pour lui offrir son point de départ. Pourtant, la pièce nous a bien fait apercevoir un problème de la subjectivité. Quel est-il ?

La subjectivité est un point de départ pour nous, certes. Mais n'est-elle pas, aussi, le point d'aboutissement de processus qui la conditionnent ? La subjectivité n'est-elle pas le résultat d'une série d'opérations se déroulant à chaque instant dans notre corps et notre corps n'est-il pas, lui-même, le résultat d'une série d'opérations qui se sont déroulées au cours de milliards d'années d'évolution ?

Si la subjectivité est un problème, c'est donc précisément parce qu'elle est première. Elle est point de départ et cependant la science la conçoit

comme point d'aboutissement d'un processus évolutif multimillénaire. Il y a donc ici un problème de double origine : d'un côté, la subjectivité est origine de tout, mais, d'un autre côté, la science nous explique que la subjectivité a elle-même une origine. C'est là une des manières de formuler le problème de la conscience, le « *hard problem* » dont Stoppard a fait le titre et le thème de sa pièce. Sur ce problème s'articulent deux types de recherches bien différentes par leur contenu : la recherche de l'origine, d'un côté ; la recherche de l'originaire de l'autre. Les sciences recherchent l'origine des choses ; la phénoménologie a instauré, depuis Husserl, un autre type de recherche : la recherche de l'originaire.

Les deux noms de philosophes qui viennent d'être évoqués (Descartes et Husserl) suffisent à indiquer que le « *hard problem* » est ancien. Il remonte au moins à Descartes et la plupart des philosophes diraient sans doute (comme je l'ai fait moi-même un peu plus haut) que c'est avec Descartes que commence cette problématique, même si on peut en trouver, en fait, des traces bien avant Descartes, chez Platon, chez Aristote et surtout dans la culture religieuse. Songeons aux *Confessions* de Saint-Augustin. On a souvent remarqué que chez Saint-Augustin la notion de subjectivité est déjà largement problématisée. Lorsqu'on met l'accent sur une œuvre ou sur un auteur (Descartes, St Augustin, ou tout autre) pour signaler qu'ils sont à l'origine d'une problématique, il ne faut évidemment pas l'entendre comme si ils en étaient eux-mêmes les créateurs de cette problématique. Ce qu'ils ont fait, c'est bien plutôt de tourner l'attention avec insistance et précision sur des problèmes qui, avant eux, étaient présents, mais rarement développés comme tels. Le problème est sans doute, par lui-même, aussi ancien que l'homme. Pourtant l'expression « *hard problem* » est récente.

Elle fut proposée pour la première fois par David Chalmers en 1995, dans un texte intitulé *Facing up the problem of consciousness*. Dans ce texte, David Chalmers propose essentiellement une distinction entre les problèmes « accessibles » au sujet de la conscience et le problème « difficile », le « *hard problem* ». C'est donc ce problème difficile qui a donné son titre à la pièce de Tom Stoppard. Mais il faut noter qu'en anglais l'expression « *hard problem* » a quelques consonances avec « *hart problem* », un problème de cœur qui est aussi omniprésent dans la pièce à travers les sentiments que l'héroïne Hilary porte à sa fille. C'est la raison pour laquelle nous avons traduit le titre par « *Au cœur du hard problem* », conservant ainsi l'expression anglaise désignant le problème de la conscience et introduisant le terme « cœur » pour suggérer la dimension affective du problème.

Tom Stoppard, auteur anglais contemporain, né en 1937, a choisi ce titre

pour une pièce où il est abondamment question de la « conscience » et surtout de ce que les scientifiques ont à en dire aujourd'hui. La science moderne est née en Europe au XVII^{ème} siècle. Les trois figures classiques dont les œuvres dessinent les contours de la Révolution scientifiques (Copernic, Galilée, Newton) élaborent les premières esquisses de ce qui constitue la conception moderne du monde. La science, à cette époque, comprend qu'elle peut prendre les mathématiques comme fondement de ses démarches et de ses méthodes. Le monde devient une chose mathématique, explique Husserl. Cette idée n'a nulle part mieux été exprimée que par Galilée lui-même qui, dans son livre intitulé *L'essayeur*, publié en 1623, écrit : « *le livre du monde est écrit en caractères mathématiques* ». Cette formule qui, aux yeux de Husserl, représente la quintessence de la science moderne (voir *La crise des sciences européennes en la phénoménologie transcendantale*) signale que la science se reconnaît désormais dans l'expression mathématique.

Cette idée (science = mathématique) est, en elle-même, en fait tout à fait discutable. Dans les sciences modernes, toute une série de disciplines ne sont pas des savoirs structurés par un fondement mathématique. En ce sens, elles ne répondent pas au signalement de « science » tel que Husserl l'entendait (et, avec lui, de nombreux auteurs qui jouèrent un rôle central dans l'interprétation de la Révolution scientifique et dans l'analyse de ses prolongements philosophiques, à commencer par Kant). La chimie, par exemple, comporte très peu de mathématiques, pour ne rien dire de la biologie et de la géologie. L'idée que la science est caractérisée par l'accès à la formalisation mathématique apparaît donc comme un mythe. On pourrait parler du mythe de la science comme « mathématisation du monde ». C'est un mythe extrêmement tenace. Et on en trouve la trace dans la pièce de Stoppard. Nous y reviendrons.

Stoppard a publié le texte *The hard problem* en janvier 2015. La pièce a été créée au *National Theater*, à Londres, en avril de la même année. On vient d'en lire la traduction. L'action se déroule dans le contexte de la recherche contemporaine en neurosciences. L'Institut Krohl, cadre de plusieurs scènes, est une institution privée dont il n'existe pas d'équivalent en France où la recherche est soit publique (grands instituts de recherche – CNRS, INSERM, Université) soit privée, mais, dans ce cas, liée à des sociétés qui commercialisent le produit de cette recherche (par exemple, les sociétés pharmaceutiques qui financent des instituts de recherche pour leur propre développement).

Ici, nous avons une situation différente : Jerry Krohl, qui a fait fortune grâce à un « *Hedge Fund* » (une société de placements financiers) a investi une partie de sa fortune dans un Institut de recherche auquel il a

donné son nom. Ce type d'institut existe réellement en Angleterre. C'est le cas, par exemple, du *Future of Humanity Institute*, qui est basé à Oxford et est dirigé par Nick Bostrom. C'est donc dans ce type d'institut que travaillent les protagonistes de la pièce. Et l'institut se consacre officiellement à des recherches sur les sciences du cerveau.

Or, dès qu'il est question du cerveau, la question que nous venons de soulever se pose inévitablement : par quel côté regarde-t-on l'objet dont on parle ici ? Par son côté subjectif – organe-clé dans la production de la subjectivité humaine – ou par son côté objectif – organe qui pèse, en moyenne, chez l'homme, environ 1.5 Kg, constitué principalement de deux types de cellules : des neurones et des cellules gliales qui assurent la cohésion de l'organe (on oublie souvent ce second type de cellules, tant on a pris l'habitude de se concentrer sur le seul réseau de neurones à quoi on pense parfois pouvoir ramener la subjectivité) ?

Puisque j'évoquais la phrase célèbre de Galilée, il en est une autre, tout aussi emblématique de la Révolution scientifique et plus directement axée sur notre problématique qui mérite ici d'être rappelée, c'est la phrase de Cabanis (ou, plutôt, pour être précis, la phrase qu'on prête à Cabanis, car Cabanis a seulement dit quelque chose d'approchant) : « *le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile* ». Cette idée, nous la trouvons exprimée par Spike – figure du positiviste intransigeant dans la pièce – lorsqu'il rappelle à Hilary, dans la première scène, les rudiments de la conception matérialiste de la conscience. La conscience est un produit de l'activité cérébrale. Tout au long des onze scènes de la pièce de Stoppard, nous allons voir cette idée présentée sous plusieurs de ses aspects : c'est la même idée générale qui reparaît, mais avec plusieurs nuances.

Nous sommes ainsi plongés dans le monde de la recherche contemporaine en neurosciences et sont évoquées, au fil des scènes, quelques-unes des principales théories qui forment le cœur de la discussion contemporaine sur les neurosciences et sur les conséquences philosophiques qu'on peut tirer des progrès qu'elles ont réalisés au cours des dernières décennies. Dans la pièce, ce sont principalement des biologistes qui ont la parole. Mais ils sont confrontés à une objection têtue, dont le fondement est principalement existentiel à travers les remarques de l'héroïne, Hilary. En fait, une lecture attentive nous laisse voir Hilary évoluant dans un milieu dans lequel elle ne sera jamais tout à fait reconnue et dans lequel elle ne se reconnaîtra jamais non plus tout à fait. Hilary reste dans un entre-deux, fascinée par le prestige du Krohl Institut, elle a quelque peine à en adopter les principes d'analyse fondamentaux. Elle finira, d'ailleurs, par s'en écarter, non sans avoir tenté d'exposer à

ses collègues sa propre conception.

Hilary, sans le savoir (ou peut-être, puisqu'il s'agit d'un personnage de fiction, sans que son créateur ne souhaite que nous sachions d'où elle tient son savoir) va développer, en face des arguments qu'elle rencontre, un ensemble d'objections qui peut difficilement ne pas faire songer aux arguments qu'a pu développer la phénoménologie à l'égard des neurosciences. Je prendrai, pour le montrer, un livre emblématique des débats entre phénoménologie et neurosciences, un livre qui nous permettra d'éclairer la discussion fictive que présente la pièce à partir d'une discussion réelle : celui qu'ont publié ensemble, en 1997 (donc peu de temps après la publication du texte de Chalmers), Paul Ricœur et Jean-Pierre Changeux. Le livre s'intitule *La nature et la règle*. Il porte comme sous-titre *Ce qui nous fait penser*. Il s'agit d'un dialogue entre un philosophe qui se rattache à l'école phénoménologique (Ricœur) et un scientifique qui s'est distingué par la publication, en 1981, d'un livre qui eut un certain retentissement au-delà des cercles de spécialistes, *L'homme neuronal* (Changeux).

Changeux défend une vision de l'homme qui se caractérise par des traits scientifiques assez ouvertement revendiqués, par l'affirmation selon laquelle le réductionnisme seul peut aborder les problèmes que pose la conscience, par le primat accordé à l'expérimentation dans toute connaissance sur le cerveau, par le rôle dévolu à l'évolution qui est posée comme un principe de base de l'explication en biologie, etc.

Ricœur, de son côté, défend une approche globale (non réductionniste) de l'humain par le primat accordé à l'expérience subjective (et non à l'expérimentation), par l'importance accordée à la tradition de pensée qui, depuis Husserl, se reconnaît sous l'intitulé de « phénoménologie ».

Il ne s'agit là que de quelques points d'opposition. Mais on voit déjà que nous disposons, à travers ces deux interprétations, d'un matériau dialectique important qui nous permettra de passer d'un côté à l'autre de la problématique vers laquelle le texte de Stoppard nous conduit : d'un côté et de l'autre des phénomènes qu'on regroupe sous l'intitulé général de « conscience ». En suivant le débat Ricœur/Changeux, nous pourrions approfondir les thèmes trouvés dans le texte de Stoppard. Inversement, le texte de Stoppard nous fournira une illustration concrète de la thématique développée de manière plus technique et théorique dans le débat Ricœur/Changeux. Notre mission de commentateur, ici, ne sera donc pas de prendre parti, d'être d'un côté ou d'un autre. Elle sera de nous tenir sur la ligne de crête entre les deux flancs de l'opposition dont les contours viennent d'être rappelés. Le but est de faire apparaître les

lignes de force du débat. Pas de le résoudre ni de prendre parti pour l'un des côtés de l'opposition (au moins dans un premier temps).

Le texte de Stoppard, à sa manière, prend parti. En prenant comme héroïne Hilary, il épouse implicitement ses thèses. Mais ce n'est pas parce que le texte privilégie la logique d'Hilary que nous en ferons nécessairement autant - nous ne ferons pas non plus nécessairement l'inverse -, mais ce que nous cherchons, avant tout, c'est à acquérir une vue d'ensemble du problème. Le texte introduit (nous avons vu en quel sens il fallait entendre ce terme) à cette problématique. Il ne nous dicte nullement ses solutions.

Quant au texte de Changeux et de Ricœur, il est plus équilibré encore. Comme on s'en doute, on ne peut déclarer, à l'issue du texte, que le scientifique ou du phénoménologue est sorti vainqueur de la confrontation. Mais le texte permet, en revanche, de visiter les principaux sites polémiques qui définissent autant de points de désaccord sur la ligne de crête entre les deux interprétations qui peuvent être qualifiées, l'une de matérialiste, l'autre de phénoménologique. L'intérêt, là encore, n'est pas de « trancher » le débat, mais de comprendre, autant que possible pourquoi il ne peut être tranché, pourquoi la question se pose et se posera encore. C'est la force de toute position dialectique que de se placer en amont des arguments afin d'observer leur confrontation.

PRÉSENTATION DE LA PIÈCE

Commençons par présenter brièvement les personnages. Hilary, le personnage principal, a vingt-deux ans au début de la pièce. Elle n'a pas encore obtenu son Master de psychologie, mais envisage de s'inscrire en thèse. Dans cette perspective, elle a contacté plusieurs organismes dont le Krohl Institut, le seul à lui avoir proposé un entretien. Elle estime, cependant que ses chances sont faibles et on comprend très vite, dès la première scène, les raisons de ce pessimisme : le Krohl Institut travaille principalement sur les sciences du cerveau. Hilary s'intéresse au cerveau, certes, mais en tant seulement qu'il est « l'organe de l'âme ». Son

véritable intérêt correspond bien plus à ce qu'on appelle couramment la « psychologie » qu'à la neurologie. Toutefois, si on devait situer sa spécialité, elle correspondrait davantage à la psychologie expérimentale qu'à la psychologie clinique. Hilary mettra au point, nous le verrons dans les scènes ultérieures, des « expériences » pour tenter de démontrer tel ou tel point théorique qui fait débat. Il ne s'agit donc pas de prendre en charge la douleur d'un individu, mais de comprendre les fonctionnements fondamentaux de la psyché humaine.

Spike, deuxième personnage de la pièce par ordre d'importance, a huit ans de plus qu'Hilary. Au cours de la pièce (à la scène 2), il devient son amant. Spike est le Changeux de la pièce de Stoppard. Sûr de la vérité que fournissent les sciences contemporaines, il cherche moins à poser des questions qu'à asséner ce qui lui apparaît comme des évidences à ceux qui leur résistent. Sa pensée procède principalement par l'invocation d'exemples significatifs à partir desquels il tire des sortes de lois morales qu'il applique à l'humain. L'une des convictions qu'il réitère à plusieurs reprises au cours de la pièce est que l'homme et l'animal forment un continuum, un tout continu. D'où l'importance que peuvent avoir pour lui les exemples frappants d'un tel continuum. Sa morale, il entend la lire dans le comportement des animaux (sans qu'on sache toujours très bien, d'ailleurs, si c'est là réellement sa morale ou simplement une posture qu'il adopte par goût de la provocation). Ainsi, lorsqu'Hilary lui demande ce qu'est, à son avis, la vertu, il répond par une fable exemplaire :

Le comportement, rien d'autre. Il a mis des millions d'années à évoluer, mais il a évolué, qu'on soit une personne ou une chauve-souris vampire, d'ailleurs. Tu sais que la nuit, les chauves-souris vampires quittent leur grotte à la recherche de sang frais. À leur retour, celles qui ont eu de la chance partagent avec celles qui en ont eu moins. Littéralement. Elles régurgitent une partie du sang qu'elles ont absorbé pour nourrir celles qui sont rentrées affamées. Penses-tu que ces chauves-souris vampires sont pleines de bonté ?

Changeux a publié, en 1993, un livre collectif dont le titre est à peu près aussi éloquent que la brève histoire que raconte ici Spike : *Fondements naturels de l'éthique*. L'idée est d'aller chercher chez l'animal des modèles de comportement éthique. Ce qui suppose de dépouiller l'homme de toute spécificité et d'insister sur le caractère progressif de la transition entre l'homme et l'animal. Cette question de la transition animal/homme

est cruciale dans le débat contemporain sur les questions de l'éthique. On peut citer, ici, les travaux de Frans de Wall sur les chimpanzés, qui s'inscrivent dans un domaine d'étude qui est apparu dans les années 1930-1940 et s'est dénommé « éthologie ». L'éthologie, c'est l'étude du comportement des animaux. Konrad Lorenz et Nikolaas Tinbergen, lauréats du Prix Nobel de « physiologie ou médecine » en 1978, sont les pionniers de cette discipline. Ces travaux dessinent les contours d'une interrogation qui s'ancre elle-même, bien sûr, dans la pensée darwinienne : si, dans un lointain passé, nos ancêtres étaient des animaux, alors nos comportements doivent refléter aussi cette lointaine communauté d'origine. Peut-on penser les comportements humains à partir des comportements animaux et comme une version plus sophistiquée de ce qu'on observe chez l'animal ? Telle est l'interrogation qui forme le fil conducteur de ces études comme aussi bien celle de Spike.

Rien ne saurait s'opposer davantage à la conception phénoménologique de l'humain qui, elle, insiste sur la particularité, la singularité de l'humain au sein du monde vivant, sans pour autant nier la continuité génétique entre les deux. L'humain vient de l'animal, sans doute. Mais il appartient cependant à un autre monde, à une autre dimension. Cet argument, on le voit développé aussi bien chez Ricœur que par le personnage d'Hilary.

Dans la dialectique contemporaine de la place de l'homme dans la nature, on la retrouve toujours. Le fait est qu'elle ne peut que très difficilement être contournée. Est-on du côté de la continuité ou du côté de la rupture ? Les arguments qui plaident en faveur de la continuité sont, le plus souvent, fondés sur la biologie et sur l'éthologie. Les arguments qui plaident en faveur de la discontinuité sont fondés sur la linguistique et sur la culture. C'est la raison pour laquelle l'anthropologie se trouve à la charnière entre les deux conceptions. L'anthropologie, discours sur l'homme, peut s'envisager soit comme une science de la nature (versant biologie-éthologie) soit comme science de l'homme (versant linguistique et analyse de la culture). C'est, parmi les sciences, le point nodal à partir duquel divergent les deux analyses : l'anthropologie est une science qui est à la fois « humaine » et « de la nature ».

Mener l'analyse de la pièce de Stoppard va nous conduire à passer du côté naturel au côté humain (ou psychique) de l'anthropologie. La plupart des personnages de la pièce évoluent sur le versant biologique de l'anthropologie. En fait, Hilary est la seule à revendiquer explicitement de développer ses recherches sur le versant psychique. Pour analyser la pièce de Stoppard, nous allons donc tout d'abord suivre les arguments à travers lesquels se met en place l'intrigue conceptuelle de la pièce (car

l'une des particularités de cette pièce est que l'intrigue au sens habituel du terme y est doublée d'une intrigue conceptuelle). Nous identifierons plusieurs moments stratégiques dans le cheminement de l'intrigue conceptuelle :

- *Premier moment* : l'argument de l'éthologie – les comportements humains sont-ils comparables au comportement des animaux ?

- *Deuxième moment* : l'argument de l'ordinateur – un ordinateur peut-il produire une pensée ?

- *Troisième moment* : l'argument de l'optogénétique – les progrès techniques d'analyse (ici l'optogénétique) permettent-ils de trancher certaines questions relatives à la matérialité de l'esprit ?

- *Quatrième moment* : l'argument de l'évolution des sentiments humains – Les sentiments humains peuvent-ils être réduits à des réflexes de survie ?

Chacun de ces moments est repris d'une discussion contemporaine qui anime les sciences de la cognition dans leurs rapports à la philosophie. Nous allons les traiter séquentiellement après avoir évoqué la question des rapports entre philosophie et sciences pour l'analyse de l'éthique.

LA SCIENCE ET L'ÉTHIQUE

L'éthique est l'examen critique du comportement humain. « Ethos », en grec, signifie « comportement », « habitude », « manière d'agir ». Nous retrouvons ces notions dans la notion moderne d'éthique qui est une interrogation sur la façon dont nous agissons.

Dans l'histoire de la culture occidentale, l'éthique a connu des développements multiples. L'éthique n'est pas une spécialité ou une discipline

comme l'est la biologie ou l'archéologie. La religion, la mythologie, la poésie, la philosophie : tous ces domaines de savoir parlent d'éthique au sens où tous ont quelque chose à dire sur le comportement, sur l'attitude.

La science, pourtant, est un domaine de savoir qui paraît s'être développé en dehors de l'éthique. L'un des fondements de l'attitude scientifique est, en effet, son indifférence éthique - c'est du moins ainsi qu'on présente généralement les choses – la fameuse « neutralité axiologique » de la science. Neutralité axiologique signifie « neutralité relativement aux valeurs ». Le scientifique est censé être installé dans cette attitude « axiologiquement » neutre. Il s'agit, pour lui, de laisser parler la nature sans prendre parti, de voir les choses comme elles sont, donc sans vouloir davantage ceci plutôt que cela, sans avoir lui-même de préférence.

Cette neutralité axiologique est celle de la science, sans doute, mais elle n'est cependant pas nécessairement celle du scientifique : c'est une première réserve qu'on pourrait formuler à l'égard de l'idée selon laquelle la science en tant qu'activité humaine est axiologiquement neutre : elle l'est - au moins en principe - en tant que production de savoir, mais les producteurs de savoir ne sont pas nécessairement soumis aux règles qui s'appliquent à leur production.

Il est vrai cependant que les scientifiques, dans notre culture, se sont souvent signalés par leur indépendance à l'égard des valeurs, notamment des valeurs de la tradition. Mais indépendance ne signifie pas affirmation positive d'une quelconque valeur. Elle signifie seulement le refus de prendre les valeurs traditionnelles comme des indicateurs fiables de vérité.

Donc, indépendamment des prises de position des chercheurs individuels, les sciences de la nature, jusqu'à une époque récente, n'avaient que peu à dire au sujet des comportements humains, elles s'aventuraient aussi assez rarement dans le domaine de l'éthique. C'est d'ailleurs justement cette absence de prise de position éthique de la science qui motiva l'apparition de la « bioéthique » au début des années 1970.

Van Rensselaer Potter, le créateur du terme « bioéthique », fit ressortir le divorce, selon lui de plus en plus criant, entre la science et l'éthique. Les progrès scientifiques et éthiques ne s'effectuent pas à la même vitesse, explique-t-il dans son livre *Bioethics: The science of survival*. Les progrès scientifiques sont beaucoup plus rapides que les progrès éthiques. Il faut, pour que l'éthique rattrape la science, créer une nouvelle science – la bioéthique, donc – qui, d'après Potter, n'est rien moins

qu'une « science de la survie » (d'où le titre de l'article qu'il publie dans la revue *Perspectives in Biologie and Medicine* à l'automne 1970).

LA PSYCHOLOGIE ÉVOLUTIVE ET LES SCIENCES DU COMPORTEMENT

Mais les choses ont changé. Car les sciences, en particulier les sciences de l'évolution, en sont venues à proposer de véritables théories naturalistes de l'éthique. Une théorie naturaliste de l'éthique entend se fonder sur l'étude de la nature pour déduire des règles éthiques. L'apparition de ces théories peut être assez facilement repérée. Elle se confond avec la publication d'un livre, celui de Edward O. Wilson, en 1975, dont le titre est : *Sociobiology*. Ce livre, qui se présente comme livre fondateur d'une nouvelle science (la sociobiologie) a déclenché une intense polémique dès sa sortie. Par la suite, les positions qui y sont défendues ont été nuancées par leurs auteurs. Mais certains éléments ont été conservés. On les retrouve aujourd'hui dans la psychologie évolutive. La dénomination a changé, mais les principes interprétatifs fondamentaux sont restés les mêmes.

Spike Spencer est le personnage de la pièce de Stoppard qui défend des thèses assez proches de celles de la psychologie évolutionniste. Ces thèses se distinguent par leur caractère souvent radical et même provocateur. On peut en trouver une présentation relativement actualisée et vulgarisée dans le livre de Robert Wrigh qui s'intitule *L'animal moral*. Une présentation plus systématique et plus solide au point de vue académique peut être trouvée dans les travaux de John Toby et Leda Cosmides. Nous aurons à caractériser ces thèses. Mais, pour l'instant, identifions simplement le noyau central autour duquel gravite l'interprétation de la vie morale que propose la psychologie évolutionniste.

Identifier le noyau central d'une thèse consiste à repérer l'idée directrice qui en guide les interprétations. Dans le cas de la psychologie évolutionniste, l'idée directrice est facile à identifier. Elle consiste à affirmer que les comportements humains sont des prolongements des comportements animaux. Un arrière-plan animal constituerait la vérité la plus profonde

du comportement humain. Cette profondeur serait, elle-même, le résultat d'une histoire évolutive. L'éthique se voit ainsi renvoyée à l'objectivité d'un savoir sur le passé qui est fourni par la théorie de l'évolution. Autrement dit, le psychologue évolutionniste parle au nom des millénaires écoulés avant que l'homme ne devienne proprement humain. C'est ce savoir de l'ancestralité de l'homme qui densifie son discours et lui donne force de fait. L'idée centrale est donc, indépendamment de tous les détails qui rendent possible l'exposition de l'idée, que le temps doit être pris en considération dans l'évaluation et la compréhension de l'humain. Ou, plus exactement, l'épaisseur du temps. Un être vivant, aux yeux d'un psychologue évolutionniste, est une machine complexe qui a été façonnée par le temps des générations. L'homme, avant même qu'il ne soit homme, avant qu'il ne paraisse, sur Terre, en tant qu'humain, portait déjà avec lui un héritage qui venait de son passé de pré-humain. Cet héritage est inscrit en lui, dans ses comportements les plus naturels, les plus immédiats, les plus instinctifs.

PARTICULARITÉ DE L'ANALYSE DES SITUATIONS DIALECTIQUES : L'ANALYSE DES POINTS DE VUE

En exposant cette idée, je viens d'utiliser la formule « aux yeux des psychologues évolutionnistes ». Par une pareille formule, mon regard se déporte. Il sort de ce qu'il perçoit lui-même pour tenter d'apercevoir ce que perçoit autrui (ici, en l'occurrence, le psychologue évolutionniste), pour tenter, donc, de s'installer dans son regard, de comprendre la manière dont est organisé. Cette démarche est fondamentale. Tout examen dialectique doit nécessairement s'appuyer sur des formules de ce type, lesquelles introduisent une forme de relativisme : nous exposons un point de vue et nous identifions ce point de vue pour comprendre sa structure, la façon dont il se soutient et obtient une force de conviction aux yeux de celui qui le soutient.

La force d'une situation dialectique, c'est de nous faire voir les divers « points de vue » sur un même objet. Pour cela, il est nécessaire d'identifier les arguments des protagonistes d'une discussion. Ces « points de vue », cependant, doivent toujours être étiquetés. Nous n'exposons pas

LA vérité, mais la vérité *vue depuis tel ou tel « point de vue »*. L'étiquette est la dénomination brève du point de vue en question.

Les points de vue dont nous parlons ici peuvent se comprendre de différentes manières. Il peut s'agir de « points de vue » théoriques (par exemple : le point de vue des psychologues évolutionnistes, des psychanalystes, des phénoménologues, etc.). Quand j'utilise de telles expressions, je ne spécifie pas la personne dont j'entreprends de résumer le point de vue. Je m'intéresse donc seulement aux éléments d'interprétation les plus généraux. On peut trouver des débats entre les psychologues évolutionnistes eux-mêmes ou entre les phénoménologues eux-mêmes. En fait, l'activité de ces groupes est précisément basée sur ces débats. Mais, au cœur de leurs débats, un certain nombre d'idées sont admises comme valables. Lorsque j'expose le « point de vue » de tel ou tel groupe, c'est cela que j'expose : les idées générales de telle ou telle approche. L'idée que le temps de l'évolution doit être pris en compte dans l'évaluation du comportement actuel des humains est partagée par tous les psychologues évolutionnistes, même s'ils diffèrent entre eux sur la façon d'effectuer cette prise en compte.

Ceci nous indique déjà une difficulté particulière du débat dialectique : tout débat entre des « positions » s'opposant dialectiquement repose sur une identification d'affirmations centrales, de noyaux théoriques. Nous aurons donc à les repérer en suivant de près les impulsions théoriques que contiennent les textes que nous aurons à discuter. Ces impulsions théoriques sont les motifs des recherches qui unifient les « courants » ou « écoles » de pensée.

On peut prendre la notion de « point de vue » au sens théorique que je viens d'indiquer. Mais on peut aussi donner à cette notion une dimension plus existentielle. On l'entendra alors au sens du point de vue de tel individu particulier. Dans une pièce de théâtre, le plus souvent, c'est à ce second type de « point de vue » qu'on a affaire. Plus rarement à des différences de points de vue théoriques. L'un des intérêts de la pièce de Stoppard est qu'elle nous met en face des deux sens du concept de « point de vue ». L'intérêt subsidiaire de cette situation est qu'elle nous met en face de la question du tressage des points de vue existentiels et théoriques. Tel individu défend telle théorie. Mais n'a-t-il pas, outre les arguments qu'il peut déployer en faveur de cette théorie aussi des motifs d'ordre existentiel de le faire ? La « situation » d'un homme (sens existentiel du « point de vue ») ne détermine-t-elle pas, au moins en partie, ses convictions (sens théorique du « point de vue ») ? De sorte que les deux aspects du point de vue que nous venons de distinguer seraient moins indépendants qu'ils ne semblent l'être ? C'est une des questions

que nous pourrions discuter en suivant l'intrigue développée par Stoppard.

Revenons donc aux questions que soulève la pièce en les prenant dans l'ordre où nous les avons annoncées.

1) L'ARGUMENT DE L'ÉTHOLOGIE – LES COMPORTEMENTS HUMAINS SONT-ILS COMPARABLES AU COMPORTEMENT DES ANIMAUX ?

Cette problématique est annoncée dans la première scène, avec l'intervention de Spike. Si on met de côté l'évocation du dilemme du prisonnier, au début de la première scène, qui reviendra à la fin, la problématique éthologique est la première à être présentée. Elle repose, comme nous venons de l'indiquer, sur une conception de l'humain comme porteur d'une histoire qui plonge ses racines jusqu'aux origines de la vie sur Terre. Sans aller aussi loin, Spike évoque les chauves-souris vampire, qui manifestent, tout comme les humains, des comportements d'entraide conditionnels. Les chauves-souris se viennent mutuellement en aide. Cependant, cette aide est prodiguée, pour ainsi dire, sous réserve de réciprocité. Les profiteuses sont repérées et exclues du partage et cette exclusion permet d'écarter l'hypothèse selon laquelle le comportement de ces animaux pourrait s'expliquer sur la base d'un simple réflexe.

Il y a, chez la chauve-souris, d'après le récit que fait Spike de ses comportements, une évaluation qui est faite de ce qu'on pourrait appeler « la qualité morale » de ses congénères. En fonction de cette évaluation, le comportement est plus ou moins bienveillant, plus ou moins altruiste. Il en résulte que certaines chauves-souris sont aidées tandis que d'autres sont abandonnées à leur sort. Le comportement d'un individu par rapport à un autre individu présente les caractéristiques d'un comportement en miroir. Un « bon » comportement (il faut, bien sûr, mettre ici des guillemets autour du prédicat moral) est gratifié. Un « mauvais » comportement est sanctionné.

N'est-ce pas là quelque chose qui ressemble à ce qu'on peut observer

chez les humains, comme Hilary le suggère elle-même par le parallèle qu'elle établit avec le comportement de Spike qui souhaiterait, visiblement, passer la nuit avec elle, mais qu'elle éconduit (pour cette fois) ? Le parallèle est, en fait, si évident qu'il finit par éveiller une certaine méfiance. Il nous indique, en tout cas, que nous avons ici affaire à un de ces noyaux conceptuels à partir desquels nous pouvons nous représenter un système d'interprétation.

Le travail du dramaturge, qui a consisté à mettre en scène une controverse – à travers les deux personnages de Spike et d'Hilary –, nous guide ici vers le noyau théorique qu'il a identifié et formulé par le passage qui est consacré aux chauves-souris.

Il faut souligner la performance qu'accomplit ici l'écrivain : en quelques lignes sont présentés des débats qui, dans les livres de sciences et de philosophie qui traitent de ces questions, s'étendent sur des dizaines de pages, voire sur des volumes entiers. Tout cela se laisse résumer, donc, à l'histoire des chauves-souris présentée par Spike comme un indicateur pertinent pour l'analyse du comportement humain. Nous résumons ce que nous venons d'en dire de la manière suivante : les chauves-souris manifestent, dans leur comportement social des signes d'évaluation individuelle. Leur comportement change en fonction du comportement d'autrui. Cette caractéristique éthologique – qu'on pourrait, de fait, retrouver chez tous les mammifères, mais non pas chez tous les animaux – permet-elle d'affirmer, comme le fait Spike, que ce que la tradition de discussion morale a, jusqu'ici, nommé le « bien » n'est rien d'autre que le comportement et que celui-ci est commandé par des réflexes qui sont ancrés en nous, humains, depuis des milliers de générations ? Si je rends service, à plusieurs reprises, à des personnes et qu'elles, de leur côté, semblent négliger de le faire en retour, je vais certainement en concevoir une certaine amertume. Cette amertume est-elle la même que celle qui fait que la chauve-souris paraît évaluer ses semblables ? A-t-elle la même origine ? Ou bien a-t-elle seulement une apparence semblable ?

Car, peut-on remarquer, il n'y a, après tout, rien qui aille ici de soi. Si j'attends une réciprocité dans un geste que j'ai fait envers autrui, d'où me vient cette attente ? Qu'on pose la question, et il y a des chances qu'on nous réponde : « mais enfin, c'est du bon sens ! » J'ai rendu service, j'attends qu'on me rende service en retour. Par le service que j'ai rendu à X, une dette implicite a été contractée par lui à mon égard. Si, alors que des occasions de s'en acquitter se présentent, la dette paraît être ostensiblement ignorée par X, j'en conçois un mécontentement qui peut aller jusqu'à la colère à son endroit. Ce mécanisme n'est pas, par lui-même, discuté. La question qui est posée est plutôt de savoir *d'où*

provient ce mécanisme (s'agit-il d'un mécanisme « naturel », au sens où il serait inscrit dans la nature, ou plutôt d'un mécanisme « spontané » au sens où il serait le résultat de ce que notre culture a imprimé en nous) ?

Plusieurs réponses peuvent, on le voit, être évoquées. Une seule est abordée et discutée dans la pièce : la réponse éthologique (donc celle selon laquelle le mécanisme est « naturel »). On peut noter que la réaction dont nous parlons ici présente des modulations culturelles qui ont été souvent commentées : selon les cultures les réactions à une attitude perçue comme ingrate seront plus ou moins vives et énergiques. Mais il s'agit là seulement de degrés qui correspondent, en fait, à des intensités plus ou moins élevées de contrôle des impulsions de colère. Certaines cultures tendent à élaborer des dispositifs qui contrarient les tendances les plus immédiates. D'autres, au contraire, les justifient. On trouve, par exemple, entre des cultures pourtant proches sur bien des points, des différences d'appréciations sur la manière de répondre à un affront personnel : à l'« œil pour œil » d'une morale répond le « tendre l'autre joue » d'une autre. Mais la question qui se pose ici n'est pas celle de ces variations culturelles, mais celle de l'impulsion elle-même. D'où vient le sentiment d'amertume ressenti en face de l'ingratitude ? D'où vient la tendance à la vengeance ? C'est à cette question que l'éthologie propose la réponse suivante : elle vient de notre fond animal (dont Spike se fait le porte-voix) ; elle a été façonnée au cours de millions d'années d'évolution :

[Il s'agit de] stratégies de survie ancrées dans notre cerveau depuis des millions d'années. Il y a ceux qui mangent, ceux qui sont mangés, ceux qui transmettent leurs gènes à la génération suivante. La compétition est dans l'ordre des choses. L'intérêt personnel est un principe universel. La coopération est une stratégie. L'altruisme est une apparence, sauf chez les fourmis et les abeilles (Spike, Scène 1).

La psychologie évolutionniste s'attache ainsi à repérer des tendances fondamentales. Elle éclipse, par conséquent, la dimension culturelle de la réponse morale qui, sur ce fond commun, élabore des réactions extrêmement variées. Tout le problème que soulève la thèse défendue par Spike est donc de savoir si ce qui est originaire dans les réactions morales (ce qu'elles ont de plus immédiat, donc) se confond réellement, comme il le prétend, avec le fond pulsionnel de l'homme en tant que celui-ci a une origine animale.

La question, en d'autres termes, est de savoir si l'origine animale de l'homme se confond ou non avec ce qui est originaire dans ses réactions morales. Nous arrivons ici à une distinction fondamentale dont nous allons poursuivre l'élaboration tout au long de la lecture que nous ferons de la pièce de Stoppard. L'affirmation fondamentale de l'éthologie consiste à poser l'équation suivante : origine = originaire. Comme nous allons le voir, Hilary refuse cette équation. Pour elle, origine \neq originaire. Elle ne sait d'ailleurs pas très bien justifier son refus et elle a apparemment, quoique de façon obscure, conscience d'un défaut théorique. Dans la première scène, elle se contente d'enregistrer les remarques de Spike sans véritablement leur apporter de réponse. Elle affirme seulement qu'une scène dont elle se souvient qui se situe à la fin du roman de John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, ne peut pas s'interpréter comme un altruisme de réciprocité anticipée parce que celle qui donne n'attend rien en retour :

Le bébé de Rose de Saron est mort-né, alors elle donne le sein à un vieil homme qui est en train de mourir de faim, un étranger, un vieillard que sa famille trouve couché dans une grange où ils se sont réfugiés pour se protéger de la pluie.

L'argument peut être jugé assez faible, car il concerne un cas particulier qui se déroule, de plus, dans des circonstances très spécifiques ; sans compter qu'il s'agit, comme Spike le note immédiatement, d'une œuvre de fiction (l'auteur pourrait donc avoir créé là une fantaisie quelconque, sans rapport avec la réalité de la vie des humains). De plus, comme ne manque pas de le remarquer Spike un peu plus bas, tout comportement altruiste, si bienveillant et désintéressé qu'il puisse paraître, peut toujours s'interpréter comme de l'égoïsme dissimulé, comme une ruse de l'amour propre pour employer ici le terme qu'employaient ceux qui popularisèrent ce type d'interprétation, les moralistes du XVII^{ème} siècle : La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, etc. Tout comportement humain comporte une dose d'égoïsme. Mais ce même argument se retourne : si on ne peut jamais savoir quelle dose d'égoïsme se dissimule dans un geste en apparence altruiste, si il existe toujours une « façon de le voir » qui rend manifeste une part cachée d'égoïsme dans ce dernier, alors il existe aussi, toujours, une dose d'altruisme dissimulé dans l'égoïsme. Autrement dit, il existe toujours une « façon de voir » un geste qui en fait ressortir l'altruisme caché.

Mais la compréhension complète de cette distinction (entre origine et

originaire) va nous entraîner dans de nouvelles considérations qui touchent aux présupposés philosophiques des protagonistes.

APPARITIONS DE LA FIGURE DE DIEU

A la scène suivante, la scène deux, apparaît la figure de Dieu. Hilary est dans une posture de prière. Elle a dit ses réserves, à la scène précédente, à l'idée selon laquelle le bien peut être confondu avec le seul comportement (la thèse de Spike). Son propre comportement suggère maintenant que le motif de ces réserves pourrait avoir un rapport avec une croyance religieuse.

Spike qui perçoit cette possibilité d'explication revient à la charge : l'évolution, il le répète, est la clé de tous les problèmes qui se posent dans les sciences de la vie. Mais il s'avère Hilary n'est aucunement opposée à cette explication. Là, les choses se compliquent un peu. On aurait pu, en effet, s'attendre à voir surgir un débat entre la foi et la raison comme notre culture en a produit si généreusement depuis St Augustin. Mais tel n'est pas la direction que prend la discussion. Hilary ne doute nullement de la théorie de l'évolution. Si elle a un Dieu (ce qui, jusqu'à la fin de la pièce, demeure un point mal défini), ce n'est, en tout cas, pas un Dieu créateur, ce n'est pas un Dieu dont les prestations entreraient en conflit avec celles des processus décrits par les sciences de l'évolution.

Ce qu'Hilary ne comprend pas et qui constitue la béance dans laquelle paraît s'installer son idée de Dieu, c'est la souffrance pour les absents. La souffrance n'est pas la douleur. La douleur est la sensation ressentie à la suite d'une brûlure ou d'une blessure, par exemple. La souffrance est autre chose. Le pardon que demande Hilary et par lequel elle fournit l'explication de son geste de prière (elle dit qu'elle prie pour le pardon) peut-il s'expliquer sur le modèle de la douleur ? Ou doit-on, pour en rendre raison, développer une conception spécifique de la souffrance ?

Cette question va être le point de départ de la seconde présentation théorique qui court tout au long du texte : une fois admise la théorie de l'évo-

lution, ne doit-on pas reconnaître que l'homme se trouve situé, avec son langage, dans un espace existentiel différent de celui dans lequel évolue le chimpanzé (le chimpanzé n'étant pris ici que comme l'animal le plus proche de l'homme, ce qu'il est, effectivement, avec le bonobo) ? N'y a-t-il pas quelque chose qui s'ouvre à lui ? Quelque chose qui est, en un sens, inexplicable et qui doit être relié, par des médiations qui sont cependant difficiles à décrire avec précision, à la présence des absents ? Dans le cas d'Hilary, cette présence d'un absent est, on le découvrira plus tard, celle de sa fille.

Tel est le « hard problem » qui s'annonce qui est, comme on le voit, aussi un « hart problem », un problème de cœur, d'affect, d'émotion. Hilary le précise : elle ne cherche pas des arguments contre la science, elle ne cherche pas à s'opposer à la science. Elle bute plutôt devant une difficulté : comment des choses peuvent-elles devenir de l'esprit ? Comment un assemblage d'objets peut-il produire les actions typiques de l'esprit humain : le langage, les désirs, les regrets, les souvenirs, etc. ? Et la réponse de Spike vient aussitôt : là où Hillary introduit maladroitement la figure de Dieu, il répond par la complexité du dispositif. Le cerveau est l'assemblage le plus complexe d'objets connus. Un dispositif complexe peut parfaitement avoir des comportements eux-mêmes complexes. Et tel est le cas du cerveau, justement. Pourquoi ne serait-il pas capable, avec sa complexité, de produire la conscience humaine ?

IDENTIFICATION DU « HARD PROBLEM »

Pourtant, Hilary n'a pas identifié le « hard problem » comme un questionnement relevant légitimement de son domaine de spécialité, la psychologie. Dans la scène suivante, on la voit, en effet, demander ce qu'est le « hard problem ». Hilary ignore entièrement, non pas le problème lui-même (on l'a vu), mais sa formulation moderne. Elle ignore la façon dont ce problème a été thématiqué. L'une des manières d'exprimer le problème – de le thématiquer – consiste à considérer que nous avons affaire, avec les questions du passage du corps à l'esprit, à un problème dont la nature semble particulièrement mystérieuse. Dans son texte de 1995, intitulé *Facing up the problem of consciousness*, David Chalmers distingue

des problèmes difficiles et des problèmes faciles de la conscience. Tout est relatif, bien sûr, et les problèmes faciles peuvent eux-mêmes se révéler particulièrement ardu. Mais, dans l'approche qu'il propose, ces problèmes faciles ont pour principale vertu de délimiter les contours d'un problème d'un tout autre genre : le problème difficile de la conscience. C'est ce dernier problème qui est tout à la fois, selon Chalmers, au cœur des sciences cognitives contemporaines et, tout à la fois, leur partie la plus résistante, la plus difficile à aborder par les moyens dont nous disposons actuellement.

Mais, dans un premier temps, le « hard problem » va se présenter pour Hilary comme une sorte de solution inattendue, comme une providence, comme un miracle (pour reprendre les termes qu'elle emploie elle-même à la fin de la scène deux). Le miracle ici n'a rien à voir avec la solution théorique du problème repéré – ou plutôt exprimé – par Chalmers. Le miracle est de se voir proposer un poste de recherche au Krohl Institut. C'est donc d'un miracle très trivial dont il s'agit. Le terme de « hard problem » paraît avoir agi comme une sorte de sésame, ouvrant à Hilary la porte d'un Institut qu'elle croyait à jamais inatteignable pour elle.

MATHÉMATISATION DE L'ESPRIT

C'est sur ces entrefaites précisément que survient l'énoncé du second aspect du problème. Il ne s'agit plus cette fois de savoir comment la matière devient esprit. Il s'agit de partir d'un postulat qui va permettre de résoudre le problème. Ou, plus exactement, de poser que le problème peut être formulé en termes d'information. Autrement dit, on va maintenant supposer que l'esprit humain est composé d'un nombre élevé d'informations élémentaires et que ce qu'il contient peut être intégralement exprimé dans les termes d'un formalisme mathématique.

Ce n'est pas le même problème que celui qui a été soulevé par Spike dans les deux premières scènes et il importe de bien les distinguer, car ils sont souvent confondus. La question soulevée par Spike est de savoir si l'esprit humain se situe dans la continuité de l'animal. La seconde question, qui est soulevée cette fois par Amal, est de savoir si les opéra-

tions de l'esprit humain peuvent être ramenées à des opérations logiques formalisables mathématiquement sur un ordinateur. La première question demeure dans le domaine de l'esprit tel qu'il nous est concrètement donné. La seconde, à la faveur d'un postulat, avance bien au-delà de ce domaine et postule que l'esprit pourrait être donné autrement qu'il nous est effectivement donné (il pourrait nous être donné par des machines : en d'autres termes, des machines pourraient accomplir les performances qu'accomplit l'esprit humain).

Sur ce deuxième obstacle théorique, Hillary va présenter au moment adéquat le mot fétiche grâce auquel va s'ouvrir pour elle le Krohl Institut : « hard problem ». Amal, en effet, bien qu'ayant à première vue toutes les qualités pour être employé sur le poste que convoite Hillary vient d'avancer la thèse selon laquelle le cerveau humain est un générateur d'opérations logiques et peut donc être supplanté – et même avantageusement – par un autre générateur d'opérations logiques : un ordinateur. On peut ici remarquer la logique implicite du développement d'Amal. Cette logique s'enracine dans l'idée que l'ordinateur peut augmenter indéfiniment ses capacités de calcul, tandis que celle d'un être humain sont limitées par sa structure biologique. En ce sens, ces dernières performances sont finies tandis que les premières, celle de l'ordinateur, sont extensibles sinon à l'infini du moins dans des proportions indéterminées. C'est ce qui amène Amal à affirmer que l'ordinateur pourra, dans le futur, dépasser l'homme, et ceci, selon lui, très largement : « vous plaisez, etc. »

Pourtant, cet argumentaire, bien qu'il corresponde assez à ce qui aurait pu être attendu dans un tel lieu, va déboucher sur l'échec d'Amal. Nous ne comprendrons que plus tard les raisons ambiguës de cet échec. Elles reposent en tout cas, pour une large part, pour ne pas dire exclusivement, dans le jugement que porte Léo Reinhard sur les deux candidats qui se présentent au poste à pourvoir dans son équipe de recherche. Il faut ici évoquer une double séduction qui s'exerce sur la personne de Léo Reinhard. D'une part, il est séduit par la personne d'Hillary, comme le révélera plus tard son comportement. D'autre part, il est séduit, pour ainsi dire théoriquement, par le thème qu'Hillary propose, pour la recherche qu'elle envisage de mener, lequel thème lui a été suggéré par Ursula (travailler sur le « hard problem »). Nous avons donc ici l'une des figures de tressage de l'affectif et du cognitif dont nous parlions plus haut. La séduction s'exerce simultanément par l'affect et par le concept. Le thème de recherche proposé, la personne qui le propose, oriente les choix de Léo Reinhard qui vont finalement pencher en faveur d'Hillary et en défaveur d'Amal.

LA QUESTION DE L'AFFECT

Notons que dans cette deuxième confrontation, la répartie d'Hillary est beaucoup mieux construite, beaucoup plus argumentée, que celle que nous l'avons vu avoir précédemment. Elle consiste à dire qu'un ordinateur, même s'il peut réaliser un très grand nombre d'opérations logiques, ne peut néanmoins avoir une pensée et ceci parce qu'il ne dispose pas d'un corps et des affects qui sont associés à la possession d'un corps. Cet argument est d'ailleurs entendu avec une pointe d'admiration par Léo Reinhard. Il suggère qu'on ne peut limiter l'analyse de la pensée à des éléments purement conceptuels (ou formels et, par conséquent, susceptible d'être produits par un ordinateur). Cette intuition d'Hillary constitue l'une des idées qui vont la conduire vers la philosophie. Hillary par son parcours même, signale l'insatisfaction où elle se trouve à résoudre par les moyens de la science les problèmes qui se posent à elle. Dans sa rencontre avec l'affect qu'a déclenché chez elle l'abandon de sa fille, une vérité se voit mise en relief : la vérité de l'affect lui-même.

Un ordinateur, fait valoir Hillary, n'aurait pas peur de perdre. Un ordinateur ignore l'affect. Il se peut qu'il puisse réaliser un très grand nombre d'opérations logiques à une très grande vitesse, mais si nombreuses que puisse être ces opérations, elles ne peuvent générer en lui de l'affect. À cette objection, Amal répond par un simple principe. Il n'explique pas comment il est possible de générer un affect. Il affirme seulement que si on parvenait à reproduire intégralement le réseau de neurones d'un humain sur un ordinateur, alors on parviendrait aussi inévitablement à générer à partir de ce réseau l'ensemble des propriétés que génère le cerveau humain et donc également l'affect de peur (ou d'autres affects, éventuellement).

Cette réponse n'est pas entièrement convaincante. D'ailleurs Hillary ne semble pas convaincue. La réponse se présente, en effet, comme un article de foi beaucoup plus que comme un véritable argument. On pourrait la mettre sur le même plan que la fiction que développe Pierre-Simon Laplace dans son texte fameux sur les probabilités. Laplace affirme « *qu'une intelligence qui serait capable de calculer la position de chaque atome de l'univers à partir de la donnée de la position de ces mêmes atomes à un certain moment pourrait prédire le futur* ». La déclaration d'Amal est tout à fait dans le même esprit. Elle admet implicitement, comme l'a fort bien senti Hillary, une mise entre parenthèses de la ques-

tion de l'affect. Elle admet aussi par principe que si tout le réseau de neurones qui constitue un individu est reproduit sur un ordinateur, il aura les mêmes performances que le cerveau. Ce qui est décisif dans un corps pour la conscience c'est, à suivre bien cette argumentation, uniquement le réseau de neurones qu'il contient. Tout le reste, tout ce qui forme l'architecture concrète du corps humain, les muscles, les os, les viscères, le système sanguin, etc., tout cela n'a apparemment, selon Amal, qu'une importance secondaire pour la production de la pensée. Seule importe, selon cette vue, la partie de ce système qui est capable de réaliser des opérations logiques dont on présume que la résultante est la conscience humaine. Face à cette affirmation surgissent immédiatement deux objections : le réseau de neurones n'est lui-même qu'une partie du cerveau puisque ce dernier comporte également des cellules gliales dont la fonction est considérée comme secondaire seulement en première approximation. De plus, le cerveau, s'il est l'organe principal de la pensée est toujours immergé dans un corps, de sorte que c'est la totalité du corps qui est impliquée dans la pensée et non pas seulement un réseau de neurones. Subsidiairement, on pourrait encore indiquer que le corps lui-même ne pense pas indépendamment du groupe humain dont il fait partie, si bien que l'entité pensante qu'on peut prendre en considération pour délimiter le système qui a la propriété de produire des pensées ne peut que très problématiquement être restreinte à un réseau de neurones. Approximation que réalise pourtant Amal sans, apparemment, remarquer la quantité des présupposés qu'impliquent les positions qu'il défend. Nous aurons à revenir sur ces affirmations en les situant dans

OBJECTION D'HILARY À ELLE-MÊME

Cependant, plus scrupuleuse, Hillary envisage elle-même une objection à sa propre affirmation. Elle affirme en effet que si une machine ne peut pas penser on ne peut néanmoins pas administrer la preuve de cette absence de pensée, pas plus d'ailleurs qu'on ne peut administrer la preuve d'une présence de la pensée chez un être humain où pourtant on la présume généralement, vraisemblablement à juste titre. Le point que souhaite ici souligner Hillary est le suivant : même en face des données, si nombreuses qu'on puisse les supposer, provenant de l'activité du cer-

veau humain, il est impossible de conclure de ces seules données à l'existence d'une conscience. Les indications portant sur l'activité cérébrale ne permettent jamais d'accéder à la teneur propre de l'expérience vécue par celui chez qui elles se déroulent. Seul le témoignage direct et en première personne est en mesure d'attester de l'existence d'une conscience. C'est là une autre façon de formuler l'énigme de la conscience. La conscience surgit peut-être d'une activité cérébrale, mais cette activité ne permet pas de prévoir, ni de prédire, ni encore moins de se prononcer sur le contenu, de cette conscience.

Puisqu'elle ne peut pas être saisie de l'extérieur, la seule manière d'aborder la conscience consiste alors à l'examiner de l'intérieur. C'est là, en fait, tout le projet de la phénoménologie husserlienne. Envisager la conscience à partir de l'intérieur d'elle-même dans une analyse qui prenne pour point de départ non pas les choses du monde comme la science les décrivent (ce que fait Amal), mais les choses du monde telles qu'elles nous apparaissent, telles qu'elles nous sont données dans les phénomènes de conscience. Ainsi, par exemple, si je contemple un paysage, je me contente en général, si je m'enquiers de réaliser une description de ce que je vois, de dire comment sont disposés autour de moi les objets qui apparaissent à ma sensibilité : Le ciel, sa clarté, la tonalité de coloration qui le caractérise, les systèmes nuageux qui sont identifiables au moment où j'entreprends ma description, l'horizon, les différentes structures du paysage qui se dégagent – ici une montagne, là un ruisseau, ailleurs une rangée d'arbres, un chemin, une prairie, des rochers, etc. Tout ceci forme le monde tel qu'il m'apparaît au moment de la description.

Si je souhaite trouver des descriptions exemplaires de ce type, le plus prudent est de me tourner vers l'œuvre de quelque écrivain. L'écrivain, en effet, procède de façon routinière à de telles descriptions. Il s'agit à travers ces descriptions de fournir une idée du monde tel qu'il est perçu à un certain moment par l'un des protagonistes du roman. Mais la description dont il s'agit ici, la description du phénomène de conscience, est un peu différente. Elle ne consiste pas à regarder ce qui est placé devant moi et à en offrir l'inventaire sous un format littéraire. Elle consiste à repérer les opérations qui sont réalisées par ma conscience dans la mise en présence du paysage. Pour l'écrivain, la mise en présence du paysage est une affaire qui va d'elle-même et qui n'a pas besoin par conséquent d'être commentée. Pour le phénoménologue, au contraire, tout repose dans cette « mise en présence ».

La montagne que je vois, le chemin, la forêt, etc. toute cette composition du paysage n'est qu'une partie de ce que ma conscience perçoit. La

conscience perçoit aussi la réalité de ce qui est là, en face de moi. Or, cette réalité, ou plutôt ce sentiment de réalité, n'est pas mentionné par l'écrivain en tant que tel. La description porte avec elle le sentiment de la réalité de ce qui est vu de sorte qu'on juge inutile, le plus souvent, de mentionner ce sentiment. C'est ici que la description du phénoménologue diffère de la description de l'écrivain.

Le phénoménologue, qui s'intéresse au phénomène dans sa totalité, aura à décrire précisément le sentiment de réalité qui s'attache à la perception du paysage. En fait, c'est même à ce sentiment qu'il accordera la priorité. Ce qui est vu, ce n'est pas cette colline, ce n'est pas ce chemin, ce n'est pas cette forêt. C'est cette colline, ce chemin, cette forêt accompagnés du sentiment de réalité, d'existence concrète de ce qui est perçu. Il ne s'agit pas de mettre en doute la validité de ce sentiment – autrement dit, il ne s'agit pas de susciter un scepticisme sur la réalité de l'environnement – il s'agit seulement de restituer la totalité, ou, à tout le moins, une part plus grande des événements qui concourent à me mettre en présence de ce paysage tel qu'il est pour moi.

C'est la grande différence entre la description au sens courant du terme et la description phénoménologique. Cette dernière s'attache à repérer ce que la première, précisément, néglige. La phénoménologie entend rendre explicite les prestations qui demeurent implicites dans la conscience commune. Il ne s'agit pas pour elle d'ajouter quelque chose à cette conscience, de faire « prendre conscience de ». Il s'agit de dévoiler ce qui sous la conscience rend possible la conscience. Il ne s'agit cependant, est-il besoin de le dire, aucunement d'une analyse de l'inconscient au sens freudien. On ne cherche pas ici à repérer des opérations latentes qui détermineraient les opérations effectives. On cherche à décrire le détail réel de ce qui a lieu dans une conscience en faisant surgir des énigmes là où on ne voyait auparavant rien particulier à mentionner, là où on ne voyait auparavant que des évidences.

DU MYSTICISME PUR

Notons la réaction d'Amal à l'évocation, par Hillary, de l'impossibilité

qui vient d'être mentionnée (impossibilité de déduire la pensée à partir de l'activité cérébrale) : « c'est du mysticisme pur ! » Ce à quoi s'expose la pensée d'Hillary, dans le milieu où elle évolue, c'est à ce jugement qui équivaut à une excommunication du domaine de la rationalité et qui voit dans ses objections une forme de mysticisme. Le mysticisme, c'est l'attrait pour le mystère, pour l'inexplicable. En insistant sur le fait que certains phénomènes restent inexplicables, Hillary s'attire le soupçon d'entretenir une forme de complaisance à l'égard de l'inexplicable. La science, d'une manière générale, tente de fournir des explications.

Affirmer qu'un phénomène ne saurait être expliqué, c'est affirmer qu'il ne saurait faire l'objet d'une science. C'est là le mysticisme dont parle Amal. Et dans le milieu où il se trouve, dans le milieu scientifique, c'est la sentence de mise à l'écart la plus radicale. Cela équivaut quasiment à une excommunication. C'est l'affirmation d'un écart par rapport à la norme fondamentale de la science. Il est exact qu'Hillary soutient tout au long de la pièce l'affirmation d'un écart par rapport à une norme. Pour autant, elle n'est opposée, on l'a vu, ni à la démarche scientifique, ni aux méthodes de la science, ni aux résultats auxquels permet de parvenir cette démarche. Hillary, en ce sens, n'est pas une mystique revendiquée et militante et si certains peuvent voir en elle une sorte de mystique, on peut toujours se demander si ce jugement n'est pas plutôt l'effet d'une malveillance ou d'une situation de rivalité (ici, à l'évidence, cette deuxième l'explication pourrait être retenue au moins titre de possibilité de développement de ses rapports à Amal).

D'une certaine façon, le « *hard problem* » nous mène bien aux frontières du mysticisme. En effet, admettre que le problème soit difficile est déjà entrouvrir la possibilité qu'il soit insoluble. Or tel est précisément, on vient de le voir, l'affirmation mystique fondamentale. On devient mystique à partir du moment où on glisse de l'affirmation selon laquelle le problème est « *hard* » à celle selon laquelle il est « *insoluble* ». Or Hillary se trouve toujours à la limite de cette affirmation, elle risque toujours de basculer du côté du mysticisme (et on le voit par son rapport sinon à la religion, du moins à des rituels religieux). Quoi qu'il en soit le mot que prononce Amal, le mot de « mysticisme », nous entraîne sur le versant sombre de l'interprétation qui se dégage ici. Au milieu de cet institut de recherche qui œuvre à rendre la conscience plus transparente, à rendre compréhensibles les phénomènes de compréhension eux-mêmes, Hillary apparaît comme porteuse d'une objection têtue.

QUEL EFFET CELA FAIT-IL D'ÊTRE UNE CHAUVE-SOURIS ?

Revenons donc sur la notion de « *hard problem* » et sur la manière dont il a été formulé. Voici ce qu'écrivait Chalmers dans son article de 1995 :

Le *hard problem* est le problème de l'expérience consciente. Lorsque nous pensons et percevons, toute une série d'informations est traitée. Mais il y a aussi un aspect subjectif. Comme Nagel l'a écrit dans un article de 1974 (*Quel effet cela fait-il d'être une chauve-souris ?*), cela fait quelque chose d'être un organisme conscient. Cet aspect subjectif est l'expérience. Quand nous voyons, par exemple, nous expérimentons la sensation visuelle : nous éprouvons la qualité du rouge, nous faisons l'expérience de ce qu'est l'obscurité ou la lumière, de ce qu'est la profondeur du champ visuel, etc. D'autres expériences accompagnent d'autres modalités perceptives : le son de la clarinette, l'odeur de la lessive sur des vêtements, etc. D'autres encore sont des sensations corporelles qui vont de la souffrance à l'orgasme ; les images mentales ; la qualité sensible de l'émotion et l'expérience du courant de conscience. Ce qui unit ces différents états est le fait que cela fait quelque chose de les éprouver. Ils sont tous des états d'expérience.

Ce qu'expose ici Chalmers, c'est ce qu'Hilary, de son côté, ne parvient pas à rationaliser avec autant de précision, mais qu'elle pressent néanmoins. Hillary sent bien qu'il existe une différence de nature entre les sensations de tous ordres, et notamment d'ordre affectif, qu'elle peut éprouver – ou d'ailleurs que tout autre de ses semblables pourrait éprou-

ver – et ce dont discutent les neurobiologistes. C'est ce qu'elle exprime en disant qu'une machine ne saurait penser. Nous avons ici l'expression du scepticisme d'explication dont on a vu qu'il pouvait aboutir à éveiller le soupçon d'une forme de mysticisme. En passant de la machine à l'être humain, on change entièrement de point de repère. Et Hillary a des doutes sur le fait qu'on puisse ainsi passer de l'un à l'autre. La complexité ne change rien. Le problème est ailleurs. Il s'agit d'un problème de nature. La nature d'une chose matérielle n'est pas la nature d'une chose pensante. Et tout un courant d'interprétation qui s'est développé dans la philosophie contemporaine insiste sur cette différence.

Le texte auquel Chalmers fait référence dans le bref extrait qu'on vient de lire, l'article de Nagel intitulé *Quel effet cela fait-il d'être une chauve-souris ?*, est sans doute un de ceux qui, dans la littérature philosophique anglo-saxonne, représente le mieux cette tendance interprétative. On pourrait aisément la qualifier de phénoménologique. Mais l'intérêt de ce texte est précisément qu'il est issu d'un travail et d'un chercheur qui s'inscrivent tout à fait en dehors de la tradition phénoménologique. Thomas Nagel est un philosophe américain qui s'est fait tout spécialement connaître par cet article paru en 1974. Il enseigne à New York University. À la fin de la pièce, Hillary explique qu'elle a l'intention de se rendre à New York pour y suivre un Master de philosophie. Elle précise qu'elle va s'inscrire avec une personne qui avance des idées « indémonstrables ». On peut penser que le travail qu'elle envisage va se dérouler sinon avec Nagel, du moins dans l'esprit de l'école que ce dernier a développé à NYU.

On y insiste sur la spécificité de l'expérience vécue et c'est à l'expérience vécue que fait allusion Chalmers lorsqu'il entend montrer la difficulté qui s'attache au problème de la conscience. Le problème de la conscience est difficile par ce qu'il fait intervenir ensemble des entités de nature les différentes : matière d'un côté, pensée de l'autre. Le passage exige un saut ontologique dont on ne sait absolument pas comment il est réalisé par la substance cérébrale ou par le corps humain en général.

Toute la phénoménologie s'est bâtie sur l'intuition de ce saut, de cette différence. On pourrait ici reprendre la patiente argumentation de Husserl contre ce qu'il appelle le « psychologisme ». Ce que Husserl désigne de ce nom est précisément la tendance interprétative qui, à son époque déjà, pense pouvoir ramener les phénomènes psychologiques à des phénomènes physiques. Pour Husserl, une telle tendance s'appuie, en réalité, sur une erreur d'appréciation initiale. Le psychisme est pensé comme un phénomène de la nature. Et on cherche alors à le décrire sur le modèle

des phénomènes naturels. Plusieurs écoles d'interprétation peuvent bien s'opposer – par exemple, la psychologie de Janet, à l'époque où Husserl développe ces considérations, s'oppose sur un certain nombre de points à celle de Freud –, mais ces oppositions sont secondaires aux yeux de Husserl, puisque, quelle que soit l'école psychologique considérée, une même erreur fondamentale grève les analyses qui ont omis de prendre en considération la nature propre et singulière du psychisme humain.

C'est donc cette idée qui se trouve reprise par Thomas Nagel dans son article sur les chauves-souris. Voici en un mot l'argument développé : une chauve-souris possède un système perceptif très éloigné du nôtre. La question est de savoir si nous pouvons nous représenter le vécu d'une chauve-souris. La réponse de Nagel à cette question est négative. Et il cherche à tirer toutes les conséquences philosophiques de l'incapacité où nous sommes de nous représenter le vécu d'un être différent de nous. Introduire la notion de vécu et marquer ainsi la spécificité irréductible du vécu, montrer que le vécu possède son mode d'articulation propre et singulière, c'est là ce que la phénoménologie s'est efforcée de faire depuis les travaux pionniers de Husserl développés dès ses *Recherches logiques*, au début du vingtième siècle (notons-le : la publication des *Recherches logiques* est contemporaine de celle de la *Traumdeutung* de Freud ; 1900 dans les deux cas).

PROBLÈME DE PÉRIODISATION

On pourrait ici soulever un problème de périodisation. Nous avons vu que Chalmers s'appuyait sur l'article de Nagel pour évoquer la spécificité du vécu. La question est donc la suivante : pourquoi ne pas plutôt se référer à celui qui a effectivement, le premier, fait remarquer les particularités ces particularités, Husserl, donc ? Cette question ne peut recevoir de réponse qui ne fasse intervenir l'histoire de la philosophie du XXe siècle. Cette histoire, en effet, en partie à cause du second conflit mondial, s'est vu coupée en deux. Cette coupure est généralement identifiée comme une coupure entre deux écoles (chacune d'elles regroupant, bien sûr, plusieurs tendances) : l'école analytique, d'un côté, l'école phénoménologique de l'autre. C'est en raison de cette coupure que Nagel

qui appartient à l'école analytique, redécouvre, en quelque sorte, ce qui fait l'objet d'un intérêt constant dans la phénoménologie depuis Husserl.

Nagel demande « quel effet cela fait-il d'être de telle ou telle façon ? » Et la réponse, bien sûr, insiste sur le fait que nous ne pouvons jamais reconstruire l'état dans lequel se trouve autrui. C'est vrai pour une chauve-souris. C'est vrai aussi pour un autre individu humain. Nous pouvons imaginer ce qu'est autrui, sa situation. Nous ne pouvons pas sentir ce que signifie vivre cette situation. C'est un argument fondamentalement phénoménologique. Et c'est cet argument, qui est au cœur du « *hard problem* » dont Chalmers dessine les contours. Par voie de conséquence, c'est aussi cet argument que nous allons retrouver, bien qu'il ne soit pas évoqué de façon théorique, dans la pièce de Stoppard et plus spécialement dans le personnage d'Hillary.

Pourtant si la phénoménologie, en tant que courant philosophique, constitue bien un point de départ pour les problématiques de la conscience que nous voyons évoquées dans la pièce, il s'en faut de beaucoup que ces problématiques aient été découvertes par la phénoménologie elle-même. En réalité, la phénoménologie les a héritées de toute une histoire qui remonte au moins à Descartes. En fait, à partir de Descartes et jusqu'à Kant, on voit apparaître les quatre grandes formules qui constitueront le jeu des réponses possibles au problème du corps et de l'esprit jusqu'à ce que la phénoménologie, donc, vienne proposer une approche entièrement renouvelée de la question. Nous pouvons résumer ces quatre grandes positions par quatre dates qui correspondent à l'énoncé des quatre solutions canoniques.

1641 : *Les méditations métaphysiques*, Descartes : le dualisme cartésien

1677 : *Ethique*, Spinoza : le monisme spinoziste

1758 : *De l'esprit*, Helvétius : le matérialisme strict

1781 : *Critique de la raison pure*, Kant : l'idéalisme critique

On peut facilement vérifier que ces quatre solutions désignent en fait les quatre possibilités de relations qui peuvent être envisagées entre deux entités :

Nous ne rentrerons pas dans le détail de ce que sont les diverses doctrines que nous venons d'indiquer. Nous les mentionnons seulement pour permettre de localiser les débats que nous trouvons dans la pièce au sein

du vaste ensemble de l'interrogation sur la conscience qui se développe, dans la culture occidentale, au moins depuis Descartes. Mais les développements auxquels nous nous intéresserons principalement sont, bien sûr, ceux dont on peut percevoir des échos directs dans la pièce de Stoppard.

ECHANGES THÉORICO-POLÉMIQUES

Nous allons donc maintenant nous efforcer de repérer dans la pièce les échanges théorico-polémiques. J'entends par là les passages où nous pouvons voir s'opposer deux théories de la conscience dans une configuration polémique. À chaque fois la théorie est défendue par un personnage. Par là, ces théories sont toujours liées à la situation de ces personnages. Il s'agit là d'un élément crucial qui fait toute la différence avec un traité de sciences cognitives, par exemple. Les théories sont présentes, mais elles sont toujours incarnées par des personnages est jamais présentées abstraitement, comme nous l'avons souligné un peu plus haut.

Intéressons-nous, pour commencer, au passage où Hillary attend l'entretien à l'issue duquel elle va être admise au Krohl Institut. C'est un moment clé qui présente tous les ingrédients du moment dramatique shakespearien : intensité du moment dans un contexte de « vie ordinaire ». Deux candidats pour le même poste se trouvent dans un corridor qui est en même temps une salle d'attente. Et on va assister à une inversion complète de l'issue attendue. Tout laisse penser, en effet, qu'Amal est, de loin, le candidat favori. Le Krohl Institut oriente ses recherches vers la neurobiologie et privilégie donc une approche neurologique de la cognition. L'institut est ainsi engagé dans une certaine politique scientifique, elle-même portée par une philosophie. Si on tenait à désigner d'un mot cette philosophie, on pourrait employer le vocable de « neurophilosophie ».

Amal possède une solide formation en mathématiques et en physique et il éprouve un certain dédain, voire un léger mépris, pour la psychologie. Ces dispositions sont précisément celles qui se voient généralement fa-

vorisées par les approches neurophilosophiques de la conscience. Une approche neurophilosophique de la conscience se caractérise par le refus d'accorder à la conscience un statut particulier. La conscience est ici un objet comme un autre dans le monde qui nous environne et doit donc être analysé comme un autre. Par conséquent, le dédain à l'égard de la psychologie constitue dans ce contexte un point positif. Pareil dédain indique en effet une disposition à poser le problème de la psychologie sur des bases non spécifiques, sur des bases purement matérielles. Amal, par les déclarations qu'il fera, tout particulièrement dans cette scène, apparaît comme le prototype de celui qui se sent prêt à engager un travail de recherche conforme au plan d'analyse de la neurophilosophie. Ces dispositions, plus encore que ses compétences en mathématiques, font de lui le candidat favori pour le recrutement auquel il se présente.

A contrario, Hillary apparaît dans une position défavorable au début de la scène. Ses faiblesses en mathématiques sont notoires, ses compétences se situent du côté de la psychologie classique, ses doutes sur la valeur des approches purement scientifiques de la conscience font fréquemment surface et il suffit de la solliciter, même légèrement, pour la voir les exprimer : ce qui constitue un danger dans ce contexte. D'ailleurs, à la fin de la scène deux, Hillary indique elle-même la conscience qu'elle a de cette situation par son lapidaire : « j'ai besoin d'un miracle ».

D'un miracle ou – mais y a-t-il une différence ? – d'une série de coïncidences favorables. Examinons donc la suite de coïncidences que l'auteur fait, à partir de là, se dérouler sous nos yeux. Hillary était convoquée à 11h15 par Léo Reinhard. Mais ce dernier est en retard. Et c'est la raison pour laquelle Hillary fait la connaissance d'Amal. Lorsque Léo Reinhard fait finalement son apparition, il décide d'inverser les rendez-vous. Or, cette inversion va entraîner une rencontre inattendue : Julia, une ancienne amie d'Hillary, apparaît. C'est une coïncidence. Si Léo Reinhard n'avait pas été en retard, si il n'avait pas inversé les rendez-vous, si, etc. Or la rencontre avec Julia va avoir de grandes conséquences. Car il se trouve, nouvelle coïncidence, que Julia a pour compagne Ursula, qui travaille dans l'institut, et qui va communiquer à Hillary une information décisive. Cette information va, par les conséquences qu'elle va entraîner, faire basculer l'issue de cette scène du côté opposé à celui qui se dessinait. Quelle est cette information ? C'est celle qui concerne l'intérêt de Léo Reinhard pour le « *hard problem* ». Voici le passage :

Ursula Il n'aime pas la neurobiologie. Enfin, bien sûr, il en fait, mais ce n'est pas ce qu'il aime *vraiment*, tu vois ?

Hilary Non, pas bien.

Ursula Le Krohl Institut fait surtout des sciences du cerveau. La matière, quoi. Mais Léo aime l'esprit. Ce qu'il aime vraiment, ce qu'il aime vraiment beaucoup, son kief, c'est le *Hard Problem*.

Hilary Quel *Hard Problem* ?

Ursula Nous parlons de sciences du cerveau. Il n'y a qu'un *Hard Problem*.

Hilary saura, très habilement, tirer profit au moment favorable de ces informations. C'est ainsi que « *hard problem* », qui constituait jusqu'ici pour Hillary une problématique latente (elle n'expose jamais en propres termes les données du problème et elle ignore, nous l'avons vu, jusqu'à sa dénomination) devient une solution providentielle au problème existentiel auquel elle avait à faire face. Le problème théorique, qu'elle sent mieux que d'autres même si elle le formule moins bien, devient une solution existentielle dans le contexte très particulier de son recrutement au Krohl Institut.

En évoquant le « *hard problem* » Hillary a rencontré une disposition favorable présente chez Léo Reinhard, lequel va, à partir de là, se décider en faveur de son recrutement. Les relations entre les individus, dans cette scène (mais il s'agit en fait d'une propriété tout à fait générale), sont fondées sur des rapports de dispositions. Les dispositions de X vis-à-vis de Y et celles de Y vis-à-vis de X déterminent les rapports effectifs de X et de Y. C'est donc tout d'abord vers une analyse des dispositions qu'il faut se tourner si l'on veut pouvoir comprendre les relations qu'entretiennent les individus les uns vis-à-vis des autres, relations qui déterminent en grande partie leur destin social et humain.

Il faut immédiatement noter une ambiguïté supplémentaire. Pour l'instant, nous avons suivi la dynamique du recrutement en se plaçant uniquement sur le plan de la concordance des projets entre individus. Nous apprendrons plus tard (comme nous l'avons rapidement mentionné un peu plus haut) que Léo Reinhard éprouve un certain désir — d'ordre érotique est peut-être sentimental — pour la personne d'Hilary. Il s'agit là d'un nouveau plan d'intelligibilité des événements qui, à ce stade, n'est pas apparu, mais qui, lorsqu'il apparaîtra, suggérera du même coup une relecture de ces mêmes événements orientée cette fois autour du thème de l'attrait érotique et sentimental qui constitue bien sûr l'un des éléments susceptibles de déterminer les dispositions d'un individu vis-à-vis d'un autre individu.

Ces plans d'intelligibilité multiples des événements sont ce à quoi la vie réelle nous fait constamment assister. Et c'est, par ailleurs, un des ressorts dramatiques qui peut être mis en œuvre dans un texte de théâtre. Mais c'est aussi, pour revenir cette fois aux particularités de l'analyse phénoménologique, le point central de ce qui devrait constituer la psychologie vraie pour Husserl. En effet, cette observation commune, que chacun peut faire sur lui-même à de multiples reprises dans le cours des pensées qui peuvent le traverser dans le courant d'une journée, constitue pour Husserl n'ont pas une singularité psychologique intéressante, mais l'essence même de la vie de la conscience. La conscience perçoit des « esquisses » des choses et jamais les choses elles-mêmes. À partir du moment où cette propriété est posée comme propriété fondamentale de la conscience, le regard de la conscience ne saisit jamais qu'un des plans d'intelligibilité de ce qui se donne à elle. Jamais la totalité. C'est sur cette observation qui, dans son principe, est extrêmement simple est aussi extrêmement facile à vérifier, tant ses conséquences se font voir pratiquement à chaque instant dans la vie de conscience, que reposent toutes les analyses de Husserl. Comme on l'a dit, ces analyses entendent dépasser les limites que se fixent d'elles-mêmes les écoles psychologiques en mettant au jour les fondements par lesquels la conscience présente des caractéristiques qui lui sont propres.

UNE MACHINE PEUT-ELLE PENSER ?

Mais concentrons-nous sur le seul plan d'intelligibilité théorique pour le moment. Ce plan d'intelligibilité est ouvert, pour ainsi dire, par la question que pose Léo à Amal :

Alors, Amal, venez avec moi et dites-moi pourquoi vous pensez qu'une machine peut penser. Ou pourquoi vous pensez qu'une machine ne peut pas penser. Comme vous préférez.

Nous avons ici affaire à une question classique de la philosophie des sciences cognitives : la machine peut-elle penser ? Cette question se déploie généralement dans un espace conceptuel qui est délimité par quatre notions névralgiques : la machine, le cerveau, le corps, la pensée. On

notera qu'on ne fait généralement pas intervenir la question des rapports entre les corps et qu'on la limite le plus souvent au corps d'un seul individu. Voyons la réponse de Amal à la question de Léo. Elle est énoncée sur un ton tout à fait catégorique :

Amal ... Bien sûr, mais le cerveau est une machine, une machine biologique, et il pense. Il est fait de cellules vivantes, mais pour ce qu'il a à faire d'essentiel, ce ne serait pas différent si il était fait de circuits électroniques ou d'autre chose. Il faut seulement qu'il puisse calculer.

Léo Les ordinateurs calculent. Les cerveaux pensent. Est-ce qu'une machine pense ?

Amal Si une machine joue aux échecs et qu'il est impossible de dire, en regardant la partie, si elle commande les noirs ou les blancs, alors, oui, on peut affirmer que la machine pense.

Ce que nous pouvons observer dans cette réponse, que nous avons déjà commenté, c'est l'absence de la notion de « corps ». Amal pose le problème des rapports entre la pensée et la machine sans aucune référence au corps. Pour ce qui concerne les trois autres termes conceptuels indiqués un peu plus haut (machine, cerveau, pensée), Amal pose d'emblée une égalité : machine = cerveau ; cerveau = pensée. Cette double équation, jointe à l'éclipse complète de la notion de corps, définit la position philosophique de Amal qui pourrait être décrite comme un cognitivisme extrême. Chez Amal, les phénomènes affectifs (toujours liés à la possession d'un corps) disparaissent entièrement. Seules sont retenues comme pertinentes les contributions du cerveau, lequel est d'ailleurs vu comme un réseau de neurones. Pour Amal l'homme est pleinement neuronal, au sens ou la totalité de son être, en tant que cet être se joue dans sa pensée, est donné dans son seul réseau de neurones. Remarquons ici que la notion de cerveau elle-même est pensée d'une manière schématique, car, comme nous l'avons souligné plus haut, un cerveau n'est pas fait uniquement de neurones. En toute rigueur, le cerveau humain ne peut donc pas être ramené à l'activité des neurones qu'il contient. Pourtant, Amal utilise sans éprouver manifestement le besoin de se justifier, cette équivalence entre cerveau et réseau de neurones comme s'il s'agissait là d'une évidence. Il s'agit en fait surtout d'un postulat, ou, pour le dire en des termes plus polémiques, d'un préjugé.

Dans l'hypothèse que développe Amal, la pensée est une propriété du cerveau qui est lui-même un réseau de neurones. Pourtant, feront obser-

ver les phénoménologues – et tout particulièrement Maurice Merleau-Ponty – cette idée est manifestement fausse. Ce n'est même pas seulement le cerveau qui pense (et donc un organe qui diffère déjà beaucoup d'un réseau de neurones), mais c'est le corps tout entier. Et comme ce corps, comme le suggère si bien l'expression « corps social » est toujours lui-même rattaché à d'autres corps par un réseau serré de relations, il faudrait même dire (pour éviter de garder comme référence le corps solipsiste), que c'est le corps pris dans cet ensemble qu'est le réseau des relations sociales qui pense. Mais sans s'étendre sur jusqu'à ces considérations qui prendraient alors une dimension sociologique, le « corps propre », comme le nomme Merleau-Ponty après Husserl, c'est-à-dire le corps physique tel qu'il est vécu et appréhendé par la subjectivité elle-même produite par ce même corps, le corps propre donc, dans son ensemble, produit des pensées. Loin donc qu'on puisse ramener le substrat de la pensée à un réseau de neurones si complexe qu'on veuille imaginer le réseau en question, c'est au contraire au corps tout entier qu'il faut se référer si l'on veut désigner ce sur quoi la pensée prend appui. Une pensée réelle, une pensée concrète, n'est pas le produit d'un réseau de neurones, n'est pas le produit même d'un cerveau, elle est le produit d'un « corps propre », lequel n'a de sens que pris dans un corps social qui lui-même ne se conçoit que dans une perspective non pas seulement instantanée, mais aussi historique. Dans les pensées que nous pouvons avoir à chaque instant, ce n'est pas seulement la totalité de notre corps qui s'exprime, mais c'est aussi notre histoire à l'intérieur du groupe social auquel nous appartenons et l'histoire de ce groupe tout entier qui s'exprime. Cette objection est celle que va formuler Hillary. Sans le savoir (il faut toujours, bien sûr, rectifier ses affirmations en tenant compte que le personnage d'Hillary est une création de l'auteur Tom Stoppard), Hillary emploie donc l'argument de la phénoménologie contre l'affirmation un peu péremptoire d'Amal :

Hilary Si c'est cela penser, une machine à calculer assez rapide peut le faire. Un interrupteur avec de la mémoire devrait même suffire. Pourquoi est-ce qu'une machine à calculer ne pourrait pas savoir jouer aux échecs ? Mais quand c'est mon tour de jouer, est-ce que l'ordinateur est anxieux ou est-ce qu'il reste devant moi comme un vieux grille-pain qui attend qu'on lui fourre un nouveau toast ? La réponse, on la connaît : il attend comme un grille-pain.

Léo Et votre idée de la profondeur, ce serait quoi ?

Hilary Un ordinateur qui aurait peur de perdre.

*Léo prend un moment pour
la dévisager.*

Amal Si je fais un ordinateur qui simule le cerveau humain neurone par neurone, il aura peur de perdre.

Léo (*À Hilary*) Tu es d'accord ?

Hilary Non. Il n'a pas de corps.

L'ordinateur n'a pas de corps et c'est pourquoi il ne saurait ni avoir des affects (il n'a pas peur de perdre) ni avoir des expériences vécues. L'ordinateur peut réaliser des opérations logiques, sans doute même peut-il réaliser un nombre d'opérations logiques plus important que celui que réalisent les humains dans un même espace de temps. Cependant il demeure erroné de nommer « pensée » ces opérations. La pensée, telle que l'humain peut la connaître, telle qu'elle prend sens pour lui dans son expérience vécue, dans sa subjectivité, est toujours un tressage d'affects et de concepts qu'on ne peut espérer reproduire avec ces *analogons* de concepts que sont les symboles logiques.

En d'autres termes, l'argument d'Hilary revient à mettre l'accent sur le concept qu'Amal avait oublié : le corps. Parce que toute personne qui pense éprouve sa situation d'humain (ce que ne fait pas la machine), il est aussi impliqué dans sa pensée, il est concerné par ce qui lui arrive.

Mais, remarque cependant Hilary, même s'il existe une différence entre réaliser des opérations de calcul et penser, il faut admettre qu'il demeure impossible de le prouver. On ne peut espérer trouver des preuves positives de la conscience telle qu'elle est vécue par celui qui l'éprouve. Tout ce qu'on peut trouver ne sont que des *corrélations*. Il est certes possible de trouver des corrélations entre l'apparition de tel ou tel souvenir, de telle ou telle idée, de telle ou telle volonté et une activation cérébrale détectable par un dispositif d'imagerie adéquat. Mais on ne peut espérer repérer une causalité dans le lien entre activation cérébrale et idée. Il faudra toujours s'en référer au *témoignage* de celui qui fait l'expérience subjective d'un état pour savoir ce à quoi telle ou telle configuration d'activation neuronale correspond. En d'autres termes, s'il est toujours possible de mettre un témoignage de conscience en relation avec un profil d'activité cérébrale, il est en revanche impossible, à partir de la donnée du seul profil d'activité cérébrale, d'indiquer le contenu de la conscience. C'est là toute la différence qu'il y a entre une corrélation et

une causalité. Comme on l'a vu, c'est en évoquant cette limitation de la compréhension de l'activité cérébrale qu'Hilary va éveiller chez Amal le soupçon d'une forme de mysticisme. Reprenons le passage :

Hilary Non, mais comment le prouver ? On ne peut pas le faire en regardant tourner les rouages. Tout comme avec le cerveau. Je ne peux pas dire ce que vous pensez en regardant ce que votre cerveau est en train de faire. D'ailleurs, je ne peux pas même dire *si* vous pensez.

Amal Moi, je peux vous dire ce que je pense. Il y a des preuves incontestables qui montrent que le cerveau *fabrique* la conscience.

Hilary Il y a des preuves incontestables que l'activité cérébrale est corrélée avec la conscience : c'est différent. Elle tient le registre de la conscience. Mais personne n'est jamais allé très loin en tentant de montrer comment le cerveau fabriquait de la conscience.

Amal C'est du mysticisme pur !

Léo Alors, quelle pourrait être l'origine de la conscience ?

Hilary Je n'en ai pas la moindre idée. Et d'ailleurs, personne ne le sait. Je pense que c'est pour cela que nous sommes ici. Pour résoudre le *Hard Problem*.

Léo (*Un temps*) Ça, c'est vrai : c'est exactement pour cela que nous sommes ici. (*Il regarde sa montre et se tourne vers Amal*). Merci. Et excusez-moi encore.

Ainsi, en même temps qu'elle laisse poindre un soupçon de mysticisme, Hilary gagne la partie et achève de convaincre Léo.

PROLONGEMENT DE LA PIÈCE DANS LE DÉBAT CHANGEUX/RICOEUR

L'opposition que nous voyons se développer dans les premières scènes entre Spike et Hillary peut se retrouver dans l'échange entre Changeux, le scientifique, et Ricoeur, le phénoménologue :

JPC : oui, dans le psychisme. Les méthodes des neurosciences permettent ici de faire un lien très direct entre le psychique vécu et le physiologique enregistré.

PR : et c'est cela qui fait problème et non pas solution. Pourra-t-on « identifier » le psychisme vécu avec le neuronal observé ?

JPC : pour moi, cela ne pose pas de problème de principe. Il s'agit même d'un projet conceptuel très important dans notre discipline.

PR : nous n'avons fait ici que repérer un point d'intersection entre le neuronal et le psychique. La nature et le sens de cette intersection continue à faire problème.

JPC : je dirais qu'il s'agit d'un point majeur pour l'orientation à venir des neurosciences qui essaient précisément de mettre en relation ce qui est vécu subjectivement et les activités neuronales enregistrées objectivement.

Jean-Pierre Changeux évoque ensuite comme un signe indubitable de la validité de cette approche les effets bien connus des psychotropes. Si la chimie est en mesure de modifier des états mentaux cela ne signifie-t-il pas, à l'évidence, que les états mentaux en question sont sous la dépendance – et donc aussi déterminés par – les états neuronaux ?

Cette question, une fois posée, amène Paul Ricoeur à une remarque préliminaire qu'il formule de la façon suivante :

J'aimerais dire d'abord combien je suis gré au neurobiologiste de prendre ses distances à l'égard des simulations à base d'ordinateur. Les pages de *L'homme neuronal* que vous dirigez contre le modèle input/output me paraissent riches d'enseignements pour notre discussion dans la mesure où une barrière est mise entre la machine et l'organisme vivant.

»

Voilà qui distingue nettement les deux projets qui sont incarnés dans la

pièce par Spike et par Amal. Spike envisage l'être humain dans la perspective de l'évolution des espèces. L'humain est pour lui un vivant parmi d'autres ayant hérité d'innovations biologiques qui remontent à l'origine de la vie. Il en tire, on l'a vu, un certain nombre de conséquences ayant une portée morale.

Mais Amal raisonne d'une autre façon. Pour lui, ce qui importe n'est pas l'ancestralité de l'humain, son ancrage dans la vie telle qu'elle s'est développée sur Terre depuis des milliards d'années. Pour lui, importe seulement le fait que ce corps constitue finalement un dispositif capable de réaliser des opérations logiques dont la résultante générale est la cognition humaine. Comme on l'a vu, il est pour lui possible de faire entièrement abstraction de l'aspect corporel de la pensée en ne retenant que son aspect conceptuel et formalisable. Ces deux positions, ces deux affirmations, ces deux points de vue sur le problème général qu'ouvre la question de la conscience sont donc ici parfaitement identifiés. Ils constituent deux aspects du problème qu'on pourrait désigner par les termes saussuriens de « diachronique » et de « synchronique ».

Le point de vue d'Amal est synchronique en ce sens qu'il ne tient compte que de ce qu'est le cerveau humain aujourd'hui, ses performances, les prestations qu'il permet de fournir, les opérations qu'il est capable d'accomplir. Amal compare ce dispositif biologique à un dispositif logique qui accomplirait des opérations selon lui analogues en utilisant un substrat différent (un substrat non plus vivant, mais électronique). *Synchronique* signifie donc qu'on n'a pas à tenir compte de l'histoire du système, de la manière dont ce système s'est mis en place, de ce qui a permis de l'élaborer. Le point de vue de Spike, qui, par comparaison à celui d'Amal, peut être qualifié de *diachronique* : il insiste au contraire sur l'aspect historique et génétique de la pensée humaine. L'homme provient tout d'abord à chaque fois de parents qui ont eux-mêmes eu des parents qui avaient des parents, etc. et une remontée dans le passé suffisamment profonde amène inévitablement à sortir de l'espèce – ici, en l'occurrence, l'espèce humaine – pour entrer (par l'imagination) dans l'espèce ancêtre. Ce type de raisonnement, qui tente de garder en tête la généalogie et qui repère dans les propriétés actuelles du cerveau le résultat de cette généalogie, peut être qualifié de diachronique, donc, au sens où il cherche à repérer dans les structures contemporaines du cerveau la marque d'événements anciens. Comme nous l'avons vu, Hillary ne dispose que d'une réponse relativement laborieuse aux arguments de Spike. En revanche, elle repousse les arguments d'Amal sans difficulté.

RELANCE D'UNE QUESTION PHILOSOPHIQUE

Un troisième type d'objection va se présenter plus loin dans la pièce. Il est lié à l'accroissement des capacités d'investigation techniques du cerveau qui, depuis quelques décennies maintenant, suscitent un engouement parfois frénétique. Le fait de pouvoir voir l'activité cérébrale (ou, pour être plus précis, certains des effets associés à l'activité cérébrale) a laissé penser qu'une élucidation toujours plus précise du rapport entre activité neurale et expérience vécue allait pouvoir permettre d'aborder des problèmes jusqu'ici impossibles à formaliser par les neurosciences. Si, dans les années 1990, l'imagerie cérébrale a pu comme la technique la plus à même de fournir les données les plus prometteuses, au cours des années 2000 c'est autour d'une autre technique que ce même enthousiasme s'est manifesté : l'optogénétique.

Lorsqu'on reprend l'histoire des relations entre le cerveau et la conscience depuis la naissance de la psychologie scientifique, à la fin du XIXe siècle, on ne peut qu'être frappé par la résurgence de ce même engouement qui est lié, à chaque fois, à l'élaboration d'une nouvelle technique d'investigation de l'activité cérébrale. À chaque fois, on croit se voir en passe d'obtenir une information décisive dont les générations précédentes n'ont pas pu bénéficier et qui aurait, pour cette raison – c'est du moins ce qu'on présume – empêché le problème d'atteindre une détermination qu'il ne peut manquer d'atteindre, pense-t-on, maintenant que ces techniques sont disponibles. En d'autres termes, ce qui se reforme constamment, c'est le mirage de la solution imminente d'un problème philosophique par un dispositif technique. Derrière cet enthousiasme renaissant, on peut deviner une conviction tenace : celle selon laquelle les problèmes philosophiques naissent, en réalité, d'une certaine incapacité à percevoir les déterminants réels du problème en question, incapacité qui peut toutefois être levée par l'accès à de nouveaux moyens techniques. C'est pourquoi l'arrivée d'une nouvelle technique d'investigation donne toujours lieu à la réactivation de ce même enthousiasme qui, dans la réalité, montre surtout qu'il ne fait que revenir identiquement à lui-même.

En face de cet enthousiasme récurrent cependant, on voit aussi paraître de façon tout aussi régulière, l'expression ou bien d'un scepticisme, ou bien d'une certitude plus philosophiquement construite, qui ruinent les espoirs d'une solution technique à des problèmes philosophiques en rap-

pelant que ces derniers ont toujours ultimement leur source dans l'interrogation humaine et que cette interrogation prend elle-même appui sur un certain nombre d'hypothèses qui seules ont permis de fonder l'approche que proposent les solutions elles-mêmes. Autrement dit, en face de l'enthousiasme qui conclut à l'imminence d'une solution en raison de la seule ouverture technique que procure une nouvelle méthode d'analyse, se dresse la réponse sobre et obstinée qui consiste à insister sur le fait que la question posée est de nature philosophique et qu'il y aurait quelque naïveté à imaginer, dès lors, qu'une question philosophique peut être « résolue ». Il serait plus juste de dire qu'elle est « relancée ». Et il faut entendre par ce terme de « relance » que la question montre à nouveau, comme elle l'a fait dans le passé à maintes reprises, ce que signifie précisément qu'elle soit une question philosophique.

DU PROCESSUS AU PHÉNOMÈNE

Mais venons-en justement à cette nouvelle technique, à ce qu'elle permet de voir et de comprendre et à la manière dont elle « relance » la question de la conscience. Elle est annoncée sous la forme d'un succès remarquable d'un des laboratoires du Krohl Institut. Ce laboratoire vient d'obtenir un résultat qui, non seulement va être publié par l'une des deux plus prestigieuses revues scientifiques internationales (la revue *Nature*), mais qui, de plus, va se voir promu au tout premier rang des publications de cette revue puisqu'il illustrera sa couverture. Le résultat en question n'est pas détaillé. Mais le texte de Stoppard en dit suffisamment pour qu'on puisse identifier sans aucune ambiguïté ce que l'auteur a pris comme point de départ pour la scène qu'il a construite et qui évoque l'enthousiasme dont je viens de parler :

Hilary (*Hoche la tête*) Oui, ça vient de l'équipe d'Ursula qui travaille avec Stanford – ils ont infecté des neurones avec des photorécepteurs. J'ai compris quand elle m'a expliqué, mais je ne saurais pas te redire ce qu'elle a fait. Elle peut activer un unique neurone avec un rayon laser, si j'ai bien compris. Un laser bleu...

Infester des neurones avec des photorécepteurs, utiliser ensuite un rayon

laser pour activer les neurones qui expriment le photorécepteur en question, c'est une technique désormais assez bien connue, qui s'est développée depuis une dizaine d'années, et qui donne lieu maintenant un champ de recherche connue sous le nom d'*optogénétique*, où se croisent l'optique (par le biais du laser) et la génétique. Cette technique permet d'activer sélectivement des neurones et de voir ensuite, par le comportement de l'animal chez qui on a réalisé l'opération (en général une souris), l'effet de cette activation.

L'optogénétique se présente ainsi comme le moyen technique qui permet de réactiver l'idée selon laquelle il va être possible, prochainement, de ramener la conscience humaine à un ensemble d'événements neuronaux. C'est en somme le thème qu'on trouve déjà chez Julien Offroy de La Mettrie qui se voit ici remis au goût du jour avec de nouveaux moyens rhétoriques.

La Mettrie, dans son livre *Histoire naturelle de l'âme* (1745) et *L'homme machine* (1748), défend déjà, au milieu du XVIII^e siècle l'idée que l'âme est matérielle. Il fait de plus remonter cette idée à Descartes dont il estimait être le simple continuateur. Les moyens rhétoriques dont dispose La Mettrie sont assez limités. À l'époque où il écrit, en effet, l'idée selon laquelle la pensée humaine pourrait être le résultat d'une activité spontanée de la matière ne dispose que de très peu de soutiens théoriques. C'est donc davantage sur des sarcasmes et des tours ironiques qui visent la faiblesse des arguments de ses adversaires que repose le dispositif d'expansion de la conviction qu'il élabore dans ses textes.

Les différentes techniques que nous venons d'évoquer admettent que la pensée humaine et le résultat d'une activité qui se déploie dans le cerveau. Cette affirmation a pu trouver, plus récemment, avec le philosophe américain Daniel Dennett, un avocat éloquent. Dans son livre *La conscience expliquée*, ce dernier affirme que la conscience n'est qu'une hypothèse inutile. Elle est un épiphénomène. Ce qui se déroule effectivement dans les cerveaux humains sont des phénomènes électriques et chimiques. Les phénomènes dits « de conscience » ne sont que le résultat de ces processus électrochimiques aveugles. Afin de fixer ici conceptuellement les notions que nous utilisons, nous choisissons d'appeler désormais « phénomène », conformément à l'étymologie, seulement ce qui apparaît à une conscience (phénomène comme équivalent, donc, de « ce qui apparaît »). Nous réservons le terme de « processus » à des événements se déroulant dans le monde physique. La pluie qui tombe sera, conformément à ce vocabulaire, un processus de la nature, donc quelque chose qui a lieu dans le monde réel, concret, et indépendamment de quelque observateur humain, animal, ou tout autre qu'on puisse imagi-

ner. Cette même pluie qui tombe, en tant que phénomène, désignera la pluie perçue, le bruit de la pluie, les odeurs de la pluie, l'humidité qu'elle transmet à l'atmosphère, etc. La pluie comme processus possède une existence propre, mais la pluie comme phénomène est la seule chose par laquelle nous ayons accès au processus, et par laquelle nous puissions par conséquent nous figurer le processus de la nature que nous nommons « pluie ».

Si nous introduisons ici cette distinction entre processus et phénomènes, c'est pour la prolonger d'une nouvelle distinction qui cette fois renverra directement au texte de Stoppard et aux analyses que déploient les divers personnages qu'on y voit représentés. Cette distinction va concerner l'ensemble des personnages, à l'exception d'Hillary. Tous les personnages de la pièce, en effet, soit de manière explicite – voire militante ; exemple : Spike et Amal – partagent une conviction. C'est celle selon laquelle la conscience humaine se ramène *in fine* à des processus électrochimiques. Cette position philosophique nous l'appellerons désormais l'*épiphénoménalisme* (un terme qui rappelle à la fois l'épiphénoménisme, courant auquel se rattachent les analyses de Dennett, par exemple, et le phénoménalisme, courant que nous allons définir plus bas : l'*épiphénoménalisme désigne toute interprétation de la conscience qui entend ramener les phénomènes à des processus*).

Le phénoménalisme est le terme par lequel nous désignerons toute interprétation de la conscience qui fonde cette dernière sur les phénomènes dont elle est le siège, pris comme des entités originaires. Les phénomènes sont éventuellement reliés à des processus sous-jacents — de façon corrélatrice —, mais toujours définis dans leurs rapports de flux par une logique interne à leur existence de phénomène.

L'énoncé de la définition peut paraître complexe, mais on ne peut pas s'attendre, s'agissant d'un débat qui dure depuis près de quatre siècles (il remonte, on l'a vu, à Descartes), à ce que la donnée même du problème ne recèle pas quelque difficulté particulière : si le problème était tout à fait simple et transparent, sans doute aurait-il été résolu à la satisfaction générale depuis longtemps. Il n'est donc pas étonnant qu'il faille consacrer un peu d'attention à la saisie de ce que ce problème comporte de plus essentiel.

Cette résistance du problème pourrait d'ailleurs aussi parfaitement porter au découragement ou au désintérêt. Ne convient-il pas de se détourner d'un problème qui, depuis si longtemps, montre qu'il parvient à résister aux assauts des plus subtiles analyses ? Si on peut comprendre ces réactions, qui pronostiquent d'avance l'échec de leurs propres impulsions

questionnantes et préfèrent, pour cette raison, maîtriser l'impulsion plutôt que de s'engager dans des recherches qu'il se convainc de voir déboucher sur la stérilité, on ne peut pas moins remarquer, avec tout autant de bonnes raisons, que ces questions renaîtront inévitablement, n'attendant pour le faire que de trouver des esprits suffisamment endurants et opiniâtres pour s'engager résolument dans le problème, sans conclure de l'échec de ceux qui ont précédé à la nécessité d'un échec pour ceux qui suivront.

OPTOGÉNÉTIQUE

Donc, l'optogénétique se présente comme une technique nouvelle ouvrant aussi de nouvelles perspectives allant dans le sens d'une explication épiphénoménaliste. En effet, cette technique permet de déclencher l'activation spécifique d'un groupe de neurones, voire d'un neurone isolé, et d'observer ensuite l'effet de cette activation sur le comportement de l'animal. On a ainsi pu obtenir des résultats spectaculaires. Tonogawa a pu, par exemple, montrer que des animaux dont on stimulait les neurones qui étaient activés dans un environnement donné pouvaient établir un lien entre deux souvenirs : celui du choc électrique et de celui de l'environnement bien que le choc n'ait pas eu lieu dans cet environnement, mais qu'il ait seulement eu lieu en même temps que les neurones activés par l'environnement initial aient été activés. On a ainsi pu obtenir des résultats qui suggèrent qu'une expérience réelle, concrète, vécue effectivement, peut être remplacée par une activation de neurones. Un tel résultat suggère que l'activation neuronale tient lieu de souvenirs et que, par conséquent, un signe « égal », indiquant une détermination univoque, peut être tracé entre activation neurale et souvenir. D'un côté l'activation des neurones (déclenchée ici par le dispositif optogénétique) et l'acquisition corrélative d'une expérience *analogue* (il importe de souligner ici le mot « analogue ») à ce qui est éprouvé dans l'expérience vécue.

Les limites de l'expérience d'optogénétique qui vient d'être décrite, comme d'ailleurs de toute autre expérience d'optogénétique sont immédiatement mentionnés par Léo Reinhard. L'expérience a été réalisée sur

un animal de laboratoire, non sur un être humain. Pourtant, ce type de résultat possède aussi, en contrepartie, une force singulière. En effet, il apparaît difficile de rejeter la conclusion selon laquelle l'activation de certains neurones s'est présentée comme étant la cause de l'expérience vécue. À cette conclusion, cependant, le texte de Stoppard élève, une fois encore par la bouche de Leo Reinhard, une objection supplémentaire.

L'objection consiste à invoquer le fait qu'il ne s'agit de rien de plus que d'une réaction physiologique, analogue à celle qui pourrait se produire si on observait la réaction de l'animal à une piqûre sur une partie du corps, par exemple. On a là, en effet, quelque chose qui s'apparente à une piqûre sur une partie du cerveau, sur quelques neurones, et en observe de la même façon que s'il s'agissait d'une piqûre par une aiguille une réaction dans une autre partie du corps :

Léo (*Hausse les épaules*) Ils font des expériences sur la souris et appellent cela de la conscience. Une souris est un paquet de réponses comportementales à des stimuli physiques. La piquer avec une épingle reviendrait au même, en plus grossier. Les photons lumineux touchent la rétine, des molécules font trembler les poils de la moustache. En améliorant la technologie, on va pouvoir suivre tout le mécanisme qui va jusqu'à la réponse de l'animal à l'odeur du fromage... C'est étonnant, mais pas bouleversant. Tandis que la cognition – le raisonnement, l'imagination, la croyance : ça, c'est *hard* ! Comment le cerveau devient-il conscient de lui-même ? Référence ? Métaphore ? « Je me promenais, plus seul qu'un nuage. » Plus seul qu'un quoi ? « Tes deux seins sont comme deux faons, comme les jumeaux d'une gazelle qui paissent au milieu des lis. » Comme deux quoi qui quoi ? Ça, oui, c'est *hard* comme problème. Où cela se passe-t-il ? Comment ? Si tu avais le choix, est-ce que tu choisirais la souris ? Est-ce que tu choisirais l'optique, le laser ? Est-ce que tu passerais ton temps à examiner une cervelle de rongeur que tu aurais titillée avec un rayon laser ?

La réponse de Léo, dépréciative, peut sembler être de mauvaise foi. Elle ne pourrait être surmontée que par un travail d'optogénétique réalisé chez l'homme, puisque chez l'homme seul il est possible d'accéder à un témoignage portant sur le vécu. Pour des raisons éthiques, pareille expérience est tout à fait inconcevable. En effet la souris utilisée dans l'expérience n'est pas une souris « normale ». C'est une souris qui a

préalablement été modifiée génétiquement afin que ses neurones expriment une protéine sensible à la lumière. Il est donc clair que ce type d'expérience ne peut se concevoir que chez des animaux modèles. La réponse de Léo Reinhardt, qui consiste à invoquer des capacités typiquement et singulièrement humaines, comme la capacité à penser par une métaphore, est donc imparable.

Si on analyse le genre de résultat dont on dispose actuellement et dont on peut faire usage comme d'arguments dans le débat que nous venons d'indiquer entre épiphénoménologie et phénoménologie, nous pouvons donc remarquer qu'en fait aucun élément n'a été produit qui permettrait de trancher cette discussion. Si impressionnants et spectaculaires que soient les résultats accumulés par les neurosciences contemporaines, ils ne fournissent cependant aucun argument qui serait susceptible de trancher le débat entre épiphénoménologie et phénoménologie.

EPIPHÉNOMÉNOLOGIE ET PHÉNOMÉNOLOGIE

L'épiphénoménologie est, on l'a vu, l'ensemble des explications de la conscience qui entendent se déployer dans une sphère strictement infra-phénoménologique. L'épiphénoménologie ne conçoit donc que des processus et n'admet pas l'existence de phénomènes. Selon elle, tout phénomène dissimule un ensemble de processus cachés. L'expérience consciente, phénoménale, est alors seulement un reflet de ces processus. Elle ne possède pas d'être propre. C'est sur cette question de savoir si les phénomènes ont un être propre, et si par conséquent un phénomène peut par sa propre nature de phénomène entraîner un autre, que se divisent les deux interprétations. Selon le phénoménalisme, les phénomènes en eux-mêmes constituent un domaine d'être. C'est ce domaine d'être qu'analysent, au demeurant, les sciences humaines. Mais l'épiphénoménalisme répond ici que le seul domaine d'être réel qui existe sont les processus neurochimiques et que la conscience en est seulement un « reflet ».

Les travaux d'optogénétique semblent, à première vue, fournir un puissant argument à l'épiphénoménalisme. Cependant, à y regarder de plus

près, on établit seulement par les résultats de ces expériences des faits de corrélation entre un domaine d'être et un autre (entre le domaine du phénomène et celui du processus) sans que jamais ne soit à proprement parler démontré le caractère causal du second sur le premier.

Nous avons donc affaire ici plutôt à une apparence de démonstration qu'à une démonstration réelle. Mais tel est très souvent le cas dans les expériences qui sont tirées du côté d'une interprétation philosophique de leurs résultats. Au lieu de s'en tenir à la stricte énonciation de ce qui a pu être constaté dans l'expérience, leurs auteurs les interprètent au-delà de ce qu'elles disent réellement. Ils laissent ainsi le champ libre aux phénoménologues qui pourront, tout comme le fait Léo Reinhardt dans le passage que nous venons de voir, rectifier à bon compte les affirmations imprudemment formulées par les scientifiques en sortant légèrement, poussés qu'il sont par le bon vent de l'optimisme que génère le succès d'une expérience, des limites de l'interprétation qu'ils proposent.

À bien regarder l'expérience de Tonegawa, et même en l'interprétant dans le sens qui lui est le plus favorable, elle permet seulement de montrer qu'il est possible de provoquer des associations de souvenirs sur une base électrochimique et sans qu'intervienne par conséquent une expérience vécue quelconque. Elle ne montre nullement que les souvenirs vécus s'enchaînent effectivement de cette manière. Or, la difficulté, le « *hard problem* », c'est bien de savoir comment s'enchaînent les pensées réelles, comment le souvenir de tel événement vécu, par exemple, s'enchaîne avec tel sentiment, comment tels sentiments à son tour, s'enchaînent avec tel désir, comment tel désir provoque à sa suite tel projet d'action, comment tel projet d'action se voit évalué et critiqué dans un mouvement d'autoappréciation de l'intention d'action, etc. Ces enchaînements, qui forment la pensée concrète des individus dans son déroulement, peuvent-ils se ramener, comme le prétendent les épiphénoménologues, à des processus électrochimiques complexes ?

En identifiant les mouvements de pensée respectifs de l'épiphénoménologie et de la phénoménologie, nous ouvrons en fait à l'ensemble des présupposés qui sont mobilisés à l'arrière-fond de la pièce de Stoppard. Ou plutôt, nous identifions l'ensemble des présupposés dont s'est servi l'auteur (Stoppard) pour composer ses personnages et pour leur faire jouer le rôle théorique et pratique qu'ils ont dans la pièce. En fait, par cette distinction du phénoménologique et de l'épiphénoménologique, nous identifions l'élément essentiel qui permet de comprendre l'ensemble des oppositions doctrinales contemporaines sur la question de la conscience, et donc aussi le côté auquel elle se range toute position particulière dans la dialectique de l'esprit et de la matière qui continue son

cheminement depuis l'ouverture du problème par Descartes. Nous pouvons résumer ces deux positions théoriques par les schémas qui suivent.

Le trait fondamental d'une position épiphénoménologique consiste à affirmer que ce sont les états neuraux qui produisent les états mentaux. En d'autres termes, si on se limite au cas de la production d'une image, un état neural donné produira une image donnée. Pour rendre compte de la transition entre une image et une autre image telle qu'on peut l'observer par exemple dans un raisonnement (je passe — supposons — de l'image «si X était ici à tel moment» à l'image «alors il ne pouvait pas être au même moment à tel autre endroit»), on invoque une modification qui se produit entre états neuraux. Puisque que ce sont, dans cette hypothèse, les états neuraux qui sont responsables des images mentales vécues, le passage d'une image à une autre est lui-même pensé comme un passage d'un état neural à un autre. L'image vécue, perçue, est le résultat de la transition d'un état neural à un autre.

Pour prendre un exemple qui se rapproche de ce qu'évoque Léo Reinhardt dans la pièce de Stoppard, supposons qu'il s'agisse ici de deux images (image 1 et 2) qui se trouvent coordonnées l'une à l'autre dans une métaphore (« je marchais, plus seul qu'un nuage »), alors la métaphore ne concerne en rien les images elles-mêmes, elles concernent uniquement les états neuraux correspondants et la double flèche qui marque le passage (le transport : *meta phorein*, qui a donné « métaphore », implique un passage de quelque chose à autre chose) doit donc être placée entre les états neuraux eux-mêmes. Puisque chacun de ces états neuraux est vécu subjectivement comme une image (en vertu du principe selon lequel les états neuraux fabriquent les images mentales), le basculement d'un état neural à un autre sera lui-même vécu comme un basculement d'images, un transfert d'images, une métaphore. Telle est donc l'explication que l'épiphénoménologue propose pour rendre compte de la métaphore.

Le phénoménologue, quant à lui, n'a pas la même interprétation de la situation. Selon lui, les images mentales ont une existence propre, même si elles sont corrélées à chaque fois à des états neuraux. A suivre le phénoménologue, la seule relation concevable entre état neural et image est une relation de *corrélation*. C'est d'ailleurs le concept central de toute la phénoménologie : les états neuraux sont corrélés aux états mentaux, mais ne causent pas par eux-mêmes les transferts de sens qui se déroulent dans le flux des états neuraux. Ainsi la situation que nous venons d'analyser en nous vous installant, dans un premier temps, dans le regard de l'épiphénoménologue, doit maintenant s'interpréter d'une manière différente. Les images qui entrent en jeu dans la métaphore (par exem-

ple, « Hercule, fort comme un lion », donc ici l'image d'Hercule d'un côté, l'image du lion de l'autre) sont associées, connectées, appariées par des motifs de sens qui leur sont intrinsèques et qui peuvent, du reste, être analysés et donner lieu à une herméneutique spécifique qui indiquera les motifs de l'association. Mais le point important ici est que l'association se déroule entièrement au niveau du sens que contiennent les images et les relations d'images. Elle ne fait pas intervenir de relations entre les états neuraux qui ne font, en quelque sorte, que suivre, qu'accompagner le mouvement des images. Le phénoménologue affirme donc une indépendance ontologique, réelle, effective, du monde mental auquel appartiennent les images (et tout autre phénomène psychique : par exemple, les désirs, les volontés, les souvenirs, etc.). En fait, la phénoménologie en tant que courant philosophique s'est constituée précisément sur la reconnaissance, sur l'affirmation, de la valeur intrinsèque de ces phénomènes. Il est donc pas étonnant qu'on retrouve partout cette affirmation dans tout ce qui se revendique comme phénoménologique, et qu'on la trouve aussi implicitement dans ce qui est phénoménologique sans le savoir, comme l'est, par exemple, Hillary dans ses déclarations. Rappelons, pour mémoire, ce passage déjà commenté, où Hillary affirme que la vie mentale est corrélée à la vie neurale, passage où elle s'oppose à Amal qui vient d'affirmer le contraire :

Amal Moi, je peux vous dire ce que je pense. Il y a des preuves incontestables qui montrent que le cerveau *fabrique* la conscience.

Hilary Il y a des preuves incontestables que l'activité cérébrale est corrélée avec la conscience : c'est différent. Elle tient le registre de la conscience. Mais personne n'est jamais allé très loin en tentant de montrer comment le cerveau fabriquait de la conscience.

Le fait constaté, c'est la corrélation. Le même fait interprété dans le sens d'une philosophie du processus (une philosophie qui ne fait droit à aucun phénomène en tant que tel, mais qui, comme on l'a vu, affirme que tout phénomène est le résultat d'un ensemble de processus cachés et que nous avons groupé, pour cette raison, sous l'intitulé d'épiphénoménologie) devient une causalité. Notons que dans l'échange entre Amal et Hillary qu'on vient de retranscrire, les deux positions sont nettement marquées :

- 0 Amal : le cerveau fabrique la conscience (affirmation-clé de l'épiphénoménologie)
- 1 Hillary : l'activité cérébrale est corrélée à la conscience

(affirmation-clé de la phénoménologie)

Cette distinction entre phénoménologie et épiphénoménologie est à la fois nécessaire et suffisante pour comprendre la totalité des débats qui opposent aujourd'hui des interprétations concurrentes au sujet des neurosciences. Insistons sur les lignes de fracture qui séparent ces interprétations.

LIEN AVEC LA QUESTION DE L'ORIGINE ET DE L'ORIGINAIRE

Pour la phénoménologie, un phénomène vécu, éprouvé (par exemple, une image telle qu'elle nous apparaît) possède un être propre. Et c'est parce qu'elle possède cet être qu'elle peut, à son tour, éveiller d'autres images, comme c'est le cas dans la métaphore. Un être d'image appelle un autre être d'image. Pour l'épiphénoménologie, au contraire, l'image n'est que la rémanence extrinsèque d'un processus neuronal sous-jacent : elle n'a pas d'être propre.

Pour l'épiphénoménologie, ce qui est, ce qui a une existence concrète et réelle, est la seule matière, les choses qui existent et qui forment le monde qui nous entoure, ainsi que les êtres vivants, nous y compris. Le vécu, la conscience, les images, les sons, etc. ne sont que des apparences, des épiphénomènes.

Pour le phénoménologue, au contraire, le vécu (donc les images, les sons, etc.) est la seule chose dont on peut dire qu'elle est incontestablement. À l'inverse, les neurones, les cellules – pour se placer à l'échelle de la biologie tout entière –, les molécules, les atomes, les particules élémentaires, tout cela, ce sont des constructions. Elles sont des constructions au sens où elles se sont constituées originellement à partir de phénomènes vécus. Dans l'ordre du temps, à l'évidence, c'est le vécu immédiat qui est venu en premier. C'est en s'interrogeant sur son environnement que ce même vécu en est venu à élaborer des notions telles que « molécules », « atomes », « particules élémentaires », etc. Toutes ces notions, à les prendre de façon rigoureuse, sont donc des construc-

tions. Elles sont secondes par rapport au vécu lui-même qui est l'élément premier, initial, à la fois interrogateur et constructeur de théories répondant à ses questions.

Si donc, comme c'est le cas actuellement au milieu des questions que soulèvent les neurosciences, on en vient à élaborer un scénario d'origine qui s'appuie sur les constructions en question, prises comme des réalités démontrées, pour rendre compte de cela même qui était à l'initiative de la question, il semble que l'on se trouve dans un cercle puisque ce qui est pris comme origine de l'esprit humain est en fait déjà un produit de ce même esprit. Le neurone peut être considéré à deux points de vue. Soit en tant que réalité effective (le corps humain contient des neurones effectifs, réels), soit en tant que construction humaine (et c'est alors en faisant l'histoire du concept de neurone qu'on peut mettre en évidence la manière dont les traits particuliers du concept ont été élaborés et acquis). Qu'on en vienne à affirmer qu'une construction mentale peut acquérir le statut d'une réalité et, par là, acquérir aussi une prééminence sur l'esprit humain qui est pourtant à l'origine de son élaboration implique manifestement qu'on soit entré subrepticement dans un cercle logique. Comme on le mentionnait un peu plus haut, la phénoménologie s'est tout entière construite sur le principe de l'existence autonome des *phénomènes* mentaux. Nous aurions pu ajouter qu'elle s'est construite sur le postulat de la primauté de ces mêmes phénomènes. Le mot « phénoménologie » est à entendre, certes comme discours sur les phénomènes, mais aussi, et ici la nuance devient importante, comme discours *se fondant sur les phénomènes* comme la seule réalité ultime et première, comme la réalité originaire.

On voit ici comment les notions d'*origine* et d'*originaire* se présentent elles-mêmes comme des indices des deux positions que nous venons de dégager : l'épiphénoménologie recherche l'origine là où la phénoménologie recherche de l'originaire. La science a élaboré un discours d'origine par lequel elle a identifié, ou, à tout le moins, prétend avoir identifié, l'origine de cela même qui lui permet de se constituer comme science. Autrement dit, elle est revenue sur ses propres origines par sa démarche investigatrice. Le discours phénoménologique parle aussi des origines, mais dans le sens de réalité originaire. Ce qui est originaire, pour la phénoménologie, ce sont les phénomènes. Et, par conséquent, ces phénomènes ne sauraient se voir déterminés par quoi que ce soit d'autre. Ils sont par principe premiers. L'idée qu'ils pourraient être eux-mêmes la conséquence de quelque chose qui les aurait précédés, qui aurait par conséquent été plus « originaire » qu'eux, est une idée que la phénoménologie, conformément au fondement que lui a donné Husserl – et cet aspect de l'héritage n'a pas été remis en cause par la suite – ne saurait

être acceptée. C'est une idée qui remettrait la « naïveté » naturaliste, qui, dans le cas qui nous occupe, se décline en épiphénoménologisme, au premier plan, et cela alors même que la phénoménologie s'est construite contre cette naïveté et en dénonçant constamment ses limites. Il est donc clair que les deux positions philosophiques qui viennent d'être évoquées rencontrent ici un point limite. Et cette limite se traduit le plus souvent par une contrariété mutuelle. Le phénoménologue contrarie le naturaliste (épiphénoménologue). Le naturaliste contrarie le phénoménologue.

Pourtant, il est intéressant de voir que les deux contrariétés ne fonctionnent pas sur les mêmes motifs. Le phénoménologue contrarie l'épiphénoménologue parce qu'il lui apparaît comme attaché à des illusions. L'épiphénoménologue contrarie le phénoménologue parce qu'il lui apparaît comme ayant renoncé à sa liberté d'interprétation.